

# HIÉRON.

## CHAPITRE PREMIER.

Comment les tyrans sont moins heureux que les particuliers.

Simonide le poète<sup>1</sup>, vint un jour auprès d'Hiéron le tyran<sup>2</sup>; et tous deux étant de loisir : « Voudrais-tu bien, Hiéron, dit Simonide, me parler de choses que tu sais mieux que moi? — Et quelles sont donc, dit Hiéron, les choses que je pourrais savoir mieux que toi, qui es un homme si célèbre? — Je sais que tu as été un simple particulier<sup>3</sup> et que tu es maintenant un tyran. Il est vraisemblable qu'ayant fait l'épreuve de ces deux conditions, tu sais mieux que moi en quoi la vie du tyran diffère de celle des particuliers, relativement aux joies et aux chagrins de ce monde. — Comment donc? dit Hiéron; n'est-ce pas plutôt à toi, qui es en ce moment même un homme privé, de me tracer le tableau de la vie privée? Je serais, par là, beaucoup mieux en état, je crois, de te montrer la différence

1. Il y a eu plusieurs poètes du nom de Simonide. Celui que Xénophon introduit dans ce dialogue est Simonide d'Iulis, dans l'île de Céos, et qui fleurit dans le VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Voy. pour plus amples détails, Alex. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 165 de la 1<sup>re</sup> édition.

2. Ce n'est pas d'Hiéron, fils d'Hiéroclès, et l'ami des Romains, qu'il s'agit ici, mais d'un Hiéron qui vécut près de deux cents ans auparavant, et qui était frère de Gélon. La tyrannie de Gélon avait été si douce et si modérée, que les Syracusains lui donnèrent pour successeurs ses deux frères Hiéron et Thrasybule. Mais Hiéron ne ressemblait point à Gélon. Diodore de Sicile (XI, 48), le représente comme un homme passionné pour l'argent, et d'une humeur violente. Cela n'empêche pas cependant que Pindare ne l'ait exalté dans la 1<sup>re</sup> Olympique et dans la 1<sup>re</sup> Pythique. Il est vrai qu'Élien (*Hist. div.*, IX, 4), lui attribue une âme forte, libérale, fidèle en amitié, et pleine de bienveillance fraternelle. Lequel croire de ces deux témoignages? Il me semble que Xénophon a pris une sorte d'intermédiaire entre ces deux traditions. Son Hiéron est bon de sa nature, mais violent et cupide par intérêt et par nécessité. N'est-ce point là justement le côté instructif et moral de son livre? C'est mon avis.

3. Sous le règne de Gélon.

de l'une et de l'autre. — J'ai observé, Hiéron, dit Simonide, que les particuliers ont le sentiment agréable ou désagréable des couleurs par les yeux; des sons, par les oreilles; des odeurs, par le nez; du boire et du manger, par la bouche; de l'amour, par où chacun sait. Quant au froid et au chaud, à la dureté et à la mollesse, à la légèreté et à la pesanteur, tout notre corps, à mon avis, est en état d'en juger les bonnes ou les mauvaises impressions. Les biens et les maux, ce me semble, ont tantôt pour effet de réjouir ou d'affliger l'âme seule, tantôt l'âme et le corps tout à la fois. Il me paraît encore que le sommeil nous cause une sensation agréable; mais comment, où, quand, je déclare n'en rien savoir. Et de fait, il n'est pas surprenant qu'éveillés nous ayons des sensations plus distinctes que dans le sommeil. » A cela Hiéron répondit : « Pour ma part, Simonide, je ne saurais dire qu'un tyran éprouve quelque autre sensation en dehors de celles dont tu as parlé; je ne sais donc pas jusqu'ici en quoi la vie d'un tyran diffère de celle d'un particulier. — Elle en diffère probablement, reprit Simonide, en ce que les tyrans, par chacun de ces organes, perçoivent beaucoup plus de plaisir et moins de douleur. — Mais il n'en va point de la sorte, Simonide, répartit Hiéron : sache bien, au contraire, que les tyrans ont beaucoup moins de plaisirs que les particuliers qui vivent dans une condition modeste, et qu'ils ont des douleurs beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus grandes. — Ce que tu dis est incroyable, reprit Simonide; s'il en est ainsi, pourquoi tant de gens aspirent-ils à la tyrannie, et cela quand ils ont le bruit d'être des gens capables? Comment tout le monde porte-t-il envie aux tyrans? — Parce que tout le monde, ma foi, envisage la double condition, sans en avoir fait l'expérience. Pour moi, je vais essayer de te convaincre que je dis la vérité; et je commencerai par la vue; car c'est par là, si j'ai bonne mémoire, que tu as commencé toi-même. Et d'abord, en réfléchissant sur les objets qui frappent les yeux, je trouve que les tyrans sont les plus mal partagés. Chaque pays a ses raretés qui méritent d'être vues. Tandis que les particuliers se rendent soit à telles villes qu'il leur plaît pour jouir des spectacles, soit aux assemblées générales pour y voir ce que les hommes jugent le plus digne de leur curiosité, les tyrans n'ont qu'une bien faible part de ces divertissements. En effet, il n'est pas sûr pour eux d'aller où ils ne seraient pas plus forts que les assistants, et leurs affaires ne sont jamais assez bien établies chez eux, pour qu'ils

puissent les confier à d'autres et s'absenter. Ils auraient à craindre d'être privés de ce pouvoir et mis hors d'état de se venger de ceux qui les en auraient dépouillés. Tu me diras peut-être que ces sortes de plaisirs vont les trouver dans l'intérieur de leurs palais. Oui, Simonide, mais quelques-uns seulement de ces nombreux spectacles; et ces plaisirs, tels quels, on les vend si cher aux tyrans, que ceux qui leur font voir la moindre des choses ont la prétention de recevoir d'eux en les quittant beaucoup plus en quelques instants que de tous les autres hommes dans le reste de leur vie. — Eh bien, reprit Simonide, si vous êtes mal partagés pour la vue, vous avez l'avantage du côté de l'ouïe, puisque la musique la plus douce, la louange, ne vous fait jamais défaut. Tous ceux qui vous entourent louent tout ce que vous dites, tout ce que vous faites: au contraire, ce qui s'entend avec peine, les censures, vous n'en entendez jamais; il n'est personne, en effet, qui voulût blâmer un tyran en sa présence. — Mais, crois-tu donc, dit Hiéron, que cette absence de critique soit agréable, quand on est convaincu que le silence couvre de sinistres pensées contre le tyran? Et quel charme y a-t-il dans la louange, quand on soupçonne les louangeurs de n'agir que par flatterie? — Par Jupiter, je conviens avec toi, Hiéron, dit Simonide, que les louanges les plus agréables sont celles des hommes libres; mais, vois-tu, jamais tu ne convaincras personne que vous ne trouviez plus de jouissances que les autres dans les plaisirs de la table. — Je sais bien, Simonide, que beaucoup de gens se figurent que nous prenons plus de plaisir à manger et à boire que les particuliers. Ils croient qu'ils trouveraient plus délicieux les mets qu'on nous prépare que ceux qu'on leur sert, parce que ce qui est extraordinaire fait naître le plaisir; et voilà pourquoi tout le monde attend avec joie les jours de fête, excepté les tyrans.

« En effet, comme leurs tables sont toujours bien servies, les fêtes n'y ajoutent absolument rien; ainsi, et tout d'abord, pour cette douceur de l'attente, ils sont au-dessous des particuliers, mais ensuite il est une chose que tu sais toi-même par expérience: c'est que plus il y a de mets au delà de ce qu'il faut, plus la satiété est prompte à vous gagner; de la sorte, à ne considérer que la durée de la jouissance, celui qui a une table chargée est au-dessous de celui qui vit avec satiété. — Mais, par Jupiter, reprit Simonide, tant que le cœur en dit, on aime bien mieux se nourrir de mets somptueux que d'aliments tout simples. — Oui, mais ne crois-tu pas, Simonide, que quand on est

vivement charmé d'un objet, on éprouve pour ce même objet l'attachement le plus vif? — Assurément. — Vois-tu que les tyrans s'approchent avec plus de plaisir que les particuliers des mets qu'on leur a préparés? — Non, par Jupiter; non, pas du tout; ils ont même plus de dégoût, à le prendre en général. — As-tu observé, poursuit Hiéron, ces nombreux assaisonnements qu'on sert aux tyrans, sauces piquantes, relevées et autres analogues? — Oui vraiment, dit Simonide; et je les crois même fort contraires à la constitution de l'homme. — Et pourquoi, je te le demande, dit Hiéron, ces sortes d'apprêts, si ce n'est le stimulant raffiné d'une âme affaiblie et blasée? Pour ma part, je sais bien, et toi aussi probablement, que ceux qui mangent avec appétit n'ont aucun besoin de ces artifices. — Quant aux essences précieuses dont vous vous parfumez, reprit Simonide, je crois que ceux qui vous approchent en jouissent plus que vous-même, de même que celui qui mange des viandes d'un fumet désagréable n'en est pas incommodé, mais bien ceux qui l'approchent. — C'est tout à fait ainsi, dit Hiéron, que celui qui a des mets de toute espèce ne touche à rien avec appétit, tandis que celui qui ne mange que rarement d'un mets, en fait une chère délicieuse, quand on le lui sert. » Alors Simonide: « Les jouissances amoureuses, dit-il, me font bien l'effet d'être la seule cause pour laquelle vous aspirez à la tyrannie; car, sur ce point, vous avez le choix de ce qu'il y a de plus beau. — Eh bien! dit Hiéron, pour ce que tu dis, sache bien que nous sommes encore au-dessous des particuliers. Et, d'abord ce n'est qu'avec des femmes supérieures à nous par la richesse et par la puissance que nous pouvons contracter un mariage qui paraisse fort beau, et qui promette à l'époux de l'honneur et du plaisir; le mariage entre égaux ne vient qu'en seconde ligne: quant à celui qui descend à une condition inférieure, il est réputé déshonorant et désavantageux. Or, un tyran, à moins d'épouser une étrangère, doit forcément se marier au-dessous de lui, et, dès lors, c'est une condition qui n'a rien d'aimable. Les soins d'une femme fière de sa haute fortune ont, certes, un grand charme, mais les respects d'un esclave n'ont rien de séduisant; et, cependant, quand ils font défaut, c'est une source de dépit violents et de chagrins. Dans les amours masculines, le tyran a aussi beaucoup moins de jouissances que dans les plaisirs qu'on goûte avec les femmes. Ce qui ravit dans ces plaisirs, c'est l'amour partagé, il n'est personne qui l'ignore; mais l'amour ne se plaît guère à loger au cœur d'un tyran: l'amour

n'aime point les plaisirs tout prêts, il les veut en espérance; et comme on ne prendrait aucun plaisir à boire, si l'on n'avait soif, de même qui ne connaît pas l'amour, ne connaît pas la douceur des transports amoureux.» Ainsi parla Hiéron.

Simonide souriant : « Qui es-tu donc, Hiéron ? répliqua-t-il. Tu prétends qu'un tyran est insensible à l'amour masculin : et d'où vient donc que tu aimes Daïloque <sup>1</sup>, surnommé le très-beau ? — Ah ! Simonide, j'en atteste Jupiter, ce que je désire le plus de lui, ce n'est pas d'avoir ce qu'il m'est si facile d'obtenir, mais ce qu'un tyran peut à peine se procurer. J'aime Daïloque sans doute pour certaines faveurs que la nature contraint l'homme à exiger de ceux qui sont beaux ; mais ce que je souhaite obtenir de lui, je désirerais vivement qu'il me l'accordât d'amitié et de lui-même : car de le lui ravir de force je ne m'en sens pas plus le désir que de me faire mal à moi-même. Prendre quelque chose à un ennemi qui résiste est, à mon gré, le plus grand des plaisirs ; mais les faveurs volontaires de celui qu'on aime sont les plus délicieuses. De l'objet aimé les regards sont doux, douces les questions, douces les réponses, douces et ravissantes les querelles et les brouilles. Mais jouir par force de ce qu'on aime, c'est de la piraterie, selon moi, et non plus de l'amour. Et même le pirate trouve encore quelque plaisir dans le gain, dans l'affliction de son ennemi ; mais se plaire au tourment de qui l'on aime, l'aimer pour se faire haïr, s'attacher à qui l'on est à charge, quelle cruauté, quelle pitié ! Avec un particulier, toute faveur de l'objet aimé est un gage d'affection accordé à celui qui aime, parce qu'on sait qu'elle est donnée sans contrainte, au lieu qu'un tyran n'est jamais en droit de se croire aimé. Nous savons, en effet, que ceux qui cèdent par crainte, prennent autant qu'ils le peuvent les dehors trompeurs du véritable amour ; et par suite, jamais personne ne tend plus de pièges aux tyrans que ceux qui feignent le plus de les aimer avec tendresse. »

1. Nom d'un jeune garçon.

## CHAPITRE II.

La tyrannie est une brillante misère<sup>1</sup>.

A ces mots, Simonide reprit : « Mais c'est peu de chose, selon moi, que ce que tu dis là. Je vois, pour ma part, des gens fort considérés, qui savent d'eux-mêmes se retrancher sur le boire, le manger, la bonne, chère et s'abstenir même des plaisirs amoureux. Mais voici en quoi vous l'emportez de beaucoup sur les particuliers ; vous formez de grands projets et vous les exécutez vite, vous avez tout en abondance, vous vous procurez les meilleurs chevaux, les plus belles armes, les plus riches parures pour vos femmes, les palais les plus magnifiques, ornés des meubles les plus précieux ; vous avez des serviteurs distingués par leur nombre et leur intelligence ; enfin, vous êtes plus que personne en état de faire du mal à vos ennemis et du bien à vos amis. — Oui, reprit Hiéron ; que le gros des hommes, Simonide, se laisse tromper par les dehors de la tyrannie, je ne m'en étonne pas ; car c'est surtout par les yeux que la foule me paraît juger du bonheur et de la misère des autres. Or, la tyrannie étale à tous les regards des biens qui semblent d'un grand prix, elle en fait montre et parade ; tandis que les tyrans enferment leurs peines au fond de leur âme, où réside, en effet, le bonheur ou le malheur des hommes. Que ce soit donc là, comme je l'ai dit, un mystère pour la foule, je n'en suis pas surpris. Mais que vous l'ignoriez, vous qui semblez voir plus clairement les objets par les yeux de l'esprit que par ceux du corps, c'est ce qui me paraît extraordinaire. Pour moi, l'expérience m'a prouvé, Simonide, et je te le dis, que les tyrans ont la moindre portion des plus grands biens et la plus large part des plus grands maux. Par exemple, si la paix est un grand bien pour les hommes, les tyrans en jouissent peu ; et si la guerre est un grand mal, c'est sur eux qu'elle pèse. Les particuliers, à moins que leur pays tout entier ne soit en guerre,

1. On peut comparer avec ce chapitre et avec les suivants quelques traités ou dialogues, dans lesquels Lucien n'a pas ménagé la tyrannie et les tyrans, notamment la *Traversée*, le *Tyrannicide*, le *Songe ou le Coq*, le *Navire* ou les *Souhaits*. — Cf. pour la défense de la tyrannie, le *second Phalaris* du même auteur.

peuvent aller où il leur plaît, sans craindre d'être tués; les tyrans sont partout en pays ennemi : aussi jugent-ils nécessaire d'aller armés eux-mêmes et entourés d'une escorte en armes. Ensuite, quand les particuliers sont en guerre, ils ne sont pas plus tôt de retour chez eux qu'ils se regardent comme en sûreté; les tyrans, au contraire, revenus dans leur cité savent que c'est là qu'ils ont le plus d'ennemis. Une ville est-elle assiégée par une armée supérieure en force, les citoyens inférieurs en nombre se croient en danger quand ils sont hors des murs; mais, une fois rentrés dans leurs fortifications, ils se regardent tous comme en sûreté; le tyran, loin de trouver un abri en rentrant dans son palais, croit que c'est là surtout qu'il a besoin de gardes.

« Les particuliers, grâce aux trêves et à la paix, voient cesser la guerre; pour les tyrans, il n'est point de paix avec ceux qui sont soumis à leur tyrannie, point de trêves auxquelles le tyran puisse se fier. Il y a des guerres faites par les villes et par les tyrans aux peuples qu'ils ont assujettis; mais tout ce qu'il y a de fâcheux dans ces sortes de guerres pour les villes, le tyran l'éprouve aussi. Les uns et les autres sont forcés d'être en armes, de veiller, de braver les dangers; et, s'ils essuient un échec, leur consternation est la même. Ainsi, jusque-là, dans la guerre, même condition de part et d'autre. Mais les avantages dont peut jouir une ville opposée à une autre, les tyrans ne les connaissent pas. Qu'une ville triomphe de ses ennemis, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'on éprouve à les mettre en fuite, le plaisir de les poursuivre, le plaisir de les tailler en pièces, la fierté joyeuse d'un tel exploit, la gloire brillante qui le couronne, le bonheur que cause la pensée d'avoir augmenté sa patrie! Chacun se figure avoir donné un bon avis, tué le plus grand nombre d'adversaires; et il est difficile d'en rencontrer qui ne surpassent point leurs exploits, disant qu'ils en ont massacré plus qu'il n'y en a réellement de morts : tant leur paraît belle une grande victoire!

« Mais le tyran, quand le soupçon lui fait découvrir qu'en effet on conspire contre lui, et qu'il met à mort les coupables, il sait très-bien qu'il n'augmente point sa ville; il sait qu'il diminue le nombre de ses sujets; il ne peut donc être fier, il ne peut être glorieux de son exploit : au contraire, il l'atténue le plus possible, et il se justifie, dans le temps même qu'il agit, d'avoir rien fait d'injuste. Ainsi, lui-même ne voit rien de beau dans ce qu'il a fait, et, quand sont morts ceux qu'il

redoutait, loin d'être plus tranquille, il devient plus défiant qu'auparavant. Une guerre continuelle, telle est la vie d'un tyran, comme j'en suis moi-même une preuve. »

### CHAPITRE III.

Avantages de l'amitié; perpétuelle défiance de la tyrannie.

« Parlons de l'amitié, et voyons celle que les tyrans ont en partage. Mais, d'abord, l'amitié est-elle un grand bien pour les hommes ? C'est ce qu'il faut examiner. Dès qu'un homme est aimé, ceux qui l'aiment sont charmés de sa présence, charmés de lui faire du bien : absent, ils le regrettent ; de retour, ils le reçoivent avec joie ; ils se réjouissent de son bonheur, ils lui viennent tous en aide, s'ils le voient éprouver quelque malheur.

« Les villes elles-mêmes n'ignorent pas que, de tous les biens, l'amitié est le plus grand, le plus doux pour l'homme. Aussi plusieurs d'entre elles permettent-elles de tuer impunément les adultères <sup>1</sup>, parce qu'évidemment ils corrompent la tendresse des femmes pour leurs maris. En effet, qu'une femme ait eu par hasard un commerce amoureux avec un autre homme, son mari ne l'en estimera pas moins, s'il imagine que leur affection n'a reçu aucune atteinte. Pour moi, du moins, je regarde comme un si grand bonheur d'être aimé, que celui qui est aimé me paraît posséder réellement tous les biens que peut verser la main des dieux et des hommes. Mais ce bien si précieux, personne n'en jouit moins que les tyrans ; et, si tu veux, Simonide, être sûr que je dis vrai, examine ceci. Entre les amitiés les plus stables, on compte celles des pères pour les enfants, des enfants pour les pères, des frères pour les frères, des femmes pour les maris, des intimes pour les intimes. Eh bien ! si tu veux voir, tu trouveras des particuliers qui s'aiment tendrement, mais une foule de tyrans tuant leurs propres enfants, une foule que leurs enfants tuent à leur tour, une foule de frères qui s'égorgent les uns les autres pour la

1. On trouvera en partie le texte de cette loi dans le plaidoyer de Lysias *Pro cæde Eratosthenis*, page 8 de l'édition Tauchnitz.

tyrannie<sup>1</sup>, une foule de tyrans mis à mort par leurs femmes<sup>2</sup> et par ceux de leurs intimes dont ils se croyaient le plus aimés. Si donc ceux que la nature et la loi obligent le plus fortement à aimer les tyrans les haïssent à ce point, le moyen de supposer que d'autres les aiment ? »

## CHAPITRE IV.

Suite du précédent. — Gêne des tyrans au milieu de leurs richesses.

« D'un autre côté, celui qui n'a pas la moindre confiance, n'est-il pas privé d'un grand bien ? Quel charme peut offrir l'intimité sans la confiance ? Sans la confiance, quel bonheur dans l'union de l'homme et de la femme ? Comment trouver agréable un serviteur dont on se défie ? Or, il n'est personne au monde qui puisse avoir moins de confiance qu'un tyran : il est toujours en défiance de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit ; et, avant même d'en faire une offrande aux dieux, il le fait goûter par ses serviteurs, parce que sa défiance a peur de rencontrer du poison dans le manger ou dans le boire.

« Un bien des plus précieux pour les hommes, c'est la patrie : les citoyens d'une même ville se gardent les uns les autres, sans solde, contre les esclaves ; ils se gardent contre les scélérats, afin que nul d'entre eux ne périsse de mort violente. Et l'on a poussé si loin la précaution, qu'en plusieurs lieux la loi ordonne de réputer impur tout homme qui converse avec un meurtrier. Ainsi, chaque citoyen vit en sûreté sous la protection de sa patrie ; mais, pour les tyrans, c'est encore absolument le contraire. Bien loin que les villes vengent leur mort, elles accordent de très-grands honneurs au tyrannicide<sup>3</sup> ; et, loin de leur interdire les choses sacrées, comme aux meurtriers des particuliers, elles élèvent des statues dans les temples aux auteurs de ces exploits<sup>4</sup>.

1. Étéocle et Polynice.

2. Alexandre de Phères tué par sa femme Thébé. Cf. *Helléniq.*, VI, iv, et Lucien, *Icaroménippe*, 45.

3. Voy. Lucien, *le Tyrannicide*.

4. Xénophon a dans l'esprit Harmodius et Aristogiton, meurtriers d'Hipparque, fils de Pisistrate.

« Du reste, si tu te figures qu'un tyran a d'autant plus de jouissances, qu'il possède plus de biens que les particuliers, il n'en est point de la sorte, Simonide; mais, de même que les athlètes ne sont pas charmés d'avoir vaincu des gens qui n'entendent rien à la lutte, tandis qu'ils sont attristés de se voir vaincus par leurs antagonistes; de même un tyran ne se réjouit point de paraître beaucoup plus riche que des particuliers; mais il s'afflige de voir d'autres tyrans plus riches que lui : car alors il les considère comme de vrais antagonistes de richesse.

« D'ailleurs les désirs d'un tyran ne sont pas satisfaits plus vite que ceux d'un particulier. Que désire un particulier? Une maison, un champ, un esclave. Et le tyran? Des villes, des pays entiers, des ports, des places fortes; toutes choses plus difficiles et plus dangereuses à acquérir que ce qu'un particulier désire. Tu ne verras pas non plus autant de pauvres parmi les particuliers que parmi les tyrans. Car ce qui est beaucoup et ce qui suffit ne se détermine point par la quantité, mais par l'usage; de sorte que ce qui est au delà de ce qui suffit est beaucoup, et peu ce qui est en deçà. Or, un tyran, avec beaucoup plus, se trouve avoir beaucoup moins qu'un particulier pour sa dépense. Les particuliers, en effet, peuvent restreindre leur dépense journalière comme ils l'entendent; le tyran ne le peut pas. Car, comme ses dépenses les plus considérables et les plus nécessaires sont employées à la sûreté de sa vie, en rien retrancher, c'est se perdre. Et puis, tous ceux qui peuvent, par des voies légitimes, pourvoir à leurs besoins, pourquoi les regarder en pitié comme des pauvres? tandis que ceux que l'indigence contraint à user, pour vivre, de moyens injustes et honteux, comment ne pas les considérer, à juste titre, comme des malheureux et comme des pauvres? Or, les tyrans sont forcés bien souvent de piller injustement les dieux et les hommes, parce qu'ils ont besoin d'argent pour subvenir à des dépenses inévitables. En paix comme en guerre, ils sont contraints de nourrir une armée, ou ils sont perdus. »

## CHAPITRE V.

Le tyran est obligé de s'appuyer sur des étrangers.

« Je vais encore te dire, Simonide, un grand malheur pour les tyrans. Ils connaissent aussi bien que les particuliers les hommes distingués, habiles, justes ; mais, au lieu de les révéraler, ils en ont peur : les braves peuvent tenter un coup de main pour la liberté ; les habiles peuvent tramer des complots ; les justes se sont élevés au pouvoir par la volonté du peuple. Si, par crainte, ils se défont secrètement de ces gens-là, que leur reste-t-il à employer que des scélérats, des débauchés, des esclaves ? Les scélérats ont leur confiance, parce qu'ils craignent, comme les tyrans, que les villes, devenues libres, ne soient plus fortes qu'eux ; les débauchés, à cause de la licence actuelle qui leur est octroyée ; les esclaves, parce qu'ils ne font aucun cas de la liberté. Pour moi, je regarde comme une affreuse calamité, pour qui connaît les gens de bien, d'être forcé d'en employer d'autres. D'ailleurs, le tyran est forcé d'être patriote. Sans sa ville il ne peut vivre, ni être heureux ; mais la tyrannie contraint à ravalal la patrie. Le tyran ne se plaît à voir les citoyens ni courageux, ni bien armés ; il préfère élever des étrangers au-dessus des citoyens, et ce sont des étrangers qu'il prend pour doryphores. Enfin, lorsque des années fertiles répandent partout l'abondance, le tyran ne prend point part à la joie commune : plus un peuple est dans le besoin, plus il espère le trouver soumis. »

## CHAPITRE VI.

Comparaison de la vie passée d'Hiéron avec la vie présente.  
Chagrins dont il est obsédé.

« Je veux, Simonide, poursuivre Hiéron, t'exposer les plaisirs que je goûtais simple particulier et dont je sens la privation, depuis que je suis tyran. Je vivais alors avec mes égaux, content d'eux qui étaient contents de moi ; je demeurais avec moi-même,

quand je souhaitais le repos ; je passais mon temps dans les festins, jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie humaine, jusqu'à laisser fondre mon âme dans les chants, les joyeux propos les danses, aussi longtemps et aussi loin que je le souhaitais, ainsi que mes amis. Maintenant, je suis privé de ces douceurs, depuis que j'ai des esclaves au lieu d'amis intimes ; je suis privé de la douceur de leurs entretiens, en ne voyant en eux aucune affection pour moi : je me garde de l'ivresse et du sommeil comme d'un piège. Or, craindre la foule, craindre la solitude, craindre l'absence de gardes et craindre ces gardes mêmes, ne vouloir pas qu'ils soient sans armés et redouter de les voir armés, quelle déplorable situation ! De plus, se fier à des étrangers plutôt qu'à des citoyens, à des barbares plutôt qu'à des Grecs, souhaiter d'avoir des hommes libres pour esclaves, être forcé de rendre des esclaves libres, tout cela ne te semble-t-il pas les indices d'une âme frappée de terreur ? Et cette terreur ne répand pas seulement la tristesse dans les âmes, mais, en se mêlant à tous les plaisirs, elle en corrompt la saveur. Si jamais tu as été en guerre, Simonide, si tu as campé près d'une phalange ennemie, rappelle-toi quels repas tu as faits en ce moment-là, de quel sommeil tu as dormi : eh bien, l'inquiétude que tu as éprouvée, telle est, et plus terrible encore, celle des tyrans ; ce n'est pas seulement en face, c'est de toutes parts que les tyrans croient voir des ennemis. »

En entendant ces mots, Simonide reprit : « Il y a de l'exagération dans quelques-unes de tes paroles : la guerre est, il est vrai, une chose redoutable ; cependant, Hiéron, quand nous sommes en campagne, nous autres particuliers, et qu'on a établi les avant-postes, nous mangeons, et nous dormons tranquilles. » Alors Hiéron : « Oui, Simonide, dit-il ; car les lois surveillent les sentinelles, ce qui fait qu'ils craignent pour eux comme pour vous ; mais les tyrans ont des sentinelles à gages comme des acôterons. Et, bien qu'on emploie tous les moyens pour rendre ces gardes fidèles, il est beaucoup plus difficile de compter sur la fidélité d'un seul que sur celle d'un grand nombre d'ouvriers, quelle que soit leur profession ; surtout, parce que de tels gardes ne faisant leur service que pour de l'argent, ils peuvent, en peu de temps, en recevoir beaucoup plus pour tuer le tyran qu'ils n'en reçoivent pour de longs services. Quant à la faculté que tu nous envies, de pouvoir mieux que personne faire du bien à nos amis et séduire nos ennemis, il n'en va point de la sorte. Comment crois-tu donc que l'on peut

faire du bien à ses amis, quand on sait que celui qui a reçu le plus de nous, trouve le plus de plaisir à se dérober à nos yeux ? Car ce qu'on a reçu d'un tyran, il n'est personne qui le regarde comme sien, à moins qu'il ne soit hors de sa domination. Et comment peux-tu dire que le tyran surtout peut séduire ses ennemis, quand il sait que ses ennemis, ce sont tous ses sujets, qu'il ne peut ni tuer, ni emprisonner tous ? Car sur qui régnerait-il ? Mais tout en sachant qu'ils sont ses ennemis, il est obligé tout à la fois et de se garder d'eux et de s'en servir. Sache encore, Simonide, qu'à l'égard des citoyens qu'un tyran redoute, il éprouve de la gêne à les voir vivre, et de la peine à les faire mourir. C'est comme si l'on avait un bon cheval que l'on craindrait de voir faire quelque écart dangereux, on aurait de la peine à le faire mourir à cause de ses bonnes qualités, et de la peine à le laisser vivre, de peur qu'à l'usage il ne fit quelque écart dangereux dans un moment critique. On en peut dire autant de tout autre objet dont la possession est également incommode et utile : on souffre de le garder, on souffre de s'en défaire.

## CHAPITRE VII.

Autres chagrins attachés à la tyrannie. — Bien qu'elle soit un mal insupportable, il y a danger à s'en dessaisir.

Lorsque Simonide eut entendu ces paroles : « Il me semble, Hiéron, dit-il, que l'honneur est quelque chose d'important, puisque, pour y atteindre, tous les hommes endurent tous les maux, bravent tous les dangers. Vous donc, à ce qu'il paraît, malgré tous les chagrins que tu dis attachés à la tyrannie, vous vous précipitez vers elle, afin d'être honorés, afin que tous obéissent à tous vos ordres sans résistance, que tout le monde ait les yeux sur vous, qu'on se lève à votre aspect, qu'on vous laisse le passage libre, et que tous ceux qui vous environnent vous rendent hommage par leurs paroles ou par leurs actions : tels sont, en effet, les égards qu'on a pour les tyrans, et même pour tous ceux que l'on révère. Quant à moi, Hiéron, je pense qu'une différence profonde entre l'homme et les autres animaux, c'est ce désir de distinction. Les jouissances du manger, du boire, du sommeil, de l'amour paraissent com-

munes à tous les êtres : mais ce désir de la distinction n'existe ni dans la brute, ni chez tous les hommes; en sorte que ceux chez lesquels existe naturellement l'amour de l'honneur et des louanges, diffèrent le plus des bêtes et ne sont pas seulement des êtres humains, mais des hommes. Vous avez donc raison, selon moi, d'endurer ce que vous supportez dans votre condition de tyrannie, puisque vous êtes plus honorés que les autres hommes; il n'y a pas, en effet, de plaisir humain qui se rapproche plus de la divinité que la jouissance causée par les honneurs. »

Alors Hiéron : « Ah! Simonide, reprit-il, tous les honneurs accordés aux tyrans me font l'effet des plaisirs que je t'ai dit qu'ils goûtent en amour. Nous avons reconnu qu'il n'y avait de jouissance ni dans les complaisances serviles, ni dans les faveurs arrachées : les hommages obséquieux, nés de la crainte, n'ont pas plus de valeur. Comment dire, en effet, que des hommes qui se lèvent par force de leur siège, le font afin de rendre hommage à un injuste pouvoir; que ceux qui laissent le passage libre à leur supérieur, le font par déférence pour leur pouvoir injuste? Le vulgaire fait des présents à ceux qu'il déteste, surtout au moment où il craint le plus d'en être maltraité; mais ce sont là, selon moi, des actes qui tiennent de la servitude. Les honneurs, au contraire, me semblent provenir d'une source différente. Lorsque les hommes jugent un homme capable de leur rendre service; que, dans l'espoir de jouir de ses bienfaits, ils ont ses louanges à la bouche; qu'ils le considèrent comme leur bienfaiteur spécial; qu'ils lui cèdent volontairement le pas; que devant lui ils se lèvent par affection, non par crainte; qu'ils le couronnent pour ses vertus patriotiques et pour sa bienfaisance et qu'ils lui accordent des largesses : c'est alors, à mon avis, que ceux qui donnent ces marques de respect, ont une véritable déférence, et que celui qu'ils en jugent digne est réellement honoré. Aussi, j'estime heureux celui qui reçoit ces hommages. J'observe qu'au lieu de lui tendre des pièges, on s'applique à écarter de lui tout malheur, à lui préparer une vie exempte de crainte, d'envie, de danger, tout heureuse. Le tyran, au contraire, comme condamné à mort par tous les hommes, à cause de son injustice, le tyran, Simonide, sache-le bien, passe dans les tortures et la nuit et le jour. »

A ces mots Simonide : « Mais d'où vient, Hiéron, répondit-il, si la tyrannie est une chose tellement misérable et si tu en es

convaincu, d'où vient que tu ne te délivres pas d'un si grand mal ? Comment se fait-il que ni toi, ni un autre ne se soit jamais dessaisi volontairement de la tyrannie, dès qu'une fois il en a eu pris possession ? — Mais, Simonide, c'est pour cela même que la tyrannie est infiniment misérable ! On ne peut s'en défaire. Le moyen qu'un tyran trouve assez de richesses pour payer ceux qu'il a dépouillés, dédommager ceux qu'il a chargés de fers, rendre la vie à tant de gens qu'il a fait mettre à mort ? Ah ! Simonide, s'il est avantageux à qui que ce soit de se pendre, sache-le, c'est au tyran surtout, selon moi, qu'il est utile d'en venir là, puisque seul il ne gagne rien à garder une mauvaise chose ou à s'en défaire. »

## CHAPITRE VIII.

Objections de Simonide. — Réponse d'Hiéron. — Conseils de Simonide.

Simonide poursuivant : « Maintenant, Hiéron, dit-il, ton dégoût de la tyrannie ne me surprend plus, puisque, désirant d'être aimé des hommes, tu l'y crois un obstacle. Cependant, je pense pouvoir te démontrer que l'autorité suprême n'empêche pas de se faire aimer, mais qu'elle a même des avantages sur la condition privée. Afin de nous en convaincre, n'examinons pas si le pouvoir met mieux le tyran à portée d'obliger par des services éminents ; mais, en supposant toutes choses égales entre le tyran et le particulier, considère toi-même lequel des deux, sur un même objet, oblige davantage. Je commencerai par des exemples d'une médiocre importance. Et d'abord qu'un tyran et un particulier regardent et abordent affectueusement la même personne ; dans cette rencontre, lequel des deux croyez-vous qui se fasse écouter avec plus de plaisir ? Que tous les deux donnent des louanges ; de qui les éloges iront le plus directement au cœur ? Après un sacrifice, que chacun d'eux fasse une invitation ; auquel des deux penses-tu qu'on saura le plus de gré de cet honneur ? Qu'ils soignent également un malade ; n'est-il pas évident que ce sont les services du plus puissant qui causent le plus de joie ? Qu'ils donnent tous deux des choses d'une égale valeur ; n'est-il pas évident encore que les demi-faveurs du plus puis-

sant ont bien plus de pouvoir que les grâces entières du particulier ? Je crois d'ailleurs qu'il y a un caractère de respect, une certaine grâce attachée par les dieux à la personne du souverain : non que le pouvoir le rende plus beau ; mais nous regardons comme plus beau un homme qui gouverne qu'un simple particulier, et nous éprouvons plus de charme à converser avec nos supérieurs qu'avec nos égaux.

« Quant aux mignons, qui t'ont fourni un des arguments les plus forts contre la tyrannie, il ne sont nullement choqués de la vieillesse du prince, et il n'y a point de honte attachée à ceux avec lesquels il entretient son commerce : cet honneur, au contraire, donne du relief ; tout le révoltant disparaît, et ce beau côté ne devient que plus brillant. Si donc, avec des services égaux, vous obligez bien davantage ; si même vous pouvez être beaucoup plus utile par des offices plus fréquents ; si vous avéz de quoi donner plus que nous, comment ne seriez-vous pas beaucoup plus aimés que les particuliers ? »

Alors Hiéron : « Par Jupiter, Simonide, reprit-il, c'est que nous soulevons contre nous la haine des hommes en leur imposant bien plus de contraintes que les particuliers. Il faut se procurer de l'argent pour subvenir à l'urgence des dépenses, faire garder ce qui a besoin de garde, punir les torts, réprimer les vellétés d'insolence ; il faut, si l'occasion se présente de faire en hâte une expédition de terre ou de mer, éviter de la confier à des lâches. De plus, une troupe de mercenaires est nécessaire à un tyran, et il n'y a point de charge qui pèse plus aux citoyens : car ils pensent que les tyrans n'entretiennent pas ces troupes pour faire respecter le droit de tous, mais dans une vue d'ambition. »

## CHAPITRE IX.

Suite du précédent.

Pour répondre à cette sortie, Simonide reprit : « Qu'il faille prendre tous ces soins, Hiéron, c'est ce que je ne nie point. Mais parmi ces soins il en est, si je ne me trompe, qui ne peuvent manquer d'attirer la haine, et d'autres les bonnes grâces. En effet, enseigner ce qui est bien, louer et honorer celui qui

le pratique le mieux, voilà un soin fait pour attirer les bonnes grâces ; mais insulter celui qui commet une faute, lui imposer un amende ou un châtement, voilà un procédé capable de provoquer la haine. Je dis donc que, quand il faut user de rigueur, le souverain doit ordonner à d'autres de punir, et que, quand il faut récompenser, c'est lui qui doit le faire. Qu'il soit à propos d'agir ainsi, l'expérience le démontre.

« Quand nous voulons faire concourir des chœurs, l'archonte propose des prix, mais il donne aux choréges le soin de réunir les artistes, et à d'autres celui d'instruire et de soumettre à la règle ceux qui s'en écartent. Par là, tout ce qu'il y a d'agréable dans ces fonctions se fait par l'archonte, et l'inverse par les autres. Qui est-ce qui empêche de conduire les affaires civiles par le même procédé ? Toutes les villes sont divisées les unes en tribus, les autres en mores<sup>1</sup>, en loches<sup>2</sup>, et chacun de ces corps a des chefs. Or, si l'on établissait, comme pour les chœurs, des prix de bon campement, de bonne tenue, d'équitation, de bravoure à la guerre, de justice dans les relations, il est vraisemblable qu'on verrait se tendre le ressort de l'émulation par toutes ces récompenses. Oui, par Jupiter, on verrait au besoin chacun suivre avec empressement l'impulsion de l'honneur, contribuer promptement de sa fortune, s'il le fallait ; et, chose utile entre toutes, quoique l'émulation n'y intervienne pas d'ordinaire, l'agriculture elle-même ferait d'immenses progrès, si l'on établissait, aux champs et dans les villes, des prix pour ceux qui cultiveraient le mieux la terre ; et de la sorte, les citoyens qui s'y livreraient avec zèle en tireraient d'immenses profits : en effet, les revenus s'accroîtraient, et la tempérance se trouverait unie à l'amour à l'amour du travail, sans compter que l'idée de mal faire vient moins aux gens occupés.

« D'ailleurs, si le négoce enrichit un État, en honorant ceux qui s'en occupent exclusivement, on augmenterait le nombre des marchands ; et si l'on accordait ostensiblement une récompense à quiconque trouve, sans froisser personne, un revenu pour l'État, on ne laisserait pas cette recherche de côté. En un mot si, dans toutes les branches, il était avéré qu'on ne laissât pas sans honneur l'inventeur d'une bonne découverte, nombre

1. Compagnie de trois ou quatre cents hommes à Sparte. Nous aurons occasion d'insister avec plus de détails sur cette expression dans le *Gouvernement des Lacédémoniens*.

2. Cf. *Mém. sur Socrate*, III, I.

de gens aimeraient à s'en faire une étude, et, quand plusieurs ont à cœur un projet utile, il suit nécessairement qu'on en trouve et qu'on en réalise l'application.

« Si tu crains, Hiéron, que ce nombre de prix n'augmente tes dépenses, songe qu'il n'est rien qui coûte moins que ce que l'on gagne par cette voie. Tu vois dans les jeux hippiques, gymniques, chorégiques, comment de petits prix produisent de grandes dépenses, de nombreux labeurs, des soins incessants! »

## CHAPITRE X.

A quoi peuvent être employés les mercenaires, et comment les citoyens sont amenés à contribuer à leur entretien.

Alors Hiéron : « Tout ce que tu dis, Simonide, me paraît excellent ; mais pour les mercenaires, m'apprendras-tu à ne point encourir de haine à cause d'eux ? ou bien crois-tu qu'un prince qui a su se faire aimer n'a plus besoin de doryphores ? — Certes, répondit Simonide, il en aura besoin ; car je sais qu'il en est de certains hommes comme des chevaux ; plus ils ont en abondance ce qui leur est nécessaire, plus ils sont rétifs ; rien ne tient mieux en respect ces sortes de gens que la crainte des doryphores. Quant aux bons citoyens, tu ne peux, ce me semble, les obliger plus utilement qu'au moyen des mercenaires. Tu entretiens des soldats, afin qu'ils veillent à la sûreté de ta personne ; mais, comme beaucoup de maîtres ont été tués par leurs esclaves, si tu commences par enjoindre à tes gardes, en leur qualité de doryphores de l'État, de venir en aide à tous les citoyens, dès qu'ils s'apercevront de quelque chose ; et, comme il y a toujours des malfaiteurs dans les villes, si tu enjoins d'avoir l'œil sur eux, on verra bientôt que tes troupes ne sont pas inutiles. Et en outre tes soldats pourront procurer sûreté et tranquillité aux cultivateurs et aux troupeaux, à ceux qui font valoir ton bien ou qui travaillent pour leur compte. Ils peuvent encore donner aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires, en occupant des postes avantageux. D'ailleurs, qui peut mieux pressentir et arrêter les irruptions soudaines et secrètes des ennemis, que des gens toujours en armes, toujours rangés ? D'autre part qu'y a-t-il,

en temps de guerre, de plus avantageux pour les citoyens que des troupes mercenaires? Il est tout naturel, en effet, qu'elles soient toujours les mieux disposées à supporter la fatigue, à braver le danger, à faire bonne garde? Enfin les villes voisines ne souhaiteraient-elles pas, de toute nécessité, de vivre en paix avec des gens toujours en armes? Car c'est surtout avec un corps de troupes réglées qu'on peut défendre le bien de ses amis, et ruiner ses ennemis. Or, si les citoyens sont convaincus que ces troupes ne font aucun mal à quiconque ne fait aucun tort, qu'elles s'opposent, au contraire, aux actes des malfaiteurs, défendent les opprimés, prévoient et bravent le danger pour les citoyens, comment ne seraient-ils pas tout disposés à s'imposer volontairement pour elles? Ils entretiennent, en effet, des gardes pour des objets moins importants. »

## CHAPITRE XI.

Tous les efforts du tyran doivent avoir pour but de rendre heureux ses concitoyens.

« Il faut encore, Hiéron, ne pas balancer à dépenser quelque chose de ton revenu pour le bien public : car je suis d'avis que les dépenses faites pour une ville sont parfois beaucoup plus utiles à un tyran que celles qu'il fait pour lui-même. Entrons dans le détail. Crois-tu d'abord qu'une maison bâtie à grands frais te donnerait plus de relief qu'une ville tout entière fortifiée de murailles, embellie de temples, de portiques, de places, de portes? Paré d'armes formidables, semblerais-tu plus redoutable à tes ennemis que si la ville tout entière était bien armée? Comment crois-tu pouvoir grossir ses revenus? Sera-ce en faisant valoir ce qui t'appartient en propre, ou en trouvant l'art de faire valoir le bien de tous les citoyens?

« Une des occupations les plus belles et les plus distinguées dans l'opinion, c'est l'élevé des chevaux pour les courses de chars : crois-tu qu'il te sera plus honorable d'être celui de tous les gens qui nourrissent et envoient aux panégyries la plus grande quantité d'attelages<sup>1</sup>, que si un grand nombre de

1. Pindare le loue des victoires remportées par ses chevaux dans la 1<sup>re</sup> et dans la 2<sup>e</sup> Pythique.

tes concitoyens élèvent des chevaux et les envoient au concours? Quel est le plus beau triomphe, selon toi, d'avoir un bel attelage, ou de faire le bonheur de la cité dont tu es le chef? Pour ma part, je dis qu'il est malséant qu'un tyran le dispute à des particuliers. Vainqueur, tu n'exciteras point l'admiration, mais l'envie, comme si tes dépenses avaient été prélevées sur une foule de familles; vaincu, tu seras la risée de tous.

« Je te le répète, Hiéron, entre en lice avec d'autres chefs de cité; et, si tu rends heureuse entre toutes celle à laquelle tu commandes, tu seras vainqueur, sache-le bien, dans le plus beau et le plus glorieux des combats. Et d'abord tu obtiendras par ce moyen l'affection de tes sujets, but auquel tu aspiras; ensuite ta victoire ne sera pas préconisée par un seul héraut, mais tous les hommes chanteront comme un concert en l'honneur de ta vertu. Alors non-seulement environné du respect des hommes privés, mais chéri de villes nombreuses, on ne t'admira pas seulement dans ton particulier, mais en public; et tu pourras, exempt de crainte, aller partout à ton gré pour satisfaire ta curiosité, ou rester chez toi pour te procurer ce plaisir : car tu auras toujours autour de toi un cortège de gens prêts à étaler à tes yeux tout ce qu'il y a d'ingénieux, de beau et de bon, ou n'aspirant qu'à te servir. Présent, on te prêtera son appui; absent, on souhaitera de te voir. Ainsi tu ne seras pas seulement aimé, mais chéri : tu n'auras point à courir après les beaux garçons, ce sont eux qui soupireront après toi; tu n'auras rien à craindre; ce sont les autres qui craindront qu'il ne t'arrive malheur; tes sujets seront soumis à tes volontés; tu les verras veiller d'eux-mêmes sur tes jours; si quelque danger menace l'État, tu ne trouveras pas seulement en eux des alliés, mais des défenseurs pleins de courage; comblé de présents, tu ne manqueras point d'amis avec qui les partager; tous se réjouiront de ta prospérité, tous combattront pour tes intérêts comme pour les leurs, et tes trésors seront la richesse collective de tes amis.

« Courage donc, Hiéron; enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même : augmente ta puissance, et crée-lui des appuis<sup>1</sup>. Regarde ta patrie comme ta maison; les citoyens comme autant d'amis; tes amis comme tes enfants; tes enfants comme

1. Quelques éditeurs croient qu'il y a une lacune dans cet endroit.

ta propre vie : tâche de les vaincre tous par tes bienfaits. Si tu l'emportes sur tes amis par tes bons offices, aucun ennemi ne pourra te résister. Enfin, si telle est ta conduite, sache que tu posséderas le plus beau, le plus précieux des biens qui soit accordé aux hommes : heureux, tu ne seras point en butte à l'envie. »



# DE L'ÉQUITATION<sup>1</sup>.

## CHAPITRE PREMIER.

Des moyens de connaître la bonté d'un jeune cheval.

Une longue pratique de l'équitation nous donnant à penser que nous en avons quelque expérience, nous voulons indiquer aux jeunes gens de nos amis la méthode que nous croyons la meilleure pour bien manier un cheval. Un traité d'équitation a été publié avant le nôtre par Simon<sup>2</sup>, qui a érigé, à Athènes, le cheval d'airain qu'on voit dans l'Eleusinium<sup>3</sup>, et qui a gravé ses faits et gestes sur la base. Tous les points où nous serons d'accord avec lui, nous ne les supprimerons pas dans notre ouvrage; nous aurons, au contraire, le plus vif plaisir à les présenter à nos amis, convaincu que nous inspirerons plus de confiance, toutes les fois que l'opinion de ce célèbre écuyer sera conforme à la nôtre: quant à ce qu'il a omis, nous essayerons d'y suppléer.

Et d'abord nous allons indiquer le moyen de n'être pas trompé dans l'achat des chevaux. Il est clair que l'on doit commencer par examiner le corps du poulain à dompter que l'on achète, car il ne donne pas encore d'indices de son caractère, n'ayant jamais été monté. Nous disons donc que, dans le

1. J'ai eu pour me guider dans ce traité tout à fait technique, outre les secours de l'érudition classique, tels que l'édition spéciale de Zeune, la traduction de P. L. Courier et celle du baron de Curnieu, le livre tout moderne de M. le comte Savary de Lencosme-Brèves, intitulé : *Guide de l'ami du cheval*, t. I, année 1855. C'est à ce judicieux et savant écrivain que j'emprunterai une grande partie de mes annotations, emprunts que je marquerai des lettres L. B.

2. Il était d'Athènes. Pline l'Ancien en fait mention dans son *Hist. nat.*, XXXIV, XIX, 45. On croit que l'ouvrage qu'il avait composé se nommait *Hipposcopique* ou *Le parfait maréchal*.

3. Temple de Cérès et de Proserpine, dans celui des deux Céramiques qui était à l'intérieur d'Athènes.

corps, les pieds sont le premier objet à considérer. En effet, de même qu'une maison ne sera d'aucune utilité, quelle que soit la beauté des étages supérieurs, si les fondations ne sont pas construites comme il faut, ainsi un cheval de guerre ne servira de rien, fût-il bon pour tout le reste, s'il a de mauvais pieds ; ce vice rend inutiles les autres qualités. Pour juger du pied, il faut d'abord examiner la corne. Épaisse, le cheval aura de meilleurs pieds que si elle est mince. Ensuite, il ne faut pas oublier de voir si le sabot est haut en avant comme en arrière, ou bien s'il est bas : haut, il éloigne de terre la partie appelée la sole ; bas, le cheval appuierait également sur les parties dures et sur les parties molles du pied, comme les hommes cagneux. Simon dit que les chevaux qui ont de bonnes jambes se reconnaissent au bruit de leur marche ; il a raison : un sabot bien évidé résonne sur le sol comme une cymbale.

Puisque nous avons commencé d'en bas, nous allons suivre en remontant le reste du corps. Il faut que les os<sup>1</sup> qui sont au-dessus de la corne et au-dessous du boulet ne soient point droits comme ceux d'une chèvre ; ce qui provoque des réactions trop dures pour le cavalier et des inflammations aux jambes ainsi faites ; mais il ne faut pas non plus que ces os soient inclinés, parce que le boulet perdrait ses poils et s'écorcherait, quand on lancerait le cheval dans les terres labourées ou dans les endroits pierreux.

Les canons<sup>2</sup> doivent être épais, vu qu'ils sont les colonnes du corps ; mais cette épaisseur ne doit provenir ni des veines, ni de la chair. Autrement, sur un terrain dur, ces parties se remplissent forcément de sang, il survient des varices, la jambe grossit, et la peau se détache ; or, souvent, quand ce relâchement arrive, le péroné<sup>3</sup> se déplace et rend le cheval boiteux.

Si, en marchant, le jeune cheval fléchit mollement le jarret, vous pouvez présumer que, sous le cavalier, il aura les jambes souples : car tous les chevaux, avec l'âge, fléchissent le genou avec plus de souplesse. On a raison, d'ailleurs, d'estimer les mouvements moelleux : un cheval qui les a bronche moins et

1. Les paturons.

2. Partie de la jambe comprise entre le boulet et le genou. C'est ce manque d'épaisseur qui produit ce qu'on nomme *tendon failli*, défaut ordinaire des chevaux fins. L. B

3. La cheville.

fatigue moins le cavalier que celui qui a la jambe roide. Quand la partie de la jambe placée sous l'omoplate est charnue, elle offre apparemment, comme chez l'homme, plus de force et plus de grâce. Plus le poitrail est large, plus cette disposition est heureuse sous le rapport de la beauté comme de la vigueur, et parce qu'elle donne aux jambes un écartement qui empêche l'embarras de l'allure. Au sortir de la poitrine, le cou ne doit pas pencher comme celui d'un sanglier, mais il doit remonter en ligne droite comme chez le coq, et être évidé à l'endroit de la flexion. La tête doit être sèche et la ganache<sup>1</sup> petite, de sorte que l'animal ait son cou devant le cavalier, et qu'il voie bien à ses pieds. Un cheval dans cette attitude ne forcera jamais la main, quelque fougueux qu'on le suppose : car ce n'est pas en se ramenant, mais en tendant le cou et la tête, que les chevaux essayent de s'emporter.

Il faut encore examiner si les deux barres<sup>2</sup> sont sensibles, dures ou inégales : car d'ordinaire les chevaux qui les ont inégales ont la bouche fausse<sup>3</sup>.

L'œil à fleur de tête est plus vif que l'œil enfoncé, et la vue a plus d'étendue. Les naseaux ouverts annoncent plus d'haleine, et donnent au cheval une expression plus terrible que des narines resserrées : c'est, en effet, lorsqu'il est irrité contre un autre, ou lorsqu'il s'anime contre le cavalier, qu'il ouvre davantage les naseaux.

Le front large, les oreilles petites, caractérisent mieux la tête du cheval. Le garrot élevé offre au cavalier une assiette plus sûre, ainsi que le moyen de mieux se lier aux épaules. Les reins doubles sont plus doux pour le cavalier<sup>4</sup> qu'une épine saillante et sont plus agréables à l'œil. La côte ample et un peu arrondie vers le ventre contribue à donner au cheval de l'agrément, du fonds et de la facilité d'entretien. Plus le rein sera large et court, plus le cheval aura d'aisance à enlever le devant et à engager l'arrière-main<sup>5</sup>. En outre, le flanc en paraîtra plus court, tandis que, lorsqu'il est long, il défigure le cheval et lui donne l'air faible et pesant. La croupe

1. La mâchoire inférieure. La petitesse et la sécheresse de la tête sont un signe de légèreté et de beauté. L. B. — Cf. Virgile, *Georg.*, II, 5 et suivants.

2. Parties extérieures de la bouche.

3. Nous verrons au chapitre III ce qu'on entend par bouche fausse.

4. On conçoit que, montant à poil, l'épine saillante devait présenter un siège peu commode au cavalier. L. B.

5. Le train de derrière.

doit être large et charnue, afin de répondre aux reins et au poitrail.

Si l'ensemble est fort, il donnera plus de légèreté pour la course et rendra le cheval plus agile. Les cuisses, au-dessous de la queue, doivent être séparées par une large raie : de la sorte, les jambes de derrière étant bien espacées, le cheval y gagnera de la légèreté et de la force dans ses aplombs et dans ses allures, et son ensemble sera parfait. La preuve en est chez l'homme : s'il veut enlever de terre un fardeau, c'est en écartant les jambes et non en les rapprochant qu'il essaye d'y parvenir<sup>1</sup>. Il ne faut pas que le cheval ait les testicules grands ; ce qu'on ne peut apercevoir dans le poulain. Quant aux jarrets, aux canons, aux boulets et aux pieds de derrière, on peut y appliquer ce que nous avons dit de l'avant-main.

Je veux indiquer à présent le moyen de ne pas se tromper de beaucoup sur la taille future d'un jeune cheval. Le poulain qui, en naissant, a les jambes longues, annonce qu'il sera très-grand : car, avec les années, les jambes des quadrupèdes ne prennent pas beaucoup d'accroissement, mais c'est le reste du corps qui s'accroît pour se mettre en harmonie avec elles.

Ceux qui font ces observations en achetant un poulain auront, je crois, un jour un cheval bien chaussé, robuste, étoffé, bien fait et d'une bonne grandeur. Quoiqu'il y en ait qui changent dans la crue, les avis que je donne n'en sont pas moins sûrs, car on voit plus de poulains difformes devenir de beaux chevaux qu'on n'en voit se déformer en grandissant.

## CHAPITRE II.

### De l'élève et du dressage.

Pour ce qui regarde l'élève des poulains, je ne vois rien à dire. La cavalerie, en effet, se recrute dans nos villes parmi les citoyens les plus riches, ceux qui ont la plus grande part aux affaires. Or, au lieu de dresser des poulains, il importe beaucoup plus à un jeune homme de fortifier sa santé et de

1. Cela prouve que Xénophon savait que plus la base de sustentation d'un corps a de largeur par rapport à sa hauteur, plus le corps est solidement établi sur le sol. L. B.

s'instruire dans l'équitation, ou, s'il sait déjà monter, de s'exercer au maniement du cheval. D'autre part, il convient mieux à un vieillard de s'occuper de sa maison, de ses amis, des affaires politiques ou militaires, que de passer son temps à élever des chevaux. Celui donc qui pensera comme moi, donnera son poulain à dresser.

Il doit en être, sous ce rapport, comme d'un enfant qu'on met en apprentissage; on fixera par écrit ce que le cheval doit savoir quand on le reprendra dressé. Ce sera, pour le dresseur, un programme à suivre exactement, s'il veut toucher le prix convenu.

On veillera toutefois à ce que le poulain soit livré au dresseur déjà souple, maniable, ami de l'homme. Or, c'est surtout à la maison que le palefrenier lui fait acquérir ces qualités, s'il prend soin que l'animal, laissé à lui-même, ait à endurer la faim, la soif, les piqûres des mouches, et qu'il doive, au contraire, aux mains de l'homme le boire, le manger, la fin de toute espèce d'incommodité. Par ce moyen, les jeunes chevaux non-seulement aimeront l'homme, mais le désireront auprès d'eux.

Il faut surtout caresser les parties où le cheval aime à être touché. Ce sont celles où le poil est le plus épais, et que le cheval ne peut défendre, lorsque quelque chose l'incommode. Ordonnez aussi au palefrenier de mener le poulain dans la foule, de l'approcher de toute espèce d'objets, de toute espèce de bruits. S'il en a peur, ce n'est pas en le rudoyant, mais en le prenant par la douceur, qu'on lui montrera que rien de cela n'est à craindre. Ces conseils sur l'élève du poulain me paraissent devoir suffire à ceux qui n'en ont pas la pratique.

### CHAPITRE III.

#### De l'achat d'un cheval dressé.

Quand on achètera un cheval dressé, il faudra se rappeler les recommandations suivantes, écrites pour ceux qui ne veulent pas être trompés dans leur achat. D'abord qu'on n'oublie pas de s'assurer de l'âge<sup>1</sup> : le cheval qui ne marque plus ne

1. L'auteur ne nous dit pas comment on doit s'assurer de l'âge du cheval. Est-ce à l'usure des dents ou à l'aspect de la physionomie? Nous retrouve-

donne pas d'espérances pour la suite et n'est pas d'une défaite aussi facile. Quand on est sûr qu'il a de la jeunesse, il faut s'assurer comment il reçoit le mors à la bouche, et la têtère aux oreilles. L'acheteur le saura en faisant brider et débrider le cheval devant lui. Il faut ensuite porter son attention à la manière dont il reçoit le cavalier sur son dos ; car il y a beaucoup de chevaux qui reçoivent mal ce qu'ils sentent être pour eux l'annonce d'un travail forcé. On observera ensuite si, lorsqu'il est monté, il ne refuse pas de quitter les autres chevaux, si, en passant près de chevaux arrêtés, il n'essaye pas d'y emporter son homme : car il y a des bêtes si mal dressées, qu'elles s'enfuient du manège dans l'écurie.

On s'assurera qu'un cheval a la bouche fausse<sup>1</sup>, en le soumettant à l'exercice qu'on appelle l'entrave, mais surtout par le changement de main. La plupart, en effet, ne cherchent à s'emporter que quand ils s'appuient sur la partie insensible de la bouche, et qu'ils sont entraînés vers la maison.

Il faut encore savoir si le cheval, lancé à toutes jambes, s'arrête court et veut se retourner ; et il est bon de connaître, par expérience, si, averti par une correction sévère, il veut encore obéir<sup>2</sup>. On ne peut rien faire d'un valet ou d'une armée désobéissante ; de même un cheval rétif est non-seulement inutile, mais souvent il agit en traître.

Quand nous avons l'intention d'acheter un cheval de campagne, il faut essayer d'abord s'il est dressé à toutes les manœuvres que la guerre exige ; c'est à savoir de franchir les fossés, sauter les murs, s'élançer de haut en bas et de bas en

rons plus tard l'époque où l'on a commencé à juger de l'âge d'un cheval par l'examen de la mâchoire inférieure ; cependant tout porte à croire qu'au temps de Xénophon l'on n'était pas sans connaître ce moyen, puisqu'il se sert de l'expression *marquer*. L. B.

1. Xénophon entend par là le cheval qui résiste de la tête, et se jette du côté opposé par une grande sensibilité de barre. Nous croyons qu'on attribuait souvent alors à la bouche du cheval ce qui provenait de la mauvaise main du cavalier ou du manque d'équilibre de la masse : car rarement un cheval résiste à l'action du mors, lorsque les rênes sont tenues par une main habile. L. B.

2. Ces deux recommandations sont d'un homme essentiellement pratique : j'ai toujours fait subir cette épreuve au cheval que j'ai voulu acheter. En effet, si, lancé à toutes jambes, il s'arrête court, le cavalier peu expérimenté passera par-dessus les oreilles ; et si, après une attaque sévère, le cheval retient ses forces et ne se porte pas en avant, c'est un signe qu'il n'est pas *franc*, et tout cavalier inhabile ne doit pas acheter un pareil animal. L. B.

haut sur des tertres, galoper dans les montées, dans les descentes ou sur le flanc des collines. Toutes ces épreuves montrent s'il a le corps sain et le cœur généreux. Il ne faudrait pourtant pas rejeter un cheval qui ne ferait pas tout cela dans la perfection ; chez un grand nombre de chevaux, ce sont moins les moyens que l'expérience qui manque.

Le montage, l'habitude, l'exercice, les amèneront à bien faire, du moment qu'ils sont bien portants et qu'ils ont du cœur. Il faut se méfier toutefois d'un cheval sur l'œil : le cheval ombrageux ne permet pas de donner sur l'ennemi ; souvent même il renverse son cavalier et lui cause de fâcheux accidents. On doit encore observer s'il est méchant soit avec les chevaux, soit avec les hommes, et s'il est trop chatouilleux ; car avec de pareils défauts il donne beaucoup de peine à son maître.

Pour connaître plus facilement si le cheval se refuse à être bridé, monté, et s'il résiste aux autres exercices qu'on exige de lui, il faut, à la fin des exercices, essayer de lui faire recommencer tout ce qui les précède. S'il se prête aux mêmes manœuvres, c'est une preuve certaine de son courage. En résumé, un cheval qui a de bons pieds, un caractère doux, des jarrets suffisamment légers, la volonté et les moyens de supporter le travail, ne causera probablement aucun accident à son cavalier et le sauvera dans les dangers de la guerre. Mais les chevaux lâches qui ne vont qu'à force d'aiguillon, de même que ceux qui, par trop d'ardeur, exigent beaucoup d'attention et de caresses, occupent trop la main du cavalier et découragent dans les moments critiques <sup>1</sup>.

1. Ce chapitre nous prouve que cet écuyer célèbre (Xénophon) connaissait parfaitement le cheval de guerre, et il était difficile qu'il poussât plus loin ses connaissances hippiques, étant toujours occupé à faire la guerre. Il dressait le cheval comme le ferait aujourd'hui un hardi coureur de steeple-chase, solide et bien botté, bien éperonné, avec cette différence toutefois qu'il se rendait un compte exact de l'animal qu'il avait entre les jambes, et qu'il est très-rare qu'un gentleman possède de telles connaissances. L. B.

## CHAPITRE IV.

De l'écurie, de la nourriture et des moyens de fortifier le pied.

Lorsque, épris d'un cheval, on en a fait l'acquisition et qu'on l'a mené chez soi, il est bon que l'écurie soit dans une partie de la maison où le maître puisse avoir souvent l'œil sur son cheval : il n'est pas mauvais non plus qu'elle soit faite de manière qu'on ne puisse pas plus voler de nourriture au râtelier du cheval qu'au buffet du maître. Négliger ce soin, c'est, selon moi, se négliger soi-même, puisqu'il est clair que, dans les dangers, le maître confie sa personne à son cheval. Et ce n'est pas seulement à voir si l'on ne dérobe rien au cheval que sert une écurie bien disposée, mais à s'assurer si le cheval lui-même ne jette point son manger. Quand on s'aperçoit de ce dégoût, on a la preuve certaine que le cheval a trop de sang, et qu'il faut l'en délivrer, que, trop fatigué, il a besoin de repos, qu'il a une indigestion d'orge ou qu'il couve quelque autre maladie <sup>1</sup>. Il en est du cheval comme de l'homme : tous les maux débutants sont plus faciles à guérir que quand ils sont invétérés ou que la cure a été manquée.

Mais, s'il faut au cheval de la nourriture et de l'exercice pour lui fortifier le corps, il n'est pas moins nécessaire de lui soigner les jambes <sup>2</sup>. Une cour humide et unie gâte les meilleurs pieds. Pour éviter l'humidité, il faut donner de la pente, et, pour que le sol ne soit pas uni, on fera un lit de pierres enfoncées l'une à côté de l'autre, et à peu près de la grosseur du sabot. Une cour ainsi disposée fortifiera les pieds du cheval, même au repos. Seulement le palefrenier doit l'y conduire pour le panser, et l'y attacher, en l'ôtant de sa mangeoire après le dîner, afin qu'il soupe avec plus d'appétit.

On rendra également sa cour excellente, et on fortifiera les pieds du cheval, en y répandant quatre ou cinq tombereaux de

1. Xénophon signale ici un genre de mal connu sous le nom de *lampas* (engorgement de l'intérieur de la bouche) et l'indigestion, qui est une indisposition très-rare de nos chevaux. L. B.

2. Dans ces temps éloignés de nous, on ne ferrait pas les chevaux, mais on cherchait à habituer la sole aux terrains les plus durs. L. B.

cailloux, ronds, gros comme le poing, du poids d'une mine<sup>1</sup>, et entourés d'une bordure de fer, pour qu'ils ne s'éparpillent pas. En se tenant là-dessus, le cheval s'exercera une partie du jour, comme sur une route pierreuse. D'ailleurs, tandis qu'on l'étrille ou qu'il s'agite pour chasser les mouches, il se sert nécessairement de ses pieds comme s'il marchait. Un autre avantage, c'est que ces pierres roulantes lui durciront les fourchettes. Cependant, autant il faut durcir les sabots, autant on doit chercher à rendre la bouche tendre<sup>2</sup>. Or, on attendrit par les mêmes moyens la peau de l'homme et la bouche du cheval.

## CHAPITRE V<sup>3</sup>.

### Des devoirs du palefrenier

Je crois qu'un homme de cheval doit avoir un palefrenier qui sache s'y prendre avec les chevaux. Il doit donc savoir qu'il ne faut jamais nouer le licou à l'endroit où pose la tête, parce que le cheval, en se frottant souvent la tête à la mangeoire, s'écorcherait les oreilles, si le licou n'était pas bien placé; or, ces parties une fois endommagées, le cheval serait plus difficile à brider et à panser. Il est bon aussi d'enjoindre au palefrenier d'enlever chaque jour le fumier et la litière, et de les porter dans un endroit désigné : l'habitude une fois prise, il le fera sans peine, et le cheval s'en trouvera mieux. Le palefrenier doit aussi savoir que, quand il mène son cheval au pansage et à l'endroit où il se roule, il faut lui mettre la muselière, ce qu'il faut faire encore chaque fois qu'on ne met pas la bride : la muselière, en effet, permet au cheval de respirer et l'empêche de mordre; et il n'est rien qui l'empêche plus sûrement de jouer de mauvais tours.

1. Quatre cent trente-six grammes.

2. On voit que Xénophon appelle l'attention sur les deux points les plus importants dans la locomotion : 1° les quatre pieds formant la base de sustentation; 2° la bouche servant à la direction et à la conduite de l'animal. Pour rendre la bouche du cheval fraîche et tendre, on avait l'habitude alors de la laver avec de l'eau tiède et de l'huile. L. B.

3. M. de Lancosme-Brèves trouve ce chapitre et le suivant de nature à mériter l'attention la plus grande de tout homme de cheval.

C'est à la partie supérieure de la tête qu'il faut attacher le cheval : car tout ce qui le gêne autour de la face, il cherche à s'en débarrasser, en haussant la tête, et, par ce mouvement, attaché comme nous l'avons dit, il relâche le lien plutôt qu'il ne le rompt.

Pour le pansement, commencer par la tête et la crinière ; tant que le haut n'est pas propre, inutile de nettoyer le bas ; puis, pour tout le corps, relever le poil avec tous les instruments de pansage, et abattre la poussière à contre-sens. Le poil des reins seul ne doit être touché avec aucun instrument, mais frotté et lissé avec la main dans le sens naturel ; de cette façon, l'on ne risquera pas de blesser la place où s'assied le cavalier. Laver la tête : comme cette partie est tout osseuse, si on la nettoyait avec du fer ou du bois, on ferait mal au cheval. Mouiller le toupet : la longueur des crins ne gêne pas la vue et sert à écarter de l'œil les objets qui pourraient l'offenser. Il faut croire que les dieux ont donné au cheval un long toupet, comme aux ânes et aux mulets de longues oreilles, pour qu'ils se garantissent les yeux de ce qui pourrait leur nuire.

Laver également la queue et la crinière, puisqu'il faut laisser pousser des crins à la queue, pour que le cheval, atteignant le plus loin possible, éloigne ce qui le gêne ; à la crinière, pour que le cavalier ait sous la main un point d'appui solide. D'ailleurs les dieux ont donné comme ornements au cheval la crinière, le toupet et la queue. La preuve, c'est que les juments des haras ne se laissent pas saillir par les ânes, tant qu'elles ont tous leurs crins ; et voilà pourquoi tout le monde les fait tondre quand on veut les faire saillir par des ânes.

Nous supprimons le lavage des jambes ; cette ablution journalière est inutile ; elle nuit même à la corne, tandis que l'eau conserve la crinière et la queue longues et touffues. On évitera aussi de laver le dessous du ventre : cette opération chagrine beaucoup le cheval, et, plus cette partie est propre, plus les mouches s'y portent et le gênent : d'ailleurs on se donnerait pour rien toutes les peines à cet égard, car le cheval n'est pas plus tôt sorti de l'écurie qu'il ressemble bien vite à ceux qu'on n'a pas nettoyés. On renoncera donc à ce soin : pour les jambes, il suffira de les frotter avec les mains.

## CHAPITRE VI.

*Suite du précédent.*

Nous allons indiquer la méthode de pansage la plus sûre pour le palefrenier et la plus utile pour le cheval. Si on se place directement dans le sens où regarde l'animal pour le nettoyer, on s'expose à en être frappé au visage avec les genoux ou avec les pieds; si, au contraire, on lui fait face pour le panser, en se mettant hors de la portée de sa jambe et accroupi le long de l'épaule, on n'aura rien à redouter et l'on sera à même de lui nettoyer la sole en lui levant les pieds. On s'y prendra de même pour les jambes de derrière. Une chose que l'homme d'écurie doit savoir, c'est que, soit pour le pansage, soit pour tout ce qu'il a à faire, il faut aborder le cheval le moins possible par devant ou par derrière: car, si le cheval veut nuire, de ces deux côtés il a l'avantage sur l'homme, tandis qu'en l'approchant par le flanc on sera en sûreté et certain d'en venir à bout.

Pour mener un cheval en main, je n'approuve pas la méthode de le faire marcher derrière soi, parce que, d'une part, le conducteur n'est pas à même de le surveiller, et que, de l'autre, le cheval peut faire tout ce qu'il veut. Lui apprendre à marcher devant soi, en le conduisant au moyen d'une grande longe, est un moyen que nous désapprouvons également, parce qu'il peut ou blesser de tel côté qu'il voudra, ou se retourner pour faire tête à son conducteur. Et si l'on en a plusieurs à conduire, comment les empêcher de s'attaquer les uns les autres? Au lieu qu'un cheval accoutumé à marcher à côté de vous ne pourra nuire ni aux hommes ni aux chevaux, et en même temps il sera à belle pour le montoir, si l'on est obligé de sauter dessus en toute hâte.

Pour bien brider un cheval, le palefrenier commence par l'aborder du côté gauche; puis, lui passant les rênes par-dessus la tête, il les pose sur le garrot; il tient ensuite la têtière avec la main droite, et de la main gauche il présente le mors. Si le cheval le reçoit, il est clair qu'il faut le coiffer; mais s'il refuse d'ouvrir la bouche, alors on tient le mors contre les dents et l'on introduit dans la bouche le doigt du

milieu de la main gauche : presque tous les chevaux cèdent à cette pression. Si cependant il refuse encore, on presse fortement la lèvre auprès du crochet<sup>1</sup>, et il est très-peu d'animaux qui refusent, maniés ainsi.

Le palefrenier doit encore savoir, premièrement qu'il ne faut pas mener le cheval par la bride, ce qui lui gâte la bouche ; en second lieu, à quelle distance des molaires le mors doit se placer : trop près, il durcit la bouche et la rend insensible ; trop descendu vers l'extrémité de la bouche, le cheval a la faculté de le prendre aux dents et de ne plus obéir. On prendra bien garde d'irriter le cheval pendant cette opération, si l'on veut qu'elle serve à quelque chose. En effet, il est si essentiel que le cheval veuille prendre le mors, que celui qui refuse est complètement inutile. Si on le bride, non-seulement quand il doit travailler, mais encore quand on le mène au repos ou qu'on le reconduit du manège à la maison, il ne serait pas étonnant qu'il prît le mors de lui-même.

C'est une bonne chose que le palefrenier sache enlever à cheval, à la mode perse, afin que le maître, malade ou âgé, ait un homme qui le place commodément à cheval, et qu'il puisse procurer à qui bon lui semblerait le même service. Ne jamais user de colère avec les chevaux est un bon précepte, une excellente habitude. La colère ne raisonne pas, et elle fait souvent faire des choses dont on est forcé de se repentir. Quand un cheval s'effraye d'un objet et refuse d'en approcher, il faut lui faire comprendre qu'il n'a rien à craindre, surtout si c'est un cheval de cœur ; autrement, il faut aller toucher soi-même ce qui lui fait ombrage et l'y amener ensuite avec douceur. Ceux qui les y contraignent à force de coups ne font qu'augmenter leur frayeur : car les chevaux s'imaginent que la douleur qu'ils éprouvent dans cette circonstance leur vient de l'objet qui les effraye.

Quand le palefrenier, en présentant le cheval au cavalier, le fait plier de manière à rendre le lever plus facile, c'est une manière que je ne blâme nullement ; je crois pourtant nécessaire de s'exercer à monter sans que le cheval baisse la croupe ; car le hasard vous fait tomber tantôt sur un cheval, tantôt sur un autre, et l'on n'a pas toujours là le même palefrenier.

1. Dent canine.

## CHAPITRE VII.

De la position à cheval, et des exercices du manège.

Supposons que le cavalier s'est fait amener son cheval et qu'il va monter : nous allons dire quels principes d'équitation il doit suivre pour son avantage et pour celui du cheval. Il faut d'abord que de la main gauche le cavalier saisisse convenablement les rênes auprès du mors ou de la gourmette, et que ces rênes soient lâches, de manière que, soit qu'il empoigne, pour monter, les crins voisins des oreilles, soit qu'il s'enlève au moyen de sa pique, il ne tire point son cheval.

De la main droite, il prendra les rênes près du garrot avec une poignée de crins, de sorte qu'en montant il ne tire point avec le mors sur la bouche de la bête. Quand il aura pris son élan pour se mettre en selle, il doit s'enlever de terre en s'aidant de la main gauche et en étendant en même temps la main droite. Par là, son ascension, même par derrière, ne sera point disgracieuse. Ensuite, la jambe une fois pliée, qu'il ne pose point le genou sur le dos du cheval, mais qu'il passe la cuisse par-dessus pour arriver au côté droit ; puis, le pied, grâce à ce mouvement gyroïde, se trouvant à sa place, l'homme s'établira sur ses fesses. Comme il peut arriver à un cavalier de mener son cheval de la main gauche et de tenir sa javeline de la droite, nous trouvons bon qu'il s'accoutume à monter du côté droit. Toute sa science se réduit alors à faire de la gauche ce qu'il faisait de la droite, et de la droite ce qu'il faisait de la gauche. Je loue fort cette méthode, parce que, aussitôt monté, on est prêt à tout, s'il faut soudainement en venir aux mains avec l'ennemi.

Le cavalier, monté à poil ou sur selle, ne doit pas, à mon gré, se tenir assis comme sur un siège, mais droit, comme s'il était debout, les jambes écartées. De cette manière on tient mieux son cheval entre les cuisses, et cette attitude droite donne plus de force soit pour lancer le javelot, soit pour frapper de près, au besoin. A partir du genou, la jambe et le pied doivent tomber librement. Roide, la jambe pourrait se casser au moindre heurt, au lieu que, pendante, si quelque chose la heurte, elle cède et ne dérange pas la cuisse<sup>1</sup>.

1. Les préceptes de tenue donnés ici par Xénophon sont en partie ceux

Le cavalier doit aussi s'accoutumer à mettre la plus grande souplesse dans le haut du corps, à partir des hanches ; il en aura plus de liberté dans les mouvements <sup>1</sup>, et risquera moins d'être renversé, s'il vient à être pressé ou tiré.

Lorsqu'il est monté, il doit apprendre à son cheval à rester tranquille jusqu'à ce qu'il ait fait disparaître les plis qui peuvent le gêner, qu'il ait ajusté ses rênes et pris sa lance de la manière la plus commode. Il doit alors placer le bras gauche près du corps, moyen d'avoir plus de tournure et la main plus puissante.

J'aime les rênes égales, fortes, qui ne soient ni glissantes ni épaisses, afin que la main puisse tenir en même temps la lance en cas de besoin.

Lorsque le cheval est prévenu de partir, il faut commencer par le mettre au pas ; c'est le moyen d'éviter tout désordre. Tenez la main haute, s'il porte bas, et basse, s'il lève le nez ; c'est ainsi que vous lui donnerez une bonne position. Laissez-le ensuite trotter naturellement ; il s'assouplira ainsi sans souffrance, et se présentera graduellement au galop. Or, comme il est reçu de partir au galop du pied gauche, le plus sûr, pour y réussir, c'est, quand on est au trot, de saisir l'instant où le pied gauche est levé pour indiquer le galop : car, si le cheval est sur le point de lever le pied gauche, il commencera par là ; puis, si vous tournez à gauche, il entamera le galop de ce côté, vu qu'il est dans la nature du cheval d'avancer la partie droite, quand il tourne à droite, et la gauche, quand il tourne à gauche.

Nous approuvons l'exercice appelé l'entrave : le cheval y apprend à sentir les deux mains ; et l'on fera bien d'y passer d'une barre à l'autre, afin que toutes deux deviennent également sensibles. Je préfère l'exercice de l'ovale à celui du cer-

de l'école *franco-italienne*, d'après lesquels le corps du cavalier, placé en selle, se divise en trois parties, dont deux *mobiles* et une *immobile*. Celle-ci comprend depuis les hanches jusqu'au-dessous des genoux : les deux parties *mobiles* sont le haut du corps et les jambes. Le cavalier doit avoir la tête droite, les épaules bien effacées et tombantes, les coudes près du corps, le buste droit et penchant plutôt en arrière qu'en avant, les cuisses tournées en dedans et posées à plat sur la selle, les genoux aussi en dedans, les jambes tombantes, les étriers longs et n'y chaussant le pied que jusqu'à la racine du pouce, les pointes des pieds tournées en dedans dans la direction de l'épaule du cheval. A toutes les allures, même au grand trot et au galop, le cavalier doit conserver cette position. — Voy. l'*Encyclopédie moderne* de F. Didot, t. XIV, p. 299, article ÉQUITATION, par le général Marbot.

<sup>1</sup> Je lis *ποιεῖν* au lieu de *πονεῖν* ou de *πνεῖν*.

cle. Le cheval, fatigué de la ligne droite, prendra plus facilement cette leçon, qui le formera tout ensemble à courir devant lui, et à s'arrondir. Il faut soutenir la main dans les tournants; car il n'est ni facile ni sûr de tourner de vitesse dans un petit espace, et d'ailleurs le terrain peut être incliné ou glissant. En le soutenant, il faut se porter sur les hanches le moins possible et ne se point trop pencher soi-même; autrement, on doit savoir que, dans cette position, la plus petite chose peut faire tomber cheval et cavalier.

Lorsque, la ligne circulaire parcourue, le cheval se retrouve en ligne droite, c'est le moment de le lancer au galop: car on sait qu'à la guerre les demi-tours se font pour charger et pour battre en retraite. Il importe donc d'habituer le cheval à galoper après une conversion.

Quand on croira que le cheval a suffisamment travaillé, il sera bon, après un moment de repos, de le lancer soudain au grand galop, en le portant vers les autres chevaux ou en l'isolant; puis, une fois lancé, de l'arrêter court, et, après un temps d'arrêt, de le lancer encore. Il est évident que le cavalier aura besoin de tous ces mouvements.

Le moment de mettre pied à terre est-il arrivé, ne descendez ni parmi d'autres chevaux, ni près de la foule, ni hors du champ de manœuvre; mais qu'à l'endroit où le cheval est contraint de travailler, il y trouve aussi le repos.

## CHAPITRE VIII.

Du saut des fossés, du galop dans les descentes et dans les montées.  
Manœuvre préparatoire à la guerre.

Comme il faut que le cheval, suivant l'occurrence, coure sur des pentes rapides, droites, obliques, qu'il saute en long, de bas en haut et de haut en bas, le cavalier doit apprendre toutes ces manœuvres et y exercer son cheval, moyen infaillible de se sauver et de se servir l'un l'autre. Si l'on croit que nous tombons dans une redite, parce que nous avons parlé de cela plus haut, nous répondons que ce n'en est pas une. En effet, quand il s'agissait de l'achat, nous recommandions d'essayer si le cheval serait propre à ces manœuvres; à présent, nous disons qu'il faut l'instruire, et nous allons exposer comment on l'instruit.

Quand on a un cheval qui ne sait pas du tout sauter un fossé, on le prend par la longe, qu'on tient lâche, et l'on saute le premier; puis on tire la longe à soi pour le faire sauter; s'il refuse, on a là quelqu'un muni d'un fouet ou d'une baguette, qui le pousse vigoureusement. Il saute alors, non pas ce qui est nécessaire, mais beaucoup plus qu'il ne faut. A l'avenir, il n'y aura plus besoin de le frapper; dès qu'il sentira quelqu'un derrière lui, il sautera. Une fois accoutumé à sauter ainsi, on le monte et on le présente à de petits obstacles, puis à de plus grands: au moment où il va s'élancer, on l'épéronne. Pour sauter de haut en bas et de bas en haut, on l'épéronne de même: car, en se ramassant pour le mouvement, il est bien plus sûr pour lui même et pour le cavalier, que s'il s'arrêtait sur cul dans le fossé, la descente ou la montée.

Pour l'exercer à la descente, on choisira d'abord une terre molle: l'habitude une fois prise, il courra plus volontiers en descendant qu'en montant. Ceux qui redoutent de briser les épaules de leurs chevaux en galopant dans les descentes, qu'ils se rassurent: les Perses et les Odryses font tous des courses sur des pentes rapides, et leurs chevaux sont aussi nets que ceux des Grecs.

Nous ne manquerons pas de dire comment l'homme doit se comporter dans chacun de ces mouvements. Quand le cheval part tout à coup, il faut d'abord porter le corps en avant, afin que le cheval puisse moins se dérober et jeter à bas son homme; l'instant d'après, s'il s'arrête court, on le porte en arrière, ce qui affaiblit la secousse. Quand on saute un fossé, ou qu'on gravit une montée, il est bon de prendre une poignée de crins, afin d'éviter que le cheval soit gêné à la fois par la nature du terrain et par l'appui du mors. A la descente, on portera le corps en arrière et on soutiendra la bride, de peur que l'homme et cheval ne culbutent.

Il n'est pas mauvais de varier le lieu des exercices, et de les faire durer tantôt plus, tantôt moins. Le cheval se dégoûte moins que s'il travaille toujours de la même manière et dans le même endroit. Comme il est nécessaire par tous pays que le cavalier, en galopant, soit bien lié à sa monture, et qu'il puisse de dessus son cheval bien user de ses armes, il ne faut pas blâmer l'exercice de la chasse à courre sur des terrains favorables et giboyeux. Si l'on n'en a pas à proximité, voici un bon exercice: deux cavaliers se concertent: l'un fuit à toute bride sur toute espèce de terrains et s'éloigne la lance en ar-

rière; l'autre le poursuit avec des javelots arrondis par le bout et une lance de même forme. Il faut qu'arrivés à la portée du trait, ce dernier lance ses javelots arrondis sur le fuyard, et que, à portée de la lance, il le frappe de son arme. C'est encore une chose excellente, quand ils en viennent aux mains, de tirer à soi son adversaire, puis de le repousser tout à coup; rien ne vaut mieux pour le jeter à bas. De son côté, celui qui est tiré fera bien de lancer aussitôt son cheval. Par là, il culbutera son adversaire, au lieu d'en être culbuté.

Supposons maintenant deux camps assis l'un en face de l'autre; on escarmouche des deux parts: on poursuit ses adversaires jusqu'à la phalange opposée, et l'on se replie ensuite sur la sienne. Or, voici, en pareil cas, ce qu'il est bon de savoir: tant que l'on n'est pas loin de son parti, le meilleur et le plus sûr, c'est, après une demi-volte, de se lancer sur l'ennemi et de lui tenir vigoureusement tête; puis, quand on arrive près du parti opposé, de retenir son cheval en main. De la sorte, on fait certainement du mal aux ennemis, qui ne peuvent vous faire aucun mal.

L'homme a dans la parole, que lui ont donnée les dieux, le moyen d'enseigner à l'homme ce qu'il doit faire; mais il est clair qu'on ne peut, avec le même moyen, rien apprendre au cheval. Fait-il ce que vous voulez, caressez-le; châtiez-le, s'il désobéit: voilà comme il apprendra à bien faire son service<sup>1</sup>. Ceci, toutefois, n'est pas long à dire, mais exige une pratique continuelle de l'équitation. Le cheval recevra le mors plus volontiers si, en le recevant, il en résulte pour lui quelque bien; il sautera les fossés; il s'élancera de bas en haut, il fera tout ce qu'on exigera de lui, si l'obéissance lui procure un peu de repos.

1. Nous pouvons expliquer cette phrase en disant que le cheval trouvera sa récompense par la conduite sage et la douceur de son cavalier, qui saura, à propos, le retenir s'il fait mal, le laisser aller s'il fait bien, et qu'alors l'animal, étant mis à son aise, ira toujours convenablement, parce qu'il sait qu'il peut compter sur une récompense. L. B.

## CHAPITRE IX.

## Des chevaux vicieux.

Dans ce qui a été dit jusqu'ici, nous avons indiqué le moyen de déjouer la fraude dans l'acquisition d'un poulain et d'un cheval, et la manière de s'en servir sans le gâter, surtout si le cavalier veut le montrer comme ayant toutes les qualités requises pour un cheval de guerre. Le moment paraît être venu d'enseigner à tirer, au besoin, le meilleur parti possible d'un cheval trop vif ou trop paresseux.

Et d'abord il faut se faire cette idée, que la fougue, chez le cheval, est la même chose que la colère chez l'homme. L'homme ne se met pas en colère quand on ne l'offense ni en paroles ni en actions; de même on n'irrite point un cheval fougueux en évitant de le chagriner. Il faut donc tout d'abord, en le montant, avoir soin de ne pas lui causer de souffrance. Une fois à cheval, tenez-le en place plus longtemps que tout autre, et portez-le en avant par les moyens les plus doux <sup>1</sup>.

Vous commencez par les allures les plus lentes, puis vous passez successivement au trot et au galop, sans que le cheval s'en aperçoive. Tout ordre transmis brusquement par le cavalier trouble un cheval ardent, comme tout ce qu'un homme voit, entend ou souffre contre son attente. Il faut savoir que tout ce qui est subit lui donne de l'inquiétude. Voulez-vous retenir un cheval ardent qui cherche à gagner, il ne faut pas, pour l'arrêter, tirer tout d'un coup, mais user moelleusement de la bride, le ralentissant avec douceur, et non de force <sup>2</sup>. Les exercices sur la ligne droite apaisent mieux les chevaux que les changements de direction répétés, et les allures modérées éteignent peu à peu l'ardeur du cheval, dont elles calment la fougue au lieu de l'animer. Croire que des courses vives et fréquentes, où l'on fait renoncer le cheval, servent à le calmer,

1. M. de Lancosme-Brèves loue cette recommandation comme sage et indispensable; seulement il regrette que Xénophon n'ait pas indiqué explicitement quels sont les moyens à employer.

2. Cette remarque est très-logique: ce n'est que par le raisonnement et les moyens doux qu'on parvient à calmer la trop grande ardeur du cheval. L. B.

c'est se tromper du tout au tout : car, mené ainsi, le cheval ardent essaye de son côté de gagner de violence ; et, dans sa fougue, comme l'homme colère, il peut se faire, ainsi qu'à son cavalier, des maux sans remède.

On prendra garde qu'un cheval ardent ne parte avec trop de vitesse, mais on évitera surtout qu'il ne lutte de vitesse avec un autre cheval : car presque tous les chevaux qui ont le plus d'émulation sont aussi les plus fougueux :

Les mors doux leur conviennent mieux que les durs ; et, si le cheval est embouché avec un dur, rendez-le doux par la légèreté de la main <sup>1</sup>.

Il est bon de s'accoutumer soi-même à être calme, surtout sur un cheval ardent, et à n'avoir avec lui que les points de contact qui nous sont indispensables pour l'assiette <sup>2</sup>. Un précepte excellent à connaître, c'est qu'on calme un cheval par un sifflement et qu'on l'excite par un coup de langue. Toutefois, si, dès le commencement, on faisait suivre le coup de langue d'une caresse, et le sifflet d'une correction, le cheval apprendrait à partir au sifflement, et à s'arrêter au coup de langue <sup>3</sup>. De même, il ne faut pas, au cri de guerre ou au son de la trompette, paraître troublé à son cheval, et lui présenter rien qui le trouble ; mais, autant que possible, calmez-le, et même, si vous le pouvez, offrez-lui son déjeuner ou son souper.

Le meilleur conseil à suivre, c'est de ne jamais choisir un animal fougueux pour cheval de campagne. Quant au cheval froid, il me suffira de dire qu'on doit le traiter par une méthode opposée à celle qui convient au cheval ardent.

1. Recommandation bien sage, mais d'autant plus difficile à exécuter que Xénophon et ses successeurs n'ont pas indiqué ce qu'il fallait faire pour avoir la main légère. L. B.

2. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas toujours avoir les jambes et les talons plaqués sur le corps de l'animal, pour ne pas l'exciter mal à propos. L. B.

3. Cette remarque est très-judicieuse, et j'en ai fait souvent l'application pour les *départs* et les *arrêts*. On porte le corps en arrière, *premier temps*, en disant *halte* ou *stop* ; puis on approche la main du corps, *second temps*. Le cheval, pour éviter l'opposition faite par la main au second temps, qui lui est toujours plus ou moins sensible, *s'arrête de suite*. Veut-on faire partir un cheval, on peut dire *go on* ou *partez* ; puis on approche les jambes, *premier temps*, et on avance la main de bas en haut vers la tête du cheval ; il est rare que le cheval ne parte pas avant que les jambes aient agi. L. B.

## CHAPITRE X.

Du cheval de guerre; de la beauté des allures et de la mise en main.

Si l'on veut avoir un cheval de guerre qui ait de belles allures et qui se fasse regarder, il ne faut pas lui lever la tête en même temps qu'on l'actionne du fouet et de l'éperon<sup>1</sup> : beaucoup de gens croient lui donner ainsi du brillant, mais il arrive à ces gens-là le contraire de ce qu'ils veulent. En effet, en lui relevant trop la tête, on empêche le cheval de voir devant-soi, on le rend aveugle; en l'éperonnant et en le fouettant, on l'effraye au point qu'il se trouble et vous met en danger : or, c'est justement ce qui arrive aux chevaux qui se plient avec le plus de peine aux exercices du manège, et qui s'y comportent mal, au lieu de s'y distinguer. Mais si l'on apprend à un cheval à manœuvrer à brides lâches, et à relever le cou en ramenant la tête, on lui fera faire ainsi ce qui lui plaît et ce qui le flatte. La preuve qu'il y prend plaisir, c'est que, lorsqu'il approche d'une troupe de chevaux et surtout de juments, il relève le cou et ramène la tête avec fierté, lève les jambes avec souplesse, et porte la queue haute. Si donc on exige de lui l'habitude qui lui donne le meilleur air, on se créera un cheval heureux de sa prestance, superbe, brillant, regardé.

Comment croyons-nous qu'on y arrive, nous allons essayer de le dire. D'abord il faut avoir toujours deux embouchures, jamais moins. L'une sera lisse, avec des olives d'une bonne grandeur; l'autre aura des olives lourdes et étroites, avec des cannelures coupantes. Si le cheval vient à saisir celle-ci, sa dureté le rebutera et la lui fera lâcher, tandis que, s'il prend la première, il s'y plaira, à cause de sa douceur, et exécutera avec le mors doux ce qu'il aura appris avec le dur. Toutefois il peut en venir à braver l'embouchure douce et à peser dessus; c'est pour cela que nous avons mis de grandes olives à l'embouchure douce, afin de le forcer à ouvrir la bouche et à lâcher le fer.

On peut d'ailleurs corriger autant qu'on veut la dureté du

1. Cette recommandation est une idée lumineuse qui conduit à la mise en main. L. B.

mors, en lâchant ou en retenant la main <sup>1</sup>; mais, quelle que soit l'embouchure dont on se sert, elle doit être coulante. Si elle est roide, le cheval la tiendra tout entière, de quelque manière qu'il l'ait prise; comme une broche qu'on fixe tout entière, quel que soit le point par lequel on la saisit. L'autre fait l'effet d'une chaîne : ce qu'on en tient seul est fixe; le reste fléchit; et le cheval, cherchant continuellement la partie qui lui échappe, lâche le mors. C'est aussi pour cela que l'on suspend des anneaux <sup>2</sup> au milieu du mors, afin que le cheval, en cherchant à les prendre avec la langue et les dents, ne pense pas à saisir le mors <sup>3</sup>.

Si l'on ne sait pas ce que l'on entend par embouchure coulante ou dure, nous allons l'expliquer. Une embouchure est coulante, lorsque les brisures des axes sont assez larges et assez polies pour jouer aisément, et que toutes les pièces qui sont traversées par les axes ont une ouverture qui leur permet de glisser et de rouler sans peine. Au contraire, lorsque toutes les parties du mors se séparent ou se réunissent difficilement, l'embouchure est dure. Mais, quelle qu'elle soit, voici ce qu'on doit faire pour donner au cheval la beauté d'allure dont il a été question. Il faut lever la main sans dureté, car le cheval secouerait la tête; ni trop mollement, il ne le sentirait pas <sup>4</sup>. Si, au temps d'arrêt, il lève la tête, rendez aussitôt la main <sup>5</sup>. Il faut ensuite, nous ne nous lassons pas de le dire, il faut, si le cheval a bien fait, l'en récompenser. Vous apercevez-vous qu'il se plaît dans une belle position de tête et dans un léger appui, ne faites rien qui puisse le chagriner, comme si vous vouliez en exiger quelque chose; au contraire, flattez-le, comme si vous n'aviez plus rien à lui

1. Autrement dit : en jouant des rênes et en donnant des demi-temps d'arrêt.

2. C'est ce qu'on nomme des *jouettes*.

3. M. de Lancosme-Brèves trouve qu'il est impossible d'expliquer avec plus de lucidité les moindres parties de l'embouchure dont Xénophon se servait pour brider les chevaux.

\*\*4. Nous croyons que Xénophon parle ici dans l'hypothèse de donner de l'élevation à l'avant-main; lever peut vouloir dire aussi soutenir, car on ne lève la main que pour relever la tête ou s'emparer de l'impulsion. L. B.

5. Nous voyons combien Xénophon est aux ordres d'une encolure roide et indocile. Nous croyons qu'au temps d'arrêt le cheval ne doit pas lever la tête, et que, s'il veut la lever, il faut ne pas rendre la main, mais la maintenir. Il est juste, néanmoins, de dire qu'une fois la tête en l'air, si le cavalier tire sur la tête avec le mors, le cheval peut se cabrer: c'est donc pour éviter cette défense, que Xénophon ne savait pas paralyser, qu'il conseille de rendre la main. L. B.

demander. Par ce moyen il prend confiance, et arrive plus sûrement aux allures rapides.

Le cheval aime à courir : la preuve, c'est que, quand il s'échappe, il ne prend point le pas, mais le galop. Il est dans sa nature d'aimer une course rapide, à moins que l'on ne l'y force trop longtemps : passé la mesure, il n'y a de plaisir ni pour l'homme ni pour le cheval.

Lors donc que le cheval arrive à prendre une allure fière, accoutumé d'ailleurs dès les premiers exercices à partir de vitesse après une demi-volte, si, montant un cheval ainsi dressé, le cavalier le retient de la main et lui indique en même temps de partir, alors, retenu par la bride et poussé par les aides, il s'anime, se précipite le poitrail en avant et les jambes en haut, mais sans souplesse, vu que les jambes d'un cheval n'ont jamais de souplesse quand il souffre. Si, au contraire, après lui avoir fait sentir l'éperon, vous lui rendez la main, le peu de tension des rênes lui fait croire qu'il est libre, et, dans le plaisir qu'il en éprouve, il prend une position magnifique, imitant, par le moelleux et la fierté de son allure, le cheval qui fait le beau auprès des autres chevaux. Et alors ceux qui le voient disent que voilà un cheval généreux, dispos, bien dressé, plein de cœur, superbe, à la fois doux et terrible à voir <sup>1</sup>. Si donc il est quelqu'un qui souhaite pareil succès, que cela soit écrit pour lui.

## CHAPITRE XI<sup>2</sup>.

Du cheval de parade et des moyens de le dresser.

Si vous voulez un cheval de parade qui s'enlève, qui ait de l'éclat, vous n'aurez pas ces avantages de toute espèce de chevaux, mais il en faut un qui réunisse une grande âme à un corps vigoureux <sup>3</sup>. Il y a des gens qui se figurent que tout cheval

1. On trouvera un commentaire lumineux de ce passage dans l'article ÉQUITATION du général Marbot dans le t. XIV de l'*Encyclopédie moderne* de F. Didot, p. 297.

2. Ce chapitre est remarquable en ce qu'il nous initie aux qualités qui sont la conséquence de certaines formes extérieures. L. B.

3. On voit par là que, si Xénophon n'avait ni le don natif ni la science d'équilibrer un cheval défectueux, il le connaissait du moins et pouvait le désigner. L. B.

qui a du moelleux est capable de s'enlever ; il n'en va point ainsi. Ce sera plutôt celui dont le rein est court, souple et fort ; et je veux désigner ici non les parties qui avoisinent la queue, mais celles qui s'étendent entre les côtes et les cuisses vers les flancs : un cheval ainsi fait pourra engager franchement les jambes de derrière sous son avant-main.

Si, après l'avoir placé dans cette position, vous marquez un temps d'arrêt, il s'assiéra sur les jarrets, relèvera l'avant-main de manière à montrer à ceux qui lui font face son ventre et ses testicules. Quand il fait ce mouvement, rendez-lui la main, et alors on verra qu'il prend lui-même la plus belle pose du cheval<sup>1</sup>. Quelques personnes ont aussi pour méthode, afin d'apprendre ce mouvement au cheval, les unes de toucher le dessous des genoux avec une baguette ; les autres, de faire courir à côté du cheval un homme qui lui frappe avec un bâton le dessous des bras<sup>2</sup>. Mais le meilleur moyen de l'instruire, selon nous et d'après notre recommandation incessante, c'est que, quand le cheval a accompli quelque chose au gré du cavalier, on lui accorde un instant de relâche. En effet, comme le dit Simon, dans ce qu'il fait malgré lui le cheval ne met pas plus d'intelligence ni de grâce qu'un danseur qu'on fouetterait ou piquerait de l'aiguillon. Attendez-vous à trouver disgracieux plutôt qu'élégants l'homme et le cheval traités de cette sorte. C'est uniquement par les signes que le cheval doit être amené à exécuter de plein gré les mouvements les plus beaux et les plus brillants.

Aussi, lorsque le cheval ira aux allures ordinaires, poussez-le jusqu'à le mettre en sueur ; lorsqu'il s'enlèvera bien, mettez aussitôt pied à terre, débridez-le, et soyez sûr qu'il sera tout disposé de lui-même à s'enlever<sup>3</sup>. C'est sur des chevaux prenant cette belle attitude qu'on nous représente les dieux et les héros, et les hommes qui manient bien les chevaux ont je ne sais quel air de grandeur. En effet, un cheval qui se dresse est quelque chose de si beau, de si frappant, de si magnifique, qu'il fixe les regards de tous ceux qui le voient, jeunes ou

1. Xénophon donne ici le moyen de faire faire une courbette au cheval. Cette recommandation est remarquable pour l'époque à laquelle elle a été faite, et indique assez comment il faut s'y prendre pour asseoir son cheval. L. B.

2. Et non pas *cuisse*, comme l'ont écrit quelques traducteurs.

3. Cette remarque est juste. Un cheval qui est monté méthodiquement et qui a un travail tracé à l'avance, sachant qu'après tel mouvement il a telle récompense, exécute son travail avec plus de plaisir. L. B.

vieux. On ne peut ni le quitter, ni se lasser de le considérer, quand il se montre ainsi dans tout son éclat. Celui qui a le bonheur de posséder un pareil cheval, phylarque ou commandant de cavalerie, n'ambitionnera pas de briller seul; il voudra bien plus encore que toute sa suite frappe les regards. Or, s'il marche en tête, monté sur un cheval que tout le monde vante, mais qui, tout en s'enlevant fréquemment de sa hauteur, n'avance que fort peu, il est clair que les chevaux de sa suite ne pourront aller qu'au pas. Et qu'y a-t-il de brillant dans un semblable spectacle? Si, au contraire, animant votre cheval, vous conduisez votre troupe ni trop vite ni trop lentement, mais en prenant le pas qui convient aux chevaux de grand cœur, pleins de feu et d'un extérieur propre aux manœuvres, si vous marchez ainsi en tête de vos cavaliers, on n'entendra qu'un bruit de pas cadencés, un soufflement et un hennissement collectif, et ce n'est pas vous seulement, mais toute votre troupe, qui offrira un magnifique coup d'œil.

Enfin, si un homme sait bien acheter les chevaux, les élever à supporter la fatigue, les manier avec dextérité dans les exercices militaires, les manœuvres et les combats, quel obstacle y a-t-il à ce qu'il les rende d'un prix bien plus élevé qu'il ne les a reçus, qu'il leur crée une renommée, et qu'il se rende fameux lui-même dans l'équitation, si quelque dieu ne s'y oppose?

## CHAPITRE XII.

### De l'armure du cavalier et du jet des javelots<sup>1</sup>.

Nous voulons décrire aussi comment doit s'armer celui qui veut, à cheval, s'exposer au danger. Nous disons donc d'abord qu'il doit avoir une cuirasse bien faite pour le corps : justement appliquée, c'est tout le corps qu'elle porte; trop large, les épaules seules en sont accablées; trop étroite, c'est une

1. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de rapprocher de ce chapitre un extrait de la *Milice et armes* de Cl. Fauchet. On verra que l'armure du cavalier et du cheval, telle que la représente Xénophon, se reproduit presque complètement dans celle des chevaliers du moyen âge. « Quant aux hommes de cheval, ils chaussoient des chausses faites de mailles, des espérons à mollettes aussi larges que la paulme de la main.... puis endossoient un gobisson. C'estoit un vestement long, jusques sur les cuisses et contre-

prison, et non pas une armure. Comme le cou est une partie exposée aux blessures mortelles, nous disons qu'il faut le garantir au moyen d'un hausse-col tenant à la cuirasse : car, outre qu'il servira d'ornement, il pourra, s'il est bien fait, couvrir jusqu'au nez le bas de la figure du cavalier. Nous regardons comme les meilleurs casques, ceux qu'on fabrique en Béotie : ils couvrent toutes les parties qui sont hors de la cuirasse, et ne gênent point la vue. Que la cuirasse soit faite de manière à n'empêcher le cavalier ni de s'asseoir, ni de se baisser. Que le bas-ventre, les parties et ce qui les entoure, soient couverts d'écailles assez fortes et assez nombreuses pour les protéger. Comme une blessure à la main gauche met un cavalier hors de combat, j'approuve l'arme qu'on a imaginée pour la défendre, et qu'on appelle main. Elle garantit l'épaule, le bras, le coude et le poignet qui tient la bride; elle s'étend et se plie à volonté; elle couvre, en outre, le défaut de la cuirasse sous l'aisselle. Il faut lever la main droite, soit pour lancer le javelot, soit pour frapper l'ennemi : on doit donc faire disparaître de la cuirasse tout ce qui gêne ce mouvement, et y substituer des écailles à charnières qui s'étendent quand le bras se lève, et se replient quand il s'abaisse. Nous trouvons meilleur que l'armure du bras soit mobile et s'y applique comme une jambière, que si elle était fixée au

pointe.... Dessus ce gobisson ou gambeson ils avoient une chemise de mailles longue jusques au dessous des genouïlz, appelé *Auber* ou *Hauber*, ie croy du mot *albus*, pource que les mailles de fer bien polies, forbies et reluisantes, en sembloient plus blanches. A ces chemises estoient cousues les chausses.... Un capuchon ou coëffe, aussi de maille y tenoit pour mettre la teste dedans : le quel capuchon se reiettoit derriere, apres que le chevalier s'estoit oste le heaulme, et quand ils vouloient se rafraichir sans leuer tout leur harnois. Ajoutez un baudrier auquel pendait vne espee appelée *brance* en thiois ou alleman, et aucunes fois des nostres *fauchon*. Ils portoient aussi vne aultre sorte d'espee nommee *badelaire* qui semble auoir este large.... Encores auoit le cheualier vn petit cousteau nommé *misericorde*, pource que de ce ferrement volontiers estaient occis les cheualiers abbatus.... Les cheualiers portoient aussi vn escu, voire couuert de lames d'escailles d'yoire.... ledit escu pendu à leur col, à vne courroye.... Et pour la dernière arme defensivaue, vn elme ou heaume, fait de plusieurs pieces de fer, esleuees en pointe : et le quel couuroit la teste, le visage et chignon du col, avec la visière et ventaille, lesquelles se pouvaient lever et baisser pour prendre vent et haleine.... Leur cheual estoit volontiers housé, c'est-à-dire couuert et caparassonné de soye : aux armes et blason du cheualier et pour la guerre de cuir bouilly : ou de bardes de fer. » On trouuera dans nos *Chansons de geste*, notamment dans les chansons de *Roland*, d'*Alexandre*, des *Saxons*, d'*Antioche*, de curieuses descriptions d'armure d'hommes et de chevaux qui confirment ce que dit Fauchet.

reste de l'armure : quant à la partie qui reste nue, lorsque la main droite est levée, il faut la garantir près de la cuirasse, soit avec du cuir de veau, soit d'une lame d'airain; autrement, l'endroit où les blessures sont le plus dangereuses demeurerait à découvert.

Comme le cavalier court le plus grand péril s'il arrive quelque chose à son cheval, il faut aussi armer le cheval d'un chanfrein, d'un poitrail et de garde-flancs : cette dernière pièce pourra couvrir en même temps les cuisses du cavalier. Mais ce qu'il faut défendre surtout, c'est le ventre du cheval : les blessures y sont mortelles, et c'est la partie la plus tendre : la housse peut être employée à cette fin. Il faut la coudre de manière que le cavalier y soit bien assis et que la selle ne blesse point le cheval. Quant aux autres parties du cheval et du cavalier, elles seront armées comme il suit : les jambes et les pieds se prolongeant visiblement au delà des cuissards, on les garnira de bottes du cuir dont on fait les semelles. Par là les jambes seront défendues et les pieds chaussés. Telle est l'armure qu'il faut avoir afin de n'être point blessé, sauf l'assistance des dieux. Pour blesser l'ennemi, nous préférons le sabre à l'épée : un coup de taille, porté de la hauteur du cavalier, vaut mieux qu'un coup d'estoc. Au lieu d'une lance allongée, qui est cassante et incommode à la main, nous aimons mieux deux javelots de cornouiller. En effet, un homme qui sait manier ces deux javelots peut en lancer un, et garder l'autre pour s'en servir en avant, de côté, en arrière : d'autre part, ces javelots sont plus forts que la lance et plus maniables.

Le jet de loin nous agréé de préférence : de cette sorte, on a plus de temps pour se retourner et pour saisir le second. Voici, en bref, la meilleure manière de lancer un javelot avec le plus de force : portez en avant la gauche du corps, retirez la droite en arrière, dressez-vous sur les cuisses, jetez le javelot la pointe un peu en l'air ; alors il partira avec la plus grande vitesse, portera très-loin et frappera très-juste, si la pointe n'a pas dévié de l'objet visé.

Tels sont les avis, instructions et exercices que nous nous proposons d'écrire pour les novices : quant à ce que doit savoir et pratiquer le commandant de cavalerie, nous l'avons exposé dans un autre traité<sup>1</sup>.

1. Le *Commandant de cavalerie*, qui vient immédiatement après celui-ci.

# LE COMMANDANT

## DE CAVALERIE<sup>1</sup>.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Idée générale des devoirs d'un commandant de cavalerie<sup>2</sup>.

Avant tout, il faut sacrifier aux dieux<sup>3</sup> et les supplier de ne t'inspirer que des pensées, des paroles et des actions propres à mériter, dans ton commandement, le suffrage du ciel, le tien, celui de tes amis, ainsi que l'affection de la république, élevée à son plus haut point de gloire et de prospérité. Les dieux propices, passe tes cavaliers en revue, soit pour compléter le nombre légal, soit pour veiller au maintien des cadres : car, faute de nouvelles recrues, ils diminueraient de jour en jour. La vieillesse met nécessairement les uns hors de service ; les autres vides se font par différentes raisons. Le corps de cavalerie une fois au complet, il faut veiller à ce que les chevaux soient nourris de façon à supporter les fatigues. Si la force leur manquait, ils ne pourraient ni atteindre l'ennemi, ni échapper par la fuite. Il faut veiller aussi à ce qu'ils soient obéissants : un cheval rétif est plutôt l'allié des ennemis que de ceux de son parti. Les chevaux qui ruent quand on les monte doivent être également réformés : souvent ils font plus de mal que l'ennemi même. Enfin,

1. Littéralement *hipparque*; mais nous n'avons pas employé ce mot, qui est aussi un nom propre, afin d'éviter la confusion.

2. On croit que ce traité a été écrit par Xénophon pour son fils Gryllus, chef de la cavalerie athénienne à la bataille de Mantinée, et tué dans le combat, après avoir blessé mortellement Épaminondas. Voy. la fin du livre VII de l'*Histoire grecque*.

3. Cette recommandation pieuse est fort remarquable dans un homme de guerre, et Xénophon en donne une explication touchante à la fin même de ce traité.

l'on doit prendre soin de leurs pieds, afin de pouvoir manœuvrer sur un terrain rocailleux, tout le monde sachant que, quand la marche les chagrine, ils ne sont bons à rien.

Quand on a des chevaux comme il faut, on doit exercer les cavaliers, et tout d'abord leur apprendre à sauter dessus, car nombre de gens y ont trouvé leur salut; puis à manœuvrer sur toutes sortes de terrains <sup>1</sup>, l'ennemi se portant ici sur un point et là sur un autre. Lorsqu'ils sont solides en selle, il faut veiller à ce qu'ils sachent presque tous lancer le javelot de dessus le cheval, et exécuter les autres manœuvres des gens à cheval. Cela fait, on doit armer chevaux et cavaliers, de manière qu'ils aient le moins de mal possible, et qu'ils en fassent le plus possible à l'ennemi. Il faut aussi s'arranger pour avoir des hommes obéissants : sans cela, et les bons chevaux, et les hommes solides, et les belles armes ne serviront de rien. Veiller à ce que tout cela s'exécute ponctuellement, c'est le devoir du commandant de cavalerie.

La république, convaincue qu'il suffirait difficilement seul à tant de soins, lui adjoint pour collaborateurs des phylarques <sup>2</sup>, et ordonne au sénat de veiller, de concert avec lui, à la tenue de la cavalerie. Il est donc bon, selon moi, d'inspirer aux phylarques l'intérêt que tu prends toi-même aux cavaliers, et d'avoir dans le sénat des orateurs bien disposés, dont la parole impose aux cavaliers, qui alors feront mieux leur devoir, et adoucisse le sénat, s'il était porté à une sévérité austère. Voilà ce que j'avais à te rappeler pour les objets qui réclament ta vigilance; mais quels sont les meilleurs moyens d'y réussir? C'est ce que je vais tâcher d'indiquer.

Les cavaliers que tu enrôles doivent être, conformément à la loi, des citoyens aisés et robustes, et tu as pour cela deux moyens, les tribunaux et la persuasion. Je crois qu'il ne faut citer devant les tribunaux que ceux qu'on serait soupçonné de ménager par intérêt. En effet, les citoyens moins aisés auraient tout de suite un prétexte, si tu ne commençais pas par contraindre les puissants. En second lieu, je regarde comme un bon moyen de faire voir aux jeunes le côté brillant de la cavalerie; ils en prendront le désir, et tu trouveras moins de résistance dans ceux dont ils dépendent, en leur représentant que, si ce n'est pas par toi, c'est par un autre qu'ils seront

1. Cf. *De l'Équitation*, VIII, et *Mémoires*, III, III.

2. Chefs d'escadron.

contraints d'élever un cheval, en raison de leur fortune. S'ils s'enrôlent avec toi, tu t'engageras à détourner les fils de famille de la manie d'acheter des chevaux de prix, et à les rendre, avant peu, bons cavaliers. Aux promesses, tu chercheras à joindre les effets. Quant aux cavaliers déjà enrôlés, le sénat, en faisant publier pour l'avenir les doubles exercices, et en annonçant la réforme des chevaux incapables de suivre, les obligera, je l'espère, à mieux entretenir et dresser leurs chevaux.

Il me paraît bon d'avertir qu'on refusera pareillement les chevaux fougueux. Cette menace engagera davantage à les vendre et à en acheter d'autres avec plus de précaution. Il sera bon encore d'annoncer qu'on réforme aussi les chevaux qui ruent dans les évolutions, vu qu'il est impossible de les tenir en rang, et que, quand il faut charger l'ennemi, ils suivent par derrière; ce qui fait que le mauvais cheval rend inutile le cavalier.

Pour ce qui est de fortifier les pieds du cheval, si l'on a quelque moyen facile et expéditif, je l'admets : autrement, je dis, d'après ma propre expérience, qu'il faut étendre un lit de cailloux pris sur le chemin, du poids d'une mine environ, plus ou moins, à l'endroit où l'on panse le cheval au sortir de l'écurie; le cheval ne cessera de piétiner sur ces cailloux, soit qu'on l'étrille, soit que les mouches le piquent. Qu'on en fasse l'essai, l'on reconnaîtra la justesse de mes observations, et l'on verra s'arrondir les pieds du cheval <sup>1</sup>.

Quand les chevaux seront comme il faut, on amènera les cavaliers à être excellents par les moyens qui suivent. Et d'abord nous conseillons aux jeunes gens d'apprendre d'eux-mêmes à sauter à cheval; mais tu feras bien de leur donner un maître habile. Quant à ceux qui sont plus âgés, il est très-utile de les accoutumer à monter à cheval en s'aidant les uns les autres, à la perse <sup>2</sup>.

Pour former des cavaliers à se tenir fermes en selle sur toute espèce de terrains, il serait peut-être gênant de les faire sortir souvent, n'étant pas en guerre : il faut donc les rassembler et leur conseiller de s'exercer, soit quand ils se rendent à leur campagne ou ailleurs, soit en sortant des chemins, et en se lançant au galop sur des terrains de différentes espèces. Cet exercice vaut presque les sorties et donne moins

1. Cf. *De l'Équitation*, IV. — 2. Cf. *Id.*, VI.

d'embarras. Il convient de leur rappeler que, si l'État s'impose une dépense annuelle de près de quarante talents<sup>1</sup> pour avoir une cavalerie en cas de guerre, ce n'est pas afin d'en manquer, mais pour la trouver toute prête au besoin. Cette pensée stimulera sans doute le zèle des cavaliers pour l'équitation ; ils ne voudront pas, s'il survient une guerre, être pris au dépourvu quand il s'agit de combattre pour le pays, pour l'honneur et pour la vie. Il n'est pas mauvais non plus de les prévenir que tu les feras quelquefois sortir en avant, et que tu marcheras à leur tête sur toutes sortes de terrains. Pour les exercices de petite guerre, c'est encore une bonne chose de les emmener manœuvrer tantôt sur un terrain et tantôt sur un autre : rien n'est meilleur pour les cavaliers et pour les chevaux.

Le jet du javelot sera, selon moi, pratiqué par un bien plus grand nombre, si tu préviens les phylarques qu'ils auront à commander les acontistes<sup>2</sup> de chaque escadron<sup>3</sup> dans les exercices du javelot. Ils auront à cœur, je présume, de présenter chacun à l'État le plus d'acontistes possible. Et de même les phylarques veilleront de leur mieux au bon équipement de la cavalerie, s'ils sont convaincus que la tenue brillante de leur escadron leur fait beaucoup plus d'honneur aux yeux de la république que leur propre parure. Or, il est à croire qu'on n'aura pas de peine à le faire comprendre à ceux qui ont désiré être à la tête de leur escadron par un sentiment de gloire et d'honneur. Ils pourront d'ailleurs, la loi en main, sans se mettre eux-mêmes en frais, forcer leurs hommes à se faire équiper, suivant l'ordonnance, avec leur solde.

Du reste, pour rendre les soldats obéissants, il est essentiel de leur représenter par la parole quels avantages résultent de la soumission, et il est également essentiel de leur prouver, dans la pratique, combien d'avantages la règle assure partout à ceux qui l'observent, et combien de maux à ceux qui ne l'observent pas. Un motif très-puissant, à mon sens, pour que les phylarques aient à cœur de commander chacun un escadron bien équipé, c'est d'avoir des éclaireurs très-élegam-

1. Environ 220 000 francs. — 2. Gens de trait.

3. Nous ne trouvons pas, pour traduire le terme grec, de meilleur mot dans notre langue que cette expression moins moderne qu'on ne le croit. Claude Fauchet s'en sert sous la forme *scadron* : « Mot italien, dit-il, qui signifie grand carré, nouvellement usurpé comme assez d'autres par nos guerriers. » *Des Antiquités françaises*, liv. V, chap. iv.

ment armés, de les obliger fréquemment à lancer du javelot, et de leur en donner même toi-même l'exemple, après être devenu fort à cet exercice. Si, en outre, on pouvait proposer aux tribus des prix pour tous les exercices de cavalerie qui sont offerts en spectacle, ce serait, je crois, un merveilleux stimulant à l'émulation des Athéniens : témoin ce qui se fait pour les chœurs, où, pour de faibles prix, on se donne tant de mal, on fait tant de dépenses. Seulement il faut, en pareil cas, avoir des juges dont les vainqueurs puissent être fiers.

## CHAPITRE II.

### De l'ordonnance des escadrons.

Quand tes cavaliers seront ainsi exercés, il faudra qu'ils sachent se ranger dans un certain ordre, qui rendra plus pompeuses les fêtes des dieux, plus belles les évolutions de ta troupe, plus glorieux ses combats, s'il y a lieu, plus faciles et moins confuses les marches sur les routes et à travers les passages difficiles. Or, quel est l'ordre le meilleur pour exécuter ces manœuvres? Je vais essayer de l'expliquer.

La ville est divisée en tribus : je dis alors qu'il faut nommer, avec l'assentiment de chaque phylarque, des décadarques<sup>1</sup> pris parmi les jeunes citoyens, jaloux de faire quelque bel exploit et de se rendre fameux. Tu en feras tes chefs de file. Après eux on choisira un nombre égal d'hommes, parmi les plus âgés et les plus prudents, afin de les mettre les derniers de la décade. Pour user de comparaison, c'est ainsi que le fer coupe le fer quand le tranchant de l'instrument est bien affilé, et que la force d'impulsion est suffisante. Quant à ceux qui se trouvent au milieu, entre les premiers et les derniers, si chaque décadarque a choisi celui qui vient immédiatement après lui, et ainsi de suite, il est clair que chacun aura un camarade sur lequel il pourra compter. Le chef doit être, sous tous les rapports, un homme propre à la place. Vaillant, s'il s'agit de charger l'ennemi, ses ordres communiquent son feu au premier rang; et, s'il faut battre en retraite, sa prudence le met mieux à même de sauver ses compagnons d'armes.

1. Chefs de décades ou compagnies de 10 hommes.

Les décadarques étant en nombre pair, on pourra plus facilement établir des sections égales que s'ils étaient en nombre impair. Cet ordre me plaît, d'abord parce que chaque chef de file commande à sa troupe, et que des hommes qui commandent se croient obligés de mieux faire que de simples soldats; en second lieu, parce que, s'il y a quelque chose à faire, on a bien moins vite donné des ordres à de simples soldats qu'à des chefs.

Cette division établie, de la même manière que le commandant indique aux phylarques la place où chacun doit se rendre, ainsi les phylarques annoncent aux décadarques comment chacun d'eux doit marcher. Si cela est réglé d'avance, tout ira beaucoup mieux que si, comme il arrive à la sortie du théâtre, on s'embarrasse et se gêne les uns les autres. Les cavaliers du premier rang seront mieux disposés à combattre, si on les attaque de front, puisqu'ils sauront que c'est là leur place; et ceux du dernier rang, pris en queue, feront également bien leur devoir, puisqu'ils sauront que c'est un déshonneur d'abandonner son poste. Au contraire, si l'on n'observe aucun ordre, ce n'est plus que trouble et confusion dans les chemins étroits et dans les passages difficiles, personne n'étant prêt de lui-même à tenir tête à l'ennemi. Voilà ce à quoi doivent s'être exercés tous les cavaliers, s'ils veulent franchement secondér leur commandant.

### CHAPITRE III.

Des évolutions appropriées aux jours de fête et aux exercices de l'hippodrome.

Voyons maintenant les soins particuliers que doit prendre le commandant de cavalerie. Avant tout, il offrira des sacrifices aux dieux pour sa cavalerie; ensuite il fera tout pour qu'elle ait un air pompeux dans les fêtes; puis il lui donnera la plus belle apparence possible dans tout ce qui doit être placé sous les yeux de la cité à l'Académie <sup>1</sup>, au Lycée <sup>2</sup>, à

1. Jardin situé à 1 kilomètre d'Athènes, avec un gymnase : le souvenir de Platon a immortalisé cette localité où se réunissaient les disciples de l'illustre philosophe.

2. Autre gymnase d'Athènes, immortalisé par Aristote et ses disciples.

Phalère <sup>1</sup> et dans l'Hippodrome <sup>2</sup>. Ce sont là de nouvelles recommandations ; aussi vais-je indiquer le meilleur moyen d'exécuter le mieux qu'il se peut faire ces divers mouvements.

Je crois que les pompes sacrées seront agréées des dieux et des spectateurs, si, autour de toutes les chapelles et de toutes les statues qui décorent l'agora, en commençant par les Hermès <sup>3</sup>, les cavaliers font une évolution en l'honneur des dieux. Dans les Dionysiaques <sup>4</sup>, c'est en se groupant que les chœurs rendent hommage à toutes les divinités, et notamment aux douze grands dieux <sup>5</sup>. En se retrouvant aux Hermès, après avoir fait le tour de l'agora, on offrirait, selon moi, un beau spectacle en lançant les chevaux au galop jusqu'à l'Éleusinium <sup>6</sup>.

Je ne négligerai point de parler des lances et du moyen d'éviter qu'elles ne s'embarassent les unes dans les autres. Chacun devra les tenir entre les oreilles de son cheval, si on veut qu'elles paraissent toutes ensemble bien rangées et terribles. A ce galop succédant un temps d'arrêt, il sera beau d'aller ensuite au pas jusqu'aux chapelles par le chemin déjà parcouru. De cette manière, le spectacle de ce qu'il y a de plus brillant dans l'équitation viendra s'offrir aux dieux et aux hommes. Les cavaliers ne sont pas habitués à ces marches, je le sais ; mais je suis sûr qu'elles sembleraient bonnes, belles et agréables aux spectateurs. J'ai remarqué d'ailleurs que les cavaliers se sont toujours prêtés à de nouvelles évolutions, quand les commandants ont su faire exécuter ce qu'ils désiraient. Toutes les fois qu'on manœuvrera dans le Lycée, avant le jet du javelot, il sera beau de voir les deux divisions de cinq escadrons chacune, le commandant en tête, ainsi que les phylarques, faire une charge comme en bataille et de manière à remplir toute la largeur de la carrière.

1. Port naval d'Athènes.

2. Lieu destiné aux courses de chars et de chevaux.

3. Sortes de pilastres surmontés d'une tête de Mercure grossièrement sculptée, et répandus à profusion dans les rues d'Athènes.

4. Fêtes de Bacchus. Il y en avait deux : les grandes ou urbaines, qui se célébraient au mois d'élapheboliôn (mars) ; et les petites ou rurales, qui se célébraient en posidéon (décembre). Xénophon parle ici des premières.

5. Les mêmes que les Romains appelaient *consentes*, et dont les noms se trouvent contenus dans ces deux vers attribués à Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,  
Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

6. Temple de Cérés et de Proserpine. Cf. *De l'Équitation*, I.

Quand on aura franchi l'extrémité du théâtre située en face, il sera utile, je crois, de faire descendre rapidement de front, sur le terrain incliné, autant de cavaliers qu'on le pourra sans confusion. Je suis convaincu que, s'ils se croient en état de pousser leurs chevaux, ils le feront volontiers, tandis que, s'ils ne sont pas suffisamment exercés à la descente, il faut craindre que l'ennemi ne les y exerce malgré eux.

Lorsqu'il a été question des revues, j'ai dit quel ordre il fallait observer pour la perfection des manœuvres. Si le chef, en le supposant bien monté, tourne toujours le long de la file extérieure, lui-même sera continuellement au galop, et ceux qui se trouveront en dehors le suivront de la même allure, de sorte que le sénat ne cessera de voir galoper et que les chevaux ne se fatigueront point, se reposant à tour de rôle.

Quand la parade se fait à l'Hippodrome, rien n'est beau comme de voir le chef disposer ses troupes de manière qu'elles en remplissent toute la largeur et fassent retirer la foule qui le remplit. Il n'est pas moins beau de voir les escadrons se fuir et se poursuivre, chacun des cinq ayant son commandant en tête, et se passant les uns les autres. Il y a dans ce spectacle quelque chose de terrible, quand ils se portent de front l'un contre l'autre, et de majestueux, quand, après avoir parcouru l'Hippodrome, ils se font volte-face, et de beau encore quand, à un second son de trompette, ils se chargent une seconde fois au galop. Alors ils s'arrêtent, puis, au troisième son de trompette, ils se précipitent de nouveau l'un sur l'autre, et, se croisant pour terminer, ils se reforment en phalange, selon notre usage, et s'avancent vers le sénat. Je crois que ces manœuvres auraient un certain air de guerre et de nouveauté. Et, quant à s'y laisser devancer par les phylarques dans les mêmes manœuvres, ce serait quelque chose de peu honorable pour le commandant.

Reste l'exercice sur le sol battu de l'Académie; je vais en dire quelques mots. Quand on y fera une charge, les cavaliers se pencheront en arrière pour ne pas être désarçonnés et tiendront la bride courte à leurs chevaux dans les conversions, de crainte qu'ils ne tombent seulement; la ligne droite une fois reprise, il faut les lancer au galop. Par là, on offrira sans danger un beau coup d'œil au sénat.

## CHAPITRE IV.

## Des marches à la guerre

Dans les marches, le commandant doit toujours veiller tantôt à soulager le cheval du poids du cavalier, tantôt à faire reposer le cavalier de la marche à pied ; et le moyen, c'est de ne faire ni longues traites, ni longues chevauchées. Si vous songez à prendre ce moyen terme, vous ne ferez point d'erreur : car chacun a conscience de la mesure de ses forces et est averti de ne pas l'excéder. Quand tu es en marche et que tu n'es pas sûr de ne point rencontrer l'ennemi, il faut que les escadrons ne mettent pied à terre que tour à tour. Autrement, ce serait chose grave, si l'ennemi les surprenait tous à bas de leurs chevaux. Lorsque tu traverses un passage étroit, tu dois commander un défilé par le flanc ; si la route est large, il faut donner à chaque escadron un large front de bandière ; enfin, quand vous êtes arrivés en plaine campagne, il faut reformer tous les escadrons en phalange.

Il est bon, comme exercice, de faire ces manœuvres, et il est agréable de faire des marches, en variant la continuité par ces évolutions. Toutefois, quand vous quittez les grands chemins pour entrer dans des pas difficiles, il sera fort utile, en pays ennemi ou ami, d'envoyer des éclaireurs en avant de chaque escadron ; s'ils rencontrent des bois impénétrables, ils pénétreront et indiqueront aux cavaliers les manœuvres à faire, pour que des files entières ne s'égarerent pas. Si l'on marche à proximité d'un danger, un chef prudent enverra éclaireurs sur éclaireurs pour reconnaître les positions de l'ennemi. Il est encore utile, soit pour l'attaque, soit pour la défense, que les corps s'attendent les uns les autres dans les passages difficiles : en se pressant trop de suivre les chefs de file, les derniers cavaliers surmèneraient leurs chevaux. Presque tout le monde sait cela, et pourtant il en est peu qui veuillent prendre cette peine.

Il convient que le commandant, durant la paix, étudie lui-même, non-seulement le pays ennemi, mais le sien même ; si cette connaissance lui manque, il doit prendre avec lui des gens qui aient exploré exactement chaque localité. En effet, il

y a une grande différence entre un chef qui connaît la route et celui qui ne la connaît pas ; une grande différence, quand il s'agit de tendre un piège à l'ennemi, entre celui qui connaît le terrain et celui qui ne le connaît pas. Il faut encore, avant la guerre, avoir soin de se procurer des espions qui appartiennent à des villes amies des deux partis, et surtout des marchands ; attendu que toutes les villes donnent toujours entrée, comme amis, à ceux qui apportent quelque denrée. On peut aussi tirer partie des faux transfuges.

Cependant on ne doit pas se fier aux espions au point de ne pas se tenir sur ses gardes : on se tiendra toujours prêt, comme si l'on avait annoncé que les ennemis sont là. Car, quelque sûrs que soient les espions, il est difficile d'avertir à temps : à la guerre, il y a toujours des obstacles imprévus. Les sorties de la cavalerie seront moins connues de l'ennemi, si l'ordre est donné de bouche plutôt que par trompette ou par écrit. Il sera donc bon d'établir pour cela des décadarques, auxquels on adjoindra des pempadarques<sup>1</sup>, afin que l'ordre soit transmis à un très-petit nombre de personnes ; et, de la sorte, on pourra étendre au besoin, sans confusion, le front de bataille, les pempadarques se portant à la tête au moment convenable.

Quand il s'agit d'éviter les surprises, j'approuve toujours les postes cachés et les sentinelles avancées : c'est un moyen de veiller tout ensemble à la sûreté des amis et de tendre des pièges aux ennemis. Ces détachements invisibles sont à la fois moins exposés à la surprise et plus redoutables : car, savoir qu'il y a quelque part un poste, mais en ignorer la position et la force, cela ôte toute confiance à l'ennemi ; tous les lieux deviennent forcément suspects : si, au contraire, les postes sont à découvert, il voit nettement ce qu'il doit craindre et ce qu'il peut tenter. Quand on aura établi des postes cachés, on tâchera d'attirer l'ennemi dans les embuscades, en plaçant en avant et à découvert quelques faibles escadrons. On l'attirera encore en plaçant d'autres postes à découvert, en deçà de ceux qui sont cachés : moyen de surprise aussi infaillible que le précédent. *Cependant un chef prudent n'ira pas de gaieté de cœur s'exposer à un danger, à moins d'être certain d'avoir le dessus : en effet, servir par imprudence les intérêts de l'ennemi s'appellerait plus justement un acte de trahison que de courage. C'est encore une mesure prudente de se porter sur les côtés faibles de*

1. Chefs de 5 hommes.

l'ennemi, lors même qu'ils se trouvent à distance, le risque de s'exposer à de grandes fatigues n'étant pas comparable à celui de combattre un ennemi plus fort.

Si par hasard l'ennemi pénètre au milieu de tes cantonnements, fût-il en force, tu feras bien de l'attaquer par où tu pourras le prendre au dépourvu, tu feras bien même de le charger de deux côtés à la fois : car, tandis que les uns lâcheront pied sur un point, ceux qui chargeront l'ennemi sur un autre, le mettront en désordre et sauveront leurs amis.

Il a été question plus haut de l'importance qu'il y a à connaître par des espions les positions de l'ennemi ; je crois pourtant que le meilleur est d'essayer par soi-même, en se plaçant en lieu sûr, d'observer avec attention si l'ennemi pêche par quelque point : or, si l'on voit une chose à leur enlever par surprise, il faut envoyer qui la lui enlève ; s'il laisse à prendre, il faut envoyer qui lui prenne. Lorsque l'ennemi est en marche et qu'il se détache une faible portion de ses forces qui se disperse avec confiance, il ne faut pas l'ignorer : seulement on doit toujours mettre le plus fort à la piste du plus faible. La moindre attention suffit pour s'en convaincre. Ainsi, les animaux qui ont moins d'intelligence que l'homme, les milans<sup>1</sup>, par exemple, se saisissent de ce qui n'est pas gardé, et se retirent en lieu sûr, avant de se laisser prendre : les loups également, chassent les bêtes sans gardiens et dérobent où l'on ne peut les voir<sup>2</sup>. S'il survient un chien faible, qui coure après eux, ils l'attaquent ; s'il est plus fort, ils étranglent ce qu'ils peuvent et se retirent. Quand ils méprisent la garde, ils se partagent, les uns pour la mettre en fuite, les autres pour voler, et voilà comme ils se procurent de quoi vivre. Si donc les brutes sont capables de tant d'intelligence pour saisir leur proie, comment l'homme n'en montrerait-il pas encore davantage, puisqu'il sait l'art de les prendre elles-mêmes ?

1. Il y en avait beaucoup dans la campagne d'Athènes. Voy. de Pauw, *Recherches philosophiques*, t. 1, p. 96. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, p. 283 de la traduction de M. Artaud.

2. Voy. Élien, *Hist. des anim.*, VIII, xiv.

## CHAPITRE V.

## Des divers moyens de tromper l'ennemi.

Un cavalier doit savoir, en outre, à quelle distance il faut que le cheval soit du fantassin, et quelle avance un cheval lourd peut prendre sur un cheval vite. Mais c'est au commandant à connaître les points sur lesquels l'infanterie est supérieure à la cavalerie et la cavalerie à l'infanterie. Il faut encore avoir l'adresse de faire paraître nombreux un petit corps de cavalerie, ou petite une troupe nombreuse; d'avoir l'air présent quand on est absent, et absent quand on est présent; de savoir, non-seulement surprendre les secrets de l'ennemi<sup>1</sup>, mais surprendre ses cavaliers mêmes pour leur faire charger l'ennemi à l'improviste. C'est encore un excellent stratagème que de pouvoir, étant faible soi-même, inspirer de la terreur aux ennemis, de telle sorte qu'ils ne vous attaquent point; et, si l'on est en force, de leur donner confiance pour en être attaqué. Par là, sans avoir rien à craindre de fâcheux, on a la part belle pour surprendre l'ennemi en faute. Mais, afin de ne point paraître commander l'impossible, je vais expliquer par écrit ce qui semblerait être le plus difficile.

Il faut donc, pour ne pas broncher, soit dans les charges, soit dans les fuites, s'être assuré de la force des chevaux. Or, comment faire cette épreuve? En observant ce qui arrive dans les manœuvres de petite guerre, poursuites ou retraites. Si tu veux que tes cavaliers paraissent nombreux, aie d'abord pour principe, autant que faire se peut, de ne point essayer à tromper l'ennemi de près. On risque moins de loin, et la ruse est plus facile. Ensuite, il faut savoir que les chevaux, quoique serrés, semblent plus nombreux, en raison de la taille de l'animal, tandis que, dispersés, on les compte sans peine. Il est encore un autre moyen de faire paraître ta cavalerie plus nombreuse qu'elle n'est réellement: c'est de placer les valets entre les cavaliers, en leur mettant entre les mains des lances, ou, à défaut de lances, quelque chose d'analogue, et cela, soit que tu tiennes ta troupe arrêtée, soit que tu la déploies en

1. Cf. *Cyropédie*, I, vi, et *Mém.*, III, 1.

ligne : nécessairement ainsi la masse du corps de bataille paraîtra plus grande et plus épaisse. D'un autre côté, s'il s'agit de paraître plus nombreux, il est évident qu'avec un terrain qui s'y prête on dissimulera les cavaliers en en laissant une partie à découvert et en cachant le reste : si le terrain est plat, il faut ranger les décades par pelotons, et faire avancer chaque section en observant les distances ; en même temps les cavaliers de chaque décade, placés en face de l'ennemi, tiendront leur lance droite, tandis que les autres la tiendront baissée et la pointe peu apparente. Cependant on peut intimider l'ennemi par de fausses embûches, de faux secours ou de fausses nouvelles, et il prend beaucoup de confiance quand il croit à son adversaire des embarras et des occupations.

Ces explications données, j'ajouterai qu'un commandant doit savoir ruser, pour donner immédiatement le change. Rien en guerre de si utile que la ruse. Les enfants eux-mêmes, quand ils jouent à pair ou non<sup>1</sup>, parviennent à tromper en faisant croire qu'ils ont plus, quand ils ont moins, et moins, quand ils ont plus. Comment des hommes faits, avec de la réflexion, ne pourraient-ils pas inventer semblables ruses ? Qu'on se rappelle les succès remportés à la guerre ; on verra que les plus nombreux et les plus brillants sont dus à la ruse. En conséquence, ou bien il ne faut pas se mêler de commander, ou bien, indépendamment des autres dispositions, il faut demander aux dieux le savoir-faire, et inventer à votre tour.

Pour ceux qui sont près de la mer, une bonne ruse, c'est d'avoir l'air d'armer une flotte, et puis d'attaquer par terre, ou bien de feindre une attaque par terre et d'entreprendre par mer. Il est aussi d'un commandant de représenter à l'État combien est faible une cavalerie sans infanterie légère, afin qu'on lui en donne pour la mêler à ses cavaliers. C'est également son devoir de savoir en user. Or, il ne doit pas seulement cacher son infanterie parmi les cavaliers, mais derrière les chevaux, un cavalier étant beaucoup plus grand qu'un homme de pied.

Tous ces moyens d'ailleurs, et d'autres encore, dont peut s'ingénier quiconque veut vaincre l'ennemi, soit de ruse, soit

1. Les mots *ποσι δὲ ἔ, ποσιδεῖα*, ou mieux *ποσιδα*, qui sont dans le texte, ont désespéré les commentateurs. Je m'en suis référé au *Dictionnaire* de Passow, qui lit *ποσιδα*, et qui traduit par les mots allemands *Paar und Unpaar*. — Cf. Aristote, *Rhétoriq.*, III, v, trad. de M. Bonafous, p. 343, ainsi que la note p. 444.

de force, je te conseille de les employer avec l'aide des dieux, afin que la fortune te sourie, si les dieux te sont favorables. Un autre stratagème excellent, c'est de feindre une extrême réserve et le dessein de ne rien risquer : c'est parfois un bon moyen d'amener les ennemis à se négliger et à commettre plus de fautes. Mais quand une fois on s'est montré ami du danger, on peut ensuite, sans se mouvoir et en ayant l'air d'agir, inquiéter beaucoup l'ennemi.

## CHAPITRE VI.

Des moyens de se concilier l'affection sans compromettre son autorité.

Jamais on ne pourra façonner la matière comme on le veut, si elle n'est disposée à recevoir toutes les formes de la main de l'ouvrier<sup>1</sup>. Il en est de même des hommes, à moins qu'avec l'aide des dieux ils ne soient disposés à aimer leur chef et à le croire plus habile qu'eux dans les luttes avec l'ennemi. Or, le moyen de se faire bien venir de ceux que l'on commande, c'est de leur témoigner de la bienveillance, c'est de montrer qu'on use de prévoyance pour leur procurer des vivres, une retraite assurée, un repos sans danger. Pour ce qui est d'approvisionner les postes de fourrage, de tentes, d'eau, de sentinelles, de tout ce qui est nécessaire, on doit voir éclater les soins du chef, sa prévoyance, sa vigilance pour ses subordonnés. Est-il dans l'abondance, il est avantageux au commandant de partager avec les autres.

On n'aura pas de mépris pour lui, quand on verra, pour tout dire en un mot, que, quoi que ce soit qu'il ordonne, il le fait mieux que les soldats. Ainsi, à commencer par monter à cheval, il est bon de savoir faire tous les exercices de l'équitation, afin qu'ils voient leur chef franchir hardiment les fossés, sauter par-dessus des murs, descendre au galop d'une hauteur et lancer adroitement le javelot. Tout cela l'empêche de tomber dans le mépris. Enfin, si on le voit habile dans la pratique, prêt à tout faire pour assurer sa supériorité sur l'ennemi, et si l'on s'est bien mis dans l'esprit que jamais il ne marchera

1. Voy. à cet égard de jolis vers de Pline le jeune, liv. VII, Ép. ix, 41.

contre l'ennemi en aveugle, sans l'aide des dieux et contrairement aux signes sacrés, tout cela rendra les soldats plus dociles à leur commandant.

## CHAPITRE VII.

De ce que doit être le commandant des Athéniens dans les circonstances actuelles.

Tout chef doit donc être prudent ; mais il convient surtout que le commandant de la cavalerie athénienne se distingue par son respect des dieux et par ses talents militaires, puisqu'il a des voisins<sup>1</sup> qui peuvent lui opposer de nombreuses troupes de cavaliers et d'hoplites. S'il veut tenter une invasion sur le territoire ennemi sans les autres forces de la république, il pourra combattre ces deux corps avec ses seuls cavaliers : si, au contraire, les ennemis font une invasion sur le territoire des Athéniens, comme ils ne pourront pas arriver autrement qu'avec des cavaliers ajoutés aux leurs, et des hoplites assez nombreux pour leur faire espérer que les Athéniens tous ensemble seront hors d'état de leur tenir tête, si donc, en pareil cas, la ville tout entière fait une sortie pour repousser un si grand nombre d'ennemis et pour défendre son territoire, quelles brillantes espérances<sup>2</sup> ! Et, en effet, les cavaliers, avec l'aide du ciel et les soins nécessaires, deviendront meilleurs ; et l'on n'aura pas moins d'hoplites, dont les corps seront plus vigoureux et les âmes encore plus éprises de la gloire, si, avec l'aide du ciel, ils sont convenablement exercés. D'ailleurs, pour ce qui est des ancêtres, les Athéniens n'ont pas moins droit d'être fiers que les Béotiens.

Maintenant, si la république tourne ses vues du côté de la marine<sup>3</sup>, et qu'elle se borne à défendre ses murs comme au temps où elle soutint l'effort des Lacédémoniens ligués avec les autres Grecs, si elle juge convenable de faire couvrir par

1. Les Thébains, avec lesquels la guerre était imminente.

2. Il y a ici quelque embarras dans le texte ; nous avons essayé d'en rendre l'interprétation aussi nette que possible.

3. C'est ce qu'on avait fait au commencement de la guerre du Péloponnèse, quand Périclès avait opposé une flotte redoutable aux Lacédémoniens. Voy. Thucydide, II, et Plutarque, *Périclès*, xxxiii.

sa cavalerie ce qui est hors des murs et de braver seule tous les ennemis ensemble, c'est alors qu'il faut, selon moi, obtenir la puissante protection des dieux, et avoir à la tête de la cavalerie un commandant accompli. Il a besoin d'une prudence extrême contre un ennemi supérieur en nombre, et d'une grande hardiesse pour profiter du moment; il doit également, à mon avis, être en état de supporter les fatigues: sinon, quand il affronterait cette armée contre laquelle la ville entière ne voudrait pas se mesurer, il est certain qu'il en passerait par où voudraient des ennemis plus nombreux, et qu'il serait incapable de rien faire.

S'il s'agit simplement de garder ce qui est hors des murs avec autant de cavaliers qu'il en faut pour éclairer l'ennemi, et de faire rentrer de loin en lieu sûr tout ce qui réclame semblable précaution, on remarquera qu'un petit nombre peut tout aussi bien observer qu'un grand; et quand il s'agit d'observation et de retraite, ceux-là n'y sont pas les moins propres, qui ne se fient ni à eux-mêmes ni à leurs chevaux, car la crainte est une excellente camarade de garde. Si l'on ne place que de pareilles gens en sentinelle, ce sera se conduire avec prudence. Quant aux hommes qui sont de trop pour l'observation, si on considère ce surplus comme une armée, on le jugera bien faible; et, en effet, il ne serait pas capable d'affronter un combat en règle. Mais si l'on s'en sert comme de maraudeurs, tout porte à croire qu'on y trouvera ce qu'il faut pour ce genre de service. Il faut, à mon avis, avoir toujours des hommes sous la main pour agir, sans découvrir ses desseins, et pour profiter des fautes de l'armée ennemie. D'ordinaire, plus les soldats sont nombreux, plus ils commettent de fautes: ou bien ils se dispersent pour se procurer le nécessaire, ou ils marchent en désordre, les uns s'avancant à une grande distance en avant, les autres restant beaucoup trop loin en arrière. On ne doit donc pas laisser ces fautes impunies; autrement on aurait pour camp toute la contrée, et l'on veillera bien, après un coup, à battre en retraite avant qu'il survienne de nombreux renforts.

Souvent, une armée en marche s'engage dans des chemins où beaucoup de soldats ne peuvent pas plus qu'un petit nombre; dans les passages difficiles, attentif à poursuivre sans s'exposer, on s'arrangera de manière à pouvoir attaquer autant d'ennemis qu'on le voudra.

Il n'est pas moins avantageux de les harceler lorsqu'ils

campent, dînent, soupent ou se lèvent. En effet, dans toutes ces circonstances, les soldats sont sans armes, peu de temps les hoplites, mais les cavaliers beaucoup plus. On ne cessera pas un instant d'essayer de surprendre les éclaireurs et les postes avancés. On les pose toujours à distance, quelquefois loin du corps d'armée. Quand l'ennemi se sera bien gardé de ce côté, il sera beau, avec l'aide des dieux, de se glisser sur ses campements, après s'être rendu compte de la répartition et de la position des forces : et, de fait, il n'y a pas de prise plus honorable que l'enlèvement d'une sentinelle. Or, elles sont faciles à tromper, vu qu'elles poursuivent tout ce qui leur paraît en petit nombre, croyant en cela faire leur devoir. Mais, dans les retraites, on prendra garde à ne pas se trouver face à face avec l'ennemi arrivant au secours des siens.

## CHAPITRE VIII.

Suite du précédent. — Digression sur les avantages de l'équitation.  
Retour aux recommandations de détail.

Toutefois, pour parvenir en toute sûreté à faire du mal à une armée beaucoup plus nombreuse, il faut évidemment avoir sur elle une supériorité qui vous fasse paraître forts en équitation militaire, et les ennemis des novices. Or, c'est ce qui aura lieu, si d'abord ceux qui sortent pour marauder, sont tellement rompus au maniement du cheval, qu'ils puissent supporter les travaux de la guerre. Car ceux qui n'y sont point faits, hommes ou chevaux, ne seront que des femmes combattant contre des hommes. Au contraire, ceux qui ont appris et qui se sont habitués à franchir les fossés, à escalader les murs, à galoper par les montées et à descendre hardiment les hauteurs, à se précipiter du haut d'une pente, ceux-là ont sur les hommes qu'on n'a pas formés à ces exercices, l'avantage de l'oiseau sur les animaux terrestres. Enfin, les gens qui, dans les attaques ou dans les retraites, connaissent les localités, l'emportent autant sur ceux qui les ignorent qu'un clairvoyant sur un aveugle. Il en est de même des chevaux : ceux qui ont le pied durci par les exercices sont aussi supérieurs à ceux qui

3. Voy. la même idée, *Cyropédie*, IV, III, discours de Chrysantas.

ne sont pas rompus aux aspérités du sol que des chevaux nets à des boiteux. Il faut encore savoir que des chevaux non-seulement bien nourris, mais exercés de manière à ne pas être rendus par les fatigues, sont vraiment bien dressés. Les selles et les brides s'attachant avec des courroies, jamais le commandant n'en doit manquer : à peu de frais, il mettra ceux qui en manquent en mesure de le servir.

Si l'on trouve de grandes difficultés à exercer ainsi la cavalerie, qu'on réfléchisse que ceux qui s'exercent aux combats gymniques ont bien plus de peines et d'obstacles que les gens qui se donnent de tout cœur à l'équitation. Dans les exercices gymniques, il faut se donner un mal qui vous met en sueur, tandis que l'équitation est presque toute un plaisir. On souhaite quelquefois d'avoir des ailes : il n'est rien qui s'en rapproche davantage chez les hommes. D'ailleurs il est beaucoup plus honorable de vaincre à la guerre qu'à la lutte. L'État partage la gloire du vainqueur, et souvent, à la suite de la victoire, les dieux couronnent une ville de prospérité. Aussi, pour ma part, je ne connais pas d'exercice plus noble que celui de la guerre.

Considérons aussi que les pirates mêmes, en raison de leurs habitudes de labeur, vivent aux dépens d'hommes qui leur sont supérieurs en force. Et sur terre, ce n'est pas à ceux qui vivent du fruit de leur travail, mais à ceux qui manquent de nourriture, qu'il appartient de piller : car il faut ou travailler, ou se nourrir du travail des autres ; sinon, il n'est pas facile de vivre, ni d'avoir la paix.

On doit également se souvenir de ne jamais pousser la cavalerie contre un ennemi supérieur, si l'on n'a derrière soi que des chemins difficiles ; car ce n'est pas le même de broncher dans la fuite que dans la poursuite.

Voici encore un point sur lequel il est bon de se tenir en garde. Il en est qui, se portant sur un ennemi auxquels ils se croient supérieurs, s'avancent avec des forces peu considérables, et qui par là ont souffert maintes fois le mal qu'ils espéraient faire ; puis, contre un ennemi auxquels ils se savent réellement inférieurs, ils conduisent toutes les forces dont ils peuvent disposer. Moi, je prétends qu'il faut faire absolument le contraire. Quand on marche avec l'espoir de vaincre, on doit déployer tout ce qu'on a de forces. On ne s'est jamais repenti d'une victoire complète. Mais si l'on attaque un ennemi bien supérieur, et que l'on prévoie que, quoi qu'on fasse, il

faudra battre en retraite, je dis qu'alors il faut faire marcher plutôt peu que beaucoup de monde, mais surtout des chevaux et des hommes d'élite. Avec de pareilles troupes, on pourra faire quelque chose, et battre sûrement en retraite. Si, au contraire, on mène tous ses gens contre un ennemi supérieur, et qu'on veuille ensuite se retirer, ceux qui ont des chevaux trop lourds seront pris infailliblement, la maladresse en fera tomber d'autres, et d'autres seront arrêtés par les mauvais chemins, vu qu'il n'est pas facile de trouver toujours un terrain aussi découvert qu'on pourrait le souhaiter. Aussi peut-il arriver que le nombre fasse renverser les hommes les uns sur les autres et qu'il naisse mille obstacles, source de maux réciproques. Au contraire, de bons soldats et de bons chevaux sont en état de se tirer eux-mêmes d'affaire, surtout si l'on occupe le reste de sa cavalerie à tenir en respect l'ennemi qui poursuit<sup>1</sup>. C'est alors que les fausses embûches ont leur utilité. Il ne sera pas mauvais non plus de chercher de quel lieu les troupes amies peuvent se montrer sans risque pour ralentir la poursuite de l'ennemi. Il est encore évident que, pour ce qui est de la fatigue et de la vitesse, un petit nombre est plutôt capable de l'emporter sur un grand, qu'un grand sur un petit.

Non pas que je veuille dire qu'il est plus facile, parce qu'on est peu, de supporter la fatigue et de gagner de vitesse; mais je dis qu'il est plus facile de trouver moins que beaucoup de cavaliers qui soignent leurs chevaux comme il faut, et qui soient expérimentés dans l'équitation.

S'il arrive qu'on ait à combattre une cavalerie égale en nombre, je pense qu'il n'est pas mal de partager l'escadron en deux corps, l'un commandé par le phylarque, l'autre par l'officier qui paraît le plus capable. Celui-ci se placera à la queue de la division du phylarque; puis, arrivés devant l'ennemi, à un signal donné, il chargera. Je crois que c'est là un excellent moyen d'épouvanter l'ennemi et d'être soi-même plus difficile à combattre. Si ces deux divisions sont renforcées de fantassins qui, cachés derrière les cavaliers, se découvrent tout à coup et marchent en bon ordre, il me semble qu'ils contribueront singulièrement à la victoire. Je vois en effet que, si un bonheur inattendu cause plus de joie chez les hommes, un revers inopiné cause plus d'épouvante. On s'en

1. Cf. Tite Live, V, xxxviii.

convaincra en songeant à la terreur de ceux qui se voient pris au piège, fussent-ils supérieurs en nombre, et à la crainte excessive que s'inspirent deux armées, durant les premiers jours qu'elles sont en présence. Il n'est pas difficile de prendre cette disposition; mais trouver des hommes prudents, sûrs, vifs et braves pour attaquer l'ennemi, voilà ce qui distingue un bon commandant. Il doit avoir, en effet, le talent de la parole, et se comporter de manière que les soldats, reconnaissant qu'il est bon de lui obéir, de le suivre, de charger avec lui les ennemis, désirent faire de glorieux exploits et persèverent dans leur résolution.

Supposons maintenant que, deux phalanges se trouvant en présence ou séparées par des terrains, il y ait lieu d'exécuter des voltes, des charges, des mouvements de retraite, l'usage alors de part et d'autre est de s'avancer lentement après les voltes, et de ne partir au galop que vers le milieu. Mais si, après avoir commencé suivant l'ordinaire, on part de vitesse aussitôt après la volte, et qu'on se retire ensuite aussi vite, on pourra faire beaucoup de mal à l'ennemi, sans grand risque pour soi-même, en chargeant vivement quand on sera près du gros de sa troupe, et en revenant vivement sur ses pas pour échapper au gros des ennemis. Alors, si l'on peut laisser secrètement derrière chaque escadron quatre ou cinq des meilleurs chevaux et des meilleurs hommes, ils auront un immense avantage pour tomber sur l'ennemi qui revient fondre sur eux.

## CHAPITRE IX.

### *Conclusion.*

Il suffit de lire peu de fois ces avertissements; mais pour l'exécution, c'est des circonstances que l'on prendra conseil: on y réfléchira, et l'on tâchera de tirer parti du moment. Il n'est pas plus possible de tracer par écrit tout ce qu'on doit faire que de connaître tout l'avenir. Mais la plus importante, à mon avis, de toutes les recommandations, c'est de presser l'exécution de tout ce qu'on croit bon. Les plans les mieux combinés, en agriculture, en navigation, en commandement,

ne portent aucun fruit, s'il n'y a personne pour veiller à ce qu'ils s'exécutent.

Je dis encore qu'avec l'aide des dieux, le moyen de compléter le plus promptement et le plus facilement pour les citoyens un corps de mille cavaliers, c'est d'y admettre deux cents étrangers<sup>1</sup>. Il me semble que cette recrue rendrait tout le corps plus obéissant, et y introduirait une plus grande émulation de bravoure. Je vois que la cavalerie des Lacédémoniens n'a commencé à se distinguer que quand ils y ont admis des étrangers. Et de même dans les autres cités, je vois partout l'estime des cavaleries étrangères; le besoin qu'on en a les y fait bien venir.

Quant à l'acquisition des chevaux, je crois que les fonds seront fournis par ceux qui s'abstiennent tout à fait de monter à cheval, et qui, bien que cette charge leur incombé, aiment mieux payer pour la cavalerie que de devenir cavaliers, puis, par les gens riches, qui sont trop faibles de complexion, et enfin, je crois, par les orphelins qui possèdent une grande fortune. Je pense aussi que ceux des métèques qu'on admettra dans la cavalerie, auront à cœur de s'y distinguer. Je vois en effet que, dans tous les hauts emplois qu'ils partagent avec les autres citoyens, presque tous mettent un grand zèle à s'acquitter dignement de leurs fonctions. Il me semble aussi que l'infanterie mêlée à la cavalerie se comportera parfaitement, si on la compose d'hommes qui détestent nos ennemis. Mais tout cela ne se fera qu'avec l'aide des dieux.

Et si quelqu'un s'étonne de voir tant de fois écrits dans cet ouvrage les mots « avec l'aide des dieux, » qu'il sache que sa surprise diminuera, s'il s'est trouvé souvent en danger, et s'il réfléchit qu'en temps de guerre on se tend réciproquement des pièges et qu'on sait rarement quelle en sera l'issue. Or, en pareille occurrence, on ne peut prendre meilleur conseil de per-

1. Avant les guerres médiques, les Athéniens n'avaient point de cavalerie. Aussi les Perses les crurent-ils fous, quand ils les virent s'avancer contre eux à Marathon sans flèches et sans chevaux. Mais bientôt après on leva un corps de 300 cavaliers, et un autre de 300 archers scythes. La cavalerie s'éleva ensuite progressivement jusqu'à 1200 hommes. Au moment où Xénophon écrivit son traité, tout porte à croire que la cavalerie avait dégénéré, que les cavaliers n'avaient plus de cœur à servir, ou que les sacrifices qu'on s'était imposés pour la guerre du Péloponèse ne permettaient plus d'entretenir ce corps d'élite. C'est en considération de ces motifs que Xénophon donna le conseil fort sage d'appeler les *métèques*, ou étrangers domiciliés, à faire partie de la cavalerie.

sonne que des dieux. Ils savent tout et le communiquent à qui bon leur semble par l'intermédiaire des victimes, des oiseaux, des voix et des songes : seulement, il est naturel qu'ils conseillent surtout ceux qui non-seulement les consultent dans le besoin sur ce qu'ils doivent faire, mais qui, dans le succès, les honorent autant qu'il est possible d'honorer les dieux.

---

# DE LA CHASSE<sup>1</sup>.

## CHAPITRE PREMIER.

Origines de la chasse; éloge des héros qui s'y sont adonnés<sup>2</sup>.

C'est une invention des dieux : d'Apollon et de Diane viennent les chasses et les chiens ; ils en ont fait présent à Chiron pour honorer sa justice. Celui-ci reçut ce don avec joie, et eut pour disciples, dans la chasse aussi bien que dans les autres arts, Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Ménesthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Énée, Achille, honorés des dieux chacun dans son temps. Qu'on ne soit point surpris que presque tous, malgré la faveur céleste, aient payé leur tribut à la nature : c'est le destin ; mais leur renommée est immortelle. Qu'on ne s'étonne

1. On peut comparer ce traité avec celui qu'Arrien nous a laissé sur le même sujet. Arrien, chasseur, général et historien comme Xénophon, s'y est proposé spécialement de combler les lacunes de l'ouvrage de son devancier. Un autre écrivain grec, Xénophon le Jeune, a écrit aussi un traité *De la chasse*. On trouvera également des détails techniques, qui ne manquent point d'intérêt dans le livre de l'*Onomasticon* de Jul. Pollux, et l'on ne lira pas sans fruit le poème d'Oppien, intitulé *Cynégétiques*. Mais nous croyons faire plaisir au lecteur en répandant ici dans nos notes quelques extraits de l'ouvrage dont le titre suit : *La Vénérie* de Jacques du Fouilloux, seigneur dudit lieu, gentilhomme du pays de Gastine en Poitou, dédié au Roy, de nouveau revue et augmentée du *Miroir de fauconnerie* (de P. Harment). Paris, Pierre Durand, 1640 (exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal, catalogue de Nyon, n° 7357). Il nous a paru fort curieux de rapprocher du livre de Xénophon les connaissances pratiques exposées par un gentilhomme du xvi<sup>e</sup> siècle, qui chassait dans des conditions analogues à celles de l'antiquité, c'est-à-dire au chien courant, et qui avait à poursuivre les mêmes espèces de gibier. On sait d'ailleurs que bon nombre des observations de du Fouilloux sur les animaux ont été confirmées par Buffon et par Daubenton.

2. Pour ne pas charger ce chapitre de notes redoublées, nous engageons le lecteur à recourir au *Dict. mytholog.* de Jacobi pour tous les noms propres qui se trouvent accumulés dans cet étroit espace.

pas non plus de ce qu'ils ne sont pas morts tous au même âge, et que Chiron ait vécu lui seul autant que tous les autres. En effet, Jupiter et Chiron, frères issus du même père, eurent pour mère, l'un Rhéa, l'autre la nymphe Nais. En sorte qu'ainé de tous, Chiron naquit avant Céphale, Mélanion et les autres, et ne mourut qu'après l'éducation d'Achille.

Leur passion pour les chiens, pour la chasse et les autres exercices, en les plaçant, par leurs vertus, au-dessus des autres hommes, les a rendus dignes d'admiration.

Céphale fut enlevé par une déesse.

Esculape reçut un don des plus précieux, celui de ressusciter les morts et de guérir les malades : aussi vivra-t-il éternellement comme un dieu dans la mémoire des hommes.

Télamon, en ne reculant devant aucune peine, l'emporta sur ses rivaux, qui étaient les plus illustres de cette époque, et parvint au brillant hymen d'Atalante.

La vertu de Nestor court par toutes les oreilles de la Grèce, et je n'en parle que pour mémoire.

Amphiaraüs, au siège de Thèbes, se couvre de gloire, et obtient des dieux les honneurs de l'immortalité.

Pélée inspire aux dieux le désir de lui donner la main de Thétis en récompense de sa valeur, et de célébrer ses noces chez Chiron.

Télamon se montre si grand qu'il épouse celle qu'il aimait, Péribée, fille d'Alcathoüs, d'une des villes les plus puissantes ; puis, quand le premier des Grecs, Hercule, après la prise de Troie, partagea le butin, il reçut de ses mains Hésione.

Quels honneurs reçut Méléagre, on le sait. S'il fut malheureux, la cause n'en est point à lui, mais à son père, qui, dans ses vieux jours, avait oublié la déesse.

Thésée extermine, lui, tous les ennemis de la Grèce entière, et sa patrie accrue par lui est un titre à une admiration qui dure encore.

Hippolyte, honoré de Diane, est dans toutes les bouches : son innocence et sa piété adoucissent la tristesse de sa mort.

Palamède, tant qu'il vécut, surpassa tous ceux de son âge par sa sagesse ; mort victime de l'injustice, il fut honoré par les dieux comme ne le fut aucun mortel. D'ailleurs les auteurs de sa mort ne sont pas ceux que l'on pense : autrement l'un n'aurait pas été un homme presque accompli, ni l'autre semblable aux gens de bien : ce sont des scélérats qui ont commis ce crime.

Ménesthée, toujours passionné pour la chasse, s'endurcit tellement à la fatigue, que les premiers des Grecs convenaient de sa supériorité sur eux dans l'art militaire, Nestor seul excepté; encore disait-on qu'il ne le surpassait point, mais qu'il l'égalait.

Ulysse et Diomède brillèrent en mille occasions, et surtout devant Troie, dont la prise fut leur ouvrage.

Castor et Pollux se montrèrent en Grèce les dignes élèves de Chiron, et leur gloire les a rendus immortels.

Machaon et Podalire, initiés à la même éducation, excellèrent dans les arts, l'éloquence et les combats.

Antiloque, en mourant pour son père, acquiert une si grande gloire, que seul de tous les Grecs il reçoit le surnom de Philopator.

Énée sauve ses dieux paternels et maternels; il sauve son père lui-même; et cet acte, qui lui vaut un renom de piété, fait que l'ennemi lui accorde, à lui seul, le privilège de n'être pas dépouillé comme les vaincus.

Achille, élevé dans les mêmes principes, laisse après lui tant de grands et beaux monuments, qu'on ne se lasse point d'en faire ni d'en entendre le récit.

Tous ces héros, grâce à l'éducation de Chiron, devinrent tels qu'ils sont encore aimés des gens de bien, et enviés des méchants. Et de fait, s'il arrivait en Grèce quelque malheur, à une ville ou à un roi, c'étaient eux qui les en délivraient: si la Grèce entière avait à soutenir contre les barbares une lutte, une guerre, leur appui rendait les Grecs vainqueurs et la Grèce entière invincible. Pour ma part, j'engage donc les jeunes gens à ne pas mépriser la chasse, ni toute autre branche de l'éducation. C'est le moyen de devenir de bons soldats, et d'exceller dans tout ce qui exige le talent de bien penser, de bien parler et de bien faire.

## CHAPITRE II.

### Du chasseur et des différentes espèces de filets.

Et d'abord il convient de se livrer à l'exercice de la chasse au sortir de l'enfance, avant de passer aux autres parties de l'éducation, et aussi en consultant sa fortune: celui qui en a

une suffisante les cultivera en raison de leur utilité; quant à celui qui n'a rien, il pourra toujours montrer du zèle et ne rien omettre de ce qui est en son pouvoir. Or, quels sont les engins nécessaires pour se mettre à l'œuvre? C'est ce que je vais dire, avec leur application propre, afin que chacun agisse en toute connaissance. Et qu'on ne croie point ces détails sans valeur; sans eux il n'y a pas de pratique possible.

Il faut qu'un chasseur aux filets aime son art, parle grec, soit âgé d'environ vingt ans, ait le corps souple, robuste, l'âme forte, de manière à surmonter la fatigue et à se plaire à son métier. Les rets, les panneaux et les toiles<sup>1</sup> doivent être de fin lin du Phase<sup>2</sup> ou de Carthage. Les rets ont neuf cordes à trois fils, de neuf brins chacun; leur grandeur est de cinq emfans, avec des mailles larges de deux palmes: les tirants doivent être cordés sans nœuds, pour être plus coulants: les panneaux sont cordelés de douze fils, et les toiles de seize; la grandeur des panneaux est de deux, quatre, cinq orgyes<sup>3</sup>, celle des toiles de dix, vingt, trente; plus grandes, elles seraient incommodes à la main: panneaux et toiles doivent avoir trente nœuds, et la largeur des mailles est la même que celle des rets. Qu'à l'extrémité des cordes les panneaux aient des nœuds en mamelons, les toiles des anneaux, et que les tirants soient faits de fils retors.

Les fourchettes des rets doivent avoir dix palmes de haut, avec quelques-unes plus petites; cette inégalité servira, sur les terrains à pente inégale, à maintenir les rets à la même hauteur; sur les terrains unis, on aura des fourchettes égales.

Pour pouvoir être enlevées facilement, il faut qu'elles soient lisses à leur extrémité. Les fourchettes des panneaux seront hautes du double; et pour les toiles, de cinq emfans de haut, ayant la bifurcation petite et la fente peu profonde: que toutes se fichent aisément et que l'épaisseur soit en raison de la lon-

1. Nous avons essayé d'établir une distinction entre les trois mots grecs, qui signifient également *filets*, ἄρκυς, ἐνοδία, δίπτυα, et nous avons éité de les laisser en français sous leur forme grecque comme l'ont fait quelques traducteurs. D'après Pollux, les *dictya*, que nous appelons *toiles*, servaient dans les terrains plats; les *enodia*, *panneaux*, étaient tendus dans les routes et dans les passées; les *arktyes*, *rets*, étaient des filets d'une plus petite espèce que les deux autres, et ressemblaient, pour la forme, à des réseaux de tête.

2. Fleuve de la Colchide ancienne, la Mingrélie actuelle, aujourd'hui le *Fasche* ou *Rioni*.

3. L'orgye équivalait à une toise, un peu moins de deux mètres.

gueur. Les toiles demandent tantôt plus, tantôt moins de fourchettes : moins, si, quand on les lève, elles se tiennent fortement tendues ; plus, si elles sont lâches. En outre il faut avoir, pour placer les rets et les toiles, un sac de cuir de veau, ainsi qu'une serpe pour couper du bois, afin de boucher au besoin les passées.

### CHAPITRE III.

Des deux espèces de chiens; leurs qualités et leurs défauts.

Il y a deux espèces de chiens, les castorides et les alopécides. Les castorides prennent leur nom de Castor, qui, fort épris de la chasse, s'attacha particulièrement à cette espèce; les alopécides s'appellent ainsi parce qu'ils proviennent de l'accouplement des chiens et des renards : avec le temps, les deux natures se sont fondues en une seule.

De ces deux espèces, les plus nombreux et les moins estimés sont les chiens petits, refrognés, à l'œil gris, myopes, laids, au poil rude, faibles, glabres, hauts sur jambes, mal proportionnés, sans cœur, sans nez et sans jarrets. Petits, ils perdent presque toujours leur temps à la chasse, faute de taille; refrognés, ils n'ont pas de gueule, et, par suite, ils ne peuvent saisir le lièvre; myopes ou à l'œil gris, ils ont mauvaise vue; laids, ils sont désagréables à voir; à poil rude, ils réussissent mal à la chasse; faibles et glabres, ils ne peuvent soutenir la fatigue; hauts sur jambes et mal proportionnés, l'inégalité de leur corps les rend lourds à la quête; sans cœur, ils renoncent, quittent le soleil pour l'ombre et s'y couchent; sans nez, ils éventent peu ou rarement le lièvre; sans jarrets, malgré leur cœur, ils ne peuvent tenir à la peine, et renoncent à cause de la sensibilité de leurs pattes.

Il y a une grande variété de quête chez les mêmes chiens. Les uns, quand ils sont sur la trace, courent sans donner le temps de viser, de sorte qu'on ne sait s'ils tiennent la piste; les autres n'agissent que les oreilles et gardent la queue immobile; d'autres ne remuent point les oreilles et remuent la queue à l'extrémité. Il en est qui serrent les oreilles, suivent la trace d'un air sombre et courent la queue entre les jambes. Beaucoup ne font rien de tout cela, mais ils tournent comme des fous,

aboient autour de la trace ; puis, quand ils la trouvent, ils fouillent sans intelligence les voies de la bête. D'autres font de grands cernes, battent le terrain, perdent le lièvre, en revenant sur les premières traces, ou ne suivent la voie que par conjecture ; puis, quand ils aperçoivent le lièvre, ils s'arrêtent étonnés, et ne s'élancent dessus que quand ils le voient en branle. Quelques-uns, dans leurs quêtes et poursuites, rencontrent, en courant, les traces éventées par d'autres chiens ; ils les observent à plusieurs reprises et se défient d'eux-mêmes. Il en est de si emportés qu'ils ne laissent pas avancer leurs camarades intelligents ; mais ils les repoussent à grand bruit. D'autres, de mauvaise créance, se jettent bruyamment sur toute espèce de voies et poursuivent avec la conscience de leur mensonge. Quelques-uns font de même sans réflexion.

Ces chiens-là ne valent rien, qui, ne sortant jamais des sentiers battus, ne discernent pas les vraies traces. De même ceux qui ne reconnaissent pas les traces de la bête au gîte, et qui sautent par-dessus ses passées, ne sont pas de bonne race. Tels débentent avec ardeur, qui renoncent par mollesse ; tels courent sur la voie, qui gauchissent ensuite, tandis que d'autres, se jetant follement par les sentiers, s'égarent et ne répondent pas à l'appel.

Plusieurs, abandonnant la poursuite, reviennent par crainte de la bête ; quantité d'autres par attachement pour l'homme : quelques-uns, en clabaudant sur la passée essayent de tromper, et de donner le change. Il en est qui ne font pas cela ; mais si, au milieu de leur course, ils entendent quelque bruit, ils quittent leur besogne et se portent follement de ce côté : ils changent de route, les uns sans qu'on sache pourquoi, les autres par suite de conjectures ; ceux-ci pour des vraisemblances, ceux-là par feinte ; d'autres, enfin, par jalousie, abandonnent la piste, après l'avoir suivie jusque-là.

Tous les chiens qui ont des vices naturels ou produits par une mauvaise éducation ne sont d'aucun service : ils rebute-raient les chasseurs les plus passionnés. Comment doivent être les chiens de la même espèce pour la forme et pour le reste ? C'est ce que je vais dire.

## CHAPITRE IV.

Du bon chien de chasse, et comment on le mène aux champs.

D'abord les chiens de chasse doivent être grands, puis avoir la tête déliée, camuse, nerveuse; le chanfrein membraneux; les yeux saillants, noirs, vifs; le front large et divisé par un enfoncement; les oreilles petites, minces, glabres dans la partie postérieure; le cou allongé, souple, rond; la poitrine large, bien en chair; les omoplates un peu détachées des épaules; les jambes de devant basses, droites, arrondies, fermes; les coudes droits; les côtes très-épaisses et s'avancant un peu obliquement en dehors; les reins charnus, ni trop longs, ni trop courts; les flancs ni trop mous, ni trop durs, d'une grandeur moyenne; les hanches arrondies, charnues en arrière, espacées par le haut et rapprochées à l'intérieur; le bas du ventre et même tout le ventre plat; la queue longue, droite, pointue; le gros de la cuisse ferme, et le reste allongé, arrondi, épais; les jambes de derrière beaucoup plus hautes que celles de devant, et sèches; les pieds arrondis<sup>1</sup>.

Des chiens avec cet extérieur seront vigoureux, légers, bien faits, vites, d'un air gai, gueulant bien la bête. Quand ils quêtent,

1. Cf. Du Fouilloux : « *Les signes par lesquels on peut cognoistre un bon et beau chien.* Il faut qu'un chien pour estre beau et bon, ait les signes qui s'ensuiuent : premierement ie commenceray à la teste, laquelle doit estre de moyenne grosseur, et est plus à estimer quand elle est longue que camuse. Les nazeaux doiuent estre gros et ouuerts, les oreilles larges et de moyenne espaisseur, les reins courbez, le rable gros, les hanches aussi grosses et larges : la cuisse troussée, et le jarret droit bien herpé, la queue grosse près des reins, et le reste gresle iusques au bout; le poil de dessous le ventre rude, la iambe grosse, la partie du pied seiche et en forme de celle d'un regnard, les ongles gros. Et deuez entendre qu'on ne void gueres de chiens retroussés, ayans le derrière plus haut que le deuant, estre vistes; le masle doit estre court et courbé, et la lyce longue. Or pour vous déclarer la signification des signes, il est a sçauoir que les nazeaux ouuerts signifient le chien de haut nez. Les reins courbez et le iaret droit signifient la vitesse. La queue grosse près des reins, longue et deslice au bout signifie bonne force aux reins et que le chien est de longue haleine. Le poil rude au dessous du ventre denote qu'il est penible, ne craignant point les eaux ne le froid. La iambe grosse, le pied de regnard et les ongles gros demonstrent qu'il n'a point les pieds foibles, et qu'il est fort sur les membres pour courir longuement sans s'agrauer. »

ils doivent quitter promptement les battues; le nez à ras de terre, riant sur la trace, l'oreille basse, tournant vivement les yeux, remuant la queue, prenant de grands cernes, pour arriver tous ensemble, par les erres, au fort du gibier.

Dès qu'ils seront autour du lièvre même, ils en avertiront le chasseur, en courant avec plus de vitesse, en manifestant leur ardeur par les mouvements de leur tête, de leurs yeux, les changements d'attitude, leurs regards jetés au-dessus ou au dessous du gîte, leurs bonds en avant, en arrière, de côté, l'exaltation de leur esprit, et leur transports d'être près du lièvre. Qu'ils poursuivent vigoureusement, sans rompre, avec force aboiements et hurlements, franchissant tout après le lièvre : qu'ils le serrent d'une prompte et brillante menée, le suivant dans le change, et n'aboyant qu'à propos; qu'ils ne reviennent jamais vers le chasseur, en abandonnant la trace.

Outre ces qualités de complexion et d'entreprise, qu'ils aient du cœur, des jambes, du nez, un beau poil. Ils auront du cœur, s'ils ne reviennent point quand le temps se porte chaud; du nez, s'ils éventent le lièvre dans des terrains nus, secs, exposés au soleil, cet astre d'aplomb; des jambes, si elles ne se fendent point sous le midi en gravissant les montées; beau poil, s'il est fin, épais, soyeux.

Pour la couleur, ils ne doivent être tout à fait ni roux, ni noirs, ni blancs : autrement ils ne seraient point de bonne lignée, mais vulgaires et sauvages. Que les roux aient donc des poils blancs qui fleurissent aux environs du front, les noirs également, et les blancs, des poils roux : au haut des cuisses du poil noir, épais, de même qu'aux reins et à la queue vers le bas, mais plus courts vers le haut<sup>1</sup>.

1. Cf. les passages suivants de Du Fouilloux : « *Des chiens blancs, diets baux et surnommez greffiers.* Tels chiens sont dediez pour les Roys, desquels ils se doivent seruir, d'autant qu'ils sont beaux chasseurs, requerans, forcenans, et de haut nez, qui ne laissent pour chaleur qui puisse estre à chasser, sans se rompre à la foule des piqueurs, ny au bruit et au cry des hommes, qui sont continuellement avec les Princes, et gardent mieux le change que nulle des autres especes de chiens, et sont de meilleure créance : toutefois ils veulent estre accompagnez de piqueurs et craignent vn peu l'eau, principalemant en hyuer, quand le temps se porte froid. le ne veul oublier à donner à entendre lesquels chiens de ceste race se trouvent les meilleurs, parce qu'en vne laictee, il ne s'en trouve pas la moitié de bons. Il faut sçavoir que ceux qui sont naissant tout d'une piece, comme ceux qui sont tout blancs, sont les meilleurs, et pareillement ceux qui sont marquez de rouge; les autres qui sont marquez de noir et de gris sale, tirant sur le bureau, sont de peu de valeur, dont y en a aucuns

Mieux vaut mener les chiens dans les cantons montueux que sur les terres labourées : vu qu'il est facile de quêter sur les terrains montants et d'y courir sans obstacle, ce qui est impossible sur les terres labourées, à cause des sillons. Il est bon aussi de mener les chiens dans des endroits après et sans lièvre : c'est un moyen de leur faire le pied, et ils y gagnent en s'y trempant le corps par la fatigue. En été, on fait courir les chiens jusqu'à midi ; en hiver, dans la journée ; en automne, l'après-midi ; au printemps, vers le soir : ce sont là, en effet, les heures de température modérée.

sujets à avoir les pieds gras et tendus. — *Des chiens fauves et de leur naturel.* Ces chiens fauves sont de grand cœur, d'entreprise et de haut nez, gardans bien le change : et sont presque de la complexion des blancs, excepté qu'ils n'endurent pas si bien les chaleurs, ny la foule des piqueurs ; mais ils sont plus vistes, communs et plus ardants. Et si d'aventure, il aduient qu'une beste se forpaise par les campagnes, ils ne la cuident pas abandonner. Leur complexion est forte, car ils ne craignent ne les eaux, ne le froid, et courent seurement et de grande hardiesse. Ils sont beaux chasseurs, ayans communement le cerf sur toutes les autres bestes, et sont plus opiniastres et malaisez à dresser que les blancs, et de plus grande peine et travail. Les meilleurs qui sortent de la race de ces chiens fauves, sont ceux qui ont le poil vif, tirant sur le rouge, et qui ont vne tache blanche au front et au col, pareillement ceux qui sont tous fauves ; mais ceux qui tirent sur le iaune, estans marquetez de gris ou de noir, ne valent gueres. Ceux qui sont reitrousez et hericotez sont bons à faire des limiers. Et y en a quelques uns, ayans la queuë espice, qui se trouvent bons et vistes. — *De la complexion et nature des chiens gris.* Ils sont chiens ardans et de grand cœur, qui se mettent hors d'haleine au cry et bruit des hommes ; aussi qu'ils craignent les chaleurs, et n'ayant pas une beste qui ruse et tournoye : mais si elle tire pays, il est impossible de voir courir de plus vistes et meilleurs chiens : combien qu'ils soient opiniastres, de mauvaise creance, et suiets à prendre le change, à cause de l'ardeur et folie qu'ils ont, et des grands cernes qu'ils prennent en leur défaut. Et surtout veulent cognoistre leur maistre et principalement sa voix et sa trompe, et feront pour luy quelque chose plus que pour tous les autres. Ils ont vne malice entr'eux, qu'ils cognoissent bien à la voix de leurs compagnons, s'ils sont leurs ou non, car s'ils sont menteurs, ils n'iront pas volontiers avec eux. Ils sont chiens de grand peine, ne craignans le froid ne les eaux : et s'ils sentent une beste mal menee, et qu'elle se laisse approcher vne fois, ils ne l'abandonneront iamais qu'elle ne soit morte. — *Des chiens noirs.* Ils sont puissants en corsage : toutes fois ils ont les iambes basses et courtes : aussi ne sont-ils pas vistes, combien qu'ils soient de haut nez, chassans de forlonge, ne craignans ne les eaux ne les froidures, et desirent plus les bestes puantes, comme sangliers, regards, et leurs semblables ou autres : parce qu'ils ne se sentent pas le cœur ni la vitesse pour courir et prendre les bestes legeres. »

## CHAPITRE V.

Des traces du lièvre, de son gîte, de ses habitudes, de sa complexion, et de quelques préceptes relatifs aux lois de chasse.

Les traces du lièvre sont longues en hiver, à cause de la longueur des nuits, courtes en été par la raison contraire. En hiver, ils ne donnent pas de senteur le matin, quand il y a du givre ou de la glace; le givre par sa propre force attire à lui et absorbe la chaleur de la trace, et la glace la condense. Cela étant, les chiens ont le sentiment émoussé et ne peuvent éventer, jusqu'à ce que le soleil ou le progrès du jour agisse comme dissolvant. Alors les chiens sentent, et les vapeurs font monter avec elles les fumées de la bête. Une grande rosée, répandue sur ces fumées, les fait disparaître. Il en est de même des longues pluies qui, dégageant les émanations du sol, nuisent au flair jusqu'à ce que la terre soit séchée. Les vents du midi sont pis encore; ils humectent les traces et les dissipent; tandis que ceux du nord, si ces traces sont intactes, les fixent et les conservent. Les pluies et les rosées les noient, et la lune, surtout dans son plein, les affaiblit par sa chaleur. Aussi sont-elles alors très-rares, parce que les lièvres, égayés par la clarté, bondissent et s'élancent en se jouant à de grands intervalles. Elles deviennent troubles, quand les renards y ont passé.

Le printemps, vu la douceur de la température, donne des traces nettes, à moins que la terre en floraison ne trompe les chiens, et ne confonde la senteur des plantes avec celle de l'animal.

Elle est légère et peu marquée en été, la chaleur de la terre neutralisant celle de la trace, prompte à se volatiliser; et de plus les chiens ont moins de nez, parce que leurs corps sont rendus. En automne, la trace est nette: tout ce que produit la terre, en récolte d'une part, a été rentré; de l'autre, les plantes sauvages sont mortes de vieillesse; de sorte que les senteurs des fruits ne nuisent plus en se portant sur les traces.

En hiver, en été et en automne, les passées sont généralement droites, mais embrouillées au printemps: car la bête s'accouple toujours, mais particulièrement dans cette saison, ce qui la fait errer çà et là et produire ces espèces

de traces. Le pied du lièvre au gîte sent plus que celui du lièvre de passage; au gîte, le lièvre foule; au passage, il glisse: la terre est donc battue par les premiers, effleurée seulement par les seconds. L'odeur est plus sensible dans les endroits boisés que dans les cantons découverts: le lièvre, en les traversant à la course, s'y assied et touche à mille choses; il se couche auprès des cultures ou de tout ce que la terre produit d'elle-même, dessous, dessus, dedans, à côté, très-loin, plus près, entre les objets; parfois même il s'élançe du plus grand élan dans la mer ou dans l'eau, pour saisir quelque chose qui surnage, ou une plante aquatique.

Le lièvre qui gîte choisit d'ordinaire, durant le froid, des lieux abrités, et des bocages pendant les chaleurs; au printemps et en automne, les cantons exposés au soleil; il n'en est pas de même du lièvre de passage, que la crainte du chien rend complexe.

Quand il se couche, le lièvre place ses cuisses de derrière sous ses flancs, joint presque toujours les jambes de devant en les étendant, pose sa mâchoire sur les extrémités des pieds, laisse tomber sous ses omoplates ses oreilles, qui servent en même temps à garantir les parties molles du cou: son poil lui sert de couverture, vu qu'il est épais et moelleux.

Lorsqu'il veille, il cligne les paupières; durant le sommeil, il les tient ouvertes et immobiles: ses yeux demeurent fixes; en dormant il agite souvent ses narines, mais moins quand il veille. Au temps où la terre travaille, il se tient dans les guérets plutôt que dans les montagnes. Il s'arrête partout dès qu'on le poursuit; seulement la nuit il devient excessivement peureux; alors il ne reste plus en place. C'est un animal si fécond qu'à peine la femelle a-t-elle mis bas, elle conçoit et produit. Les petits levrauts ont plus de vent que les grands. Comme leurs membres sont encore mous, ils rasent totalement la terre. Les amateurs de chasse laissent aller ces petits en l'honneur de la déesse. Les levrauts d'un an courent très-vite leur première course, mais non les autres; ils sont légers, mais ils n'ont pas de corps.

Pour prendre la piste du lièvre, on conduira les chiens au plus haut point des terres labourées: les lièvres qui ne viennent pas dans les cultures se tiennent dans les prairies, les bocages, près des cours d'eau, dans les endroits pierreux, boisés. Quand le lièvre part, il ne faut pas crier, de peur que les chiens troublés ne reconnaissent difficilement la trace. Décou-

vert et poursuivi, il traverse parfois les ruisseaux<sup>1</sup>, fait des crochets, et se blottit dans des fentes de roche, des terriers. C'est qu'il a peur non-seulement des chiens, mais même de l'aigle, qui enlève les levrants d'un an, lorsqu'ils traversent les cultures et les endroits découverts : plus grands, ils sont pris par les chiens courants.

Les lièvres de montagne sont très-vites, ceux de plaine le sont moins ; ceux de marais très-lents : ceux qui errent de tous côtés sont très-difficiles à prendre à la course ; ils savent les chemins courts, et ils ont plus de jambe dans les montées et dans les lieux plats : sur les terrains inégaux, leur course est inégale ; mais ils courent mal en descendant.

Ceux qu'on poursuit sur une terre fraîchement remuée, l'œil peut les suivre, surtout s'ils ont le poil roux ; et même dans les chaumes, à cause du reflet : on les aperçoit également dans les sillons et sur les routes, quand elles sont droites : là le brillant de leur poil luit à la vue ; on les perd dans les roches, les montagnes, les endroits pierreux et les fourrés, à cause de la ressemblance de couleur.

Quand le lièvre a le devant sur les chiens, il s'arrête, s'assied, se dresse, et écoute si la voix et le bruit des chiens se rapprochent ; puis il s'éloigne du point où ils arrivent : quelquefois, n'entendant rien, mais croyant ou se persuadant qu'il a entendu, il fait mille bonds, croise ses traces et gagne au pied. Ceux-là sont de longue haleine que l'on surprend dans les endroits nus, parce que tout y est en vue, tandis que les lièvres qu'on fait lever dans les fourrés courent très-peu ; l'obscurité les arrête.

Il y a deux espèces de lièvres : les uns, grands, noirâtres, ont une grande tache blanche au front ; les autres, plus petits, un peu jaunes, ont cette tache moins grande<sup>2</sup> : la queue des uns est tachetée en cercle, celle des autres peu voyante : ceux-ci ont les yeux tirant sur le noir ; ceux-là sur le gris : ils ont le bout des oreilles noir en partie, et les autres peu<sup>3</sup>.

1. Voici, sous ce rapport, une curieuse observation de du Fouilloux sur ces habitudes du lièvre : « l'en ay veu d'autres qui nageoient vne riuiere qui pouuoit auoir huict pas de large, et la passoient et repassoient, en la longueur de deux cens pas, plus de vingt fois deuant moy. »

2. Ce passage, qui avoit embarrassé les commentateurs, a été éclairci de la manière suivante par Weiske : « Cette tache blanche, dit-il, me donnoit de l'embaras... Mais un savant ami m'apprit qu'elle existe chez les jeunes levrants, et qu'elle disparaît graduellement, à mesure qu'ils grossissent. »

3. « On cognoist le masle en le voyant partir du giste, parce qu'il a le der-

On trouve les levrauts dans la plupart des îles, désertes ou habitées, où ils abondent plus que sur le continent, parce qu'il n'y a là presque nulle part de renards qui fondent sur eux ou sur leurs petits : on n'y rencontre pas non plus d'aigles, attendu que les aigles habitent les plus hautes montagnes de préférence aux petites ; or, il n'y a que de petites montagnes dans les îles. D'ailleurs les chasseurs visitent peu ces îles désertes, et dans celles qui sont habitées, il n'y a pas de chasseurs. Quant aux îles sacrées, il est défendu d'y introduire des chiens. Il suit de là qu'un très-petit nombre des lièvres qui s'y trouvent sont pris à la chasse, et que le reste venant à multiplier, il y en a en surabondance.

Le lièvre, pour plusieurs raisons, n'a pas la vue perçante ; il a les yeux saillants, et ses paupières courtes ne peuvent se joindre pour se fermer, ce qui rend sa vision vague et confuse. En outre, quoique cet animal dorme souvent, il n'en a pas la vue plus soulagée. Sa vitesse contribue même à la lui troubler ; il est déjà bien loin d'un objet avant d'avoir distingué ce que c'est. D'ailleurs, la crainte des chiens attachés à sa poursuite lui ôte toute prévoyance. Cela fait que, se heurtant partout sans rien voir, il va tomber dans les rets. S'il fuyait droit, il y donnerait rarement ; mais, après de grandes courses, comme il aime le pays où il est né et où il a été élevé, il s'y fait prendre. Il est rare, en effet, que les chiens le gagnent de vitesse : quand il est pris, c'est plutôt l'effet du hasard que de sa conformation ; car il n'y a pas un animal de même grandeur qu'on puisse lui comparer pour la vitesse <sup>1</sup>.

Voici quelle en est la complexion : il a la tête légère, petite, inclinée, étroite par devant ; le cou mince, rond, souple, de longueur raisonnable, les omoplates droites, détachées par le haut ; les jambes de devant légères, rapprochées ; la poitrine dégagée, les côtes minces, proportionnées ;

rière blanchastre, comme s'il avoit été plumé. Ou bien le cognoistrez par les espauls, lesquelles sont communement rouges, ayant parmi quelques poils longs. Semblablement le cognoistrez en la teste, laquelle il a plus courte et plus töffue que la femelle, le poil et barbe des ionés long, et volontiers les oreilles courtes, larges et blanchastres, qui est au contraire de la femelle, car elle a la teste longue et estroite, et les oreilles grandes, le poil de dessus l'eschine d'un gris tirant sur le noir. » DU FOUILLOUX.

1. Lievre ie suis de petite stature,  
 Donnant plaisir aux nobles et gentils :  
 D'estre leger et viste de nature  
 Sur toute beste on me donne le prix. DU FOUILLOUX.

les reins arqués ; les parties voisines charnues ; les flancs mous, suffisamment lâches ; les hanches rondes, pleines en tout point, bien espacées par en haut ; les cuisses longues, épaisses, tendues à l'extérieur, sans être gonflées en dedans ; l'os de la cuisse allongé et ferme ; les pieds de devant souples à l'extrémité, étroits et droits ; ceux de derrière durs et larges, ne craignant rien de rude ; l'arrière-train beaucoup plus haut que celui de devant, et formant une légère courbure en dehors ; le poil court, léger. Il n'est pas possible qu'un être de cette complexion ne soit pas fort, souple, très-léger. Une preuve de sa légèreté, c'est que, même à un départ tranquille, il bondit ; jamais personne n'a vu et ne verra un lièvre au pas ; il porte les pieds de derrière en dehors et au delà des pieds de devant, et voilà comme il court. On voit cela distinctement sur la neige. Sa queue n'aide en rien à sa course : elle ne peut, étant si courte, servir à diriger le corps ; mais il y supplée de l'une et l'autre oreille, lorsqu'il est sur le point d'être saisi par les chiens : il baisse alors l'une des deux oreilles, et, obliquant l'autre du côté où il se sent serré, il y appuie, fait un crochet rapide, et se trouve vite loin de l'ennemi qui le pressait. C'est un animal si agréable, qu'il n'est personne qui, le voyant éventé, trouvé, poursuivi, atteint, n'oublie tout autre objet qui lui plaise.

Il faut s'abstenir de chasser dans les cultures, en quelque saison que ce soit, et laisser de côté les mares d'eau et les fontaines. Il est mal et honteux d'y tomber et d'exposer ceux qui vous voient à violer la loi. Quand on tombe sur des terrains où l'on ne doit pas chasser, il faut laisser là tout son appareil de chasse.

## CHAPITRE VI.

De l'armure des chiens, du temps propre à la quête, du garde-filet, et de la chasse au lièvre.

Les ornements des chiens sont le collier, la laisse, le corselet. Que le collier soit mince, large, pour ne pas brûler le poil des chiens ; que la laisse ait des crochets pour être tenue à la main, et rien de plus : car c'est mal garder les chiens que de leur faire un collier de la laisse même ; que le corselet ait des courroies larges, pour ne pas leur faire mal aux flancs, et

qu'on les garnisse de pointes, pour éviter les croisements des races.

Il ne faut pas mener les chiens à la chasse, quand ils prennent avec dégoût la nourriture qu'on leur présente, ce qui est un signe qu'ils ne se portent pas bien, ni quand il souffle un grand vent, car il dissipe les voies; les chiens n'ont plus de nez, et les rets et les toiles ne peuvent plus tenir. En l'absence de ces deux obstacles, il faut mener les chiens tous les deux jours. Ne les accoutumez pas à courir les renards: c'est tout à fait les gêner, et, en temps voulu, ils ne suivent plus.

Il faut aussi changer de terrain de chasse, et pour leur apprendre à chasser partout, et pour connaître vous-mêmes le pays. On doit sortir de bon matin, afin qu'ils puissent trouver la voie; ceux qui s'y prennent trop tard empêchent les chiens de retrouver le lièvre, et perdent eux-mêmes leur peine. En effet, la fumée du gibier, vu la subtilité du matin, ne demeure pas à toute heure.

Le garde-filet doit sortir pour la chasse en accoutrement léger: il tendra ses rets près des passées raboteuses, déclives, étroites, obscures, aux ruisseaux, aux ravins, aux torrents rapides, car c'est là surtout que le lièvre s'enfuit, et en d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer. Il doit pratiquer les débouchés, les ouvertures découvertes ou cachées, au point du jour et non pas auparavant, de peur qu'en plaçant les rets à l'endroit de la quête il n'effraye l'animal par le bruit. Si les rets sont à une grande distance les uns des autres, rien ne l'empêche le matin de nettoyer la place où il les tend. Pour que rien n'empêche le jeu, il doit ficher les fourchettes en pente, de manière à ce qu'elles opposent une résistance à la traction. Il faut faire passer par le haut toutes les mailles de la même rangée, et tendre également partout en élevant la poche du filet vers le milieu. Il posera sur le tirant une grosse et longue pierre, afin que le rets, quand le lièvre est pris, ne se tende pas en sens inverse; il doit tendre les engins long et haut, de peur que le lièvre ne saute par-dessus. Qu'il ne perde pas de temps aux battues: un chasseur actif doit, par tous les moyens, prendre vite son gibier.

Qu'il tende les toiles dans les plaines, les panneaux sur les routes, dans les endroits qui d'une pente aboutissent à un chemin, laissant retomber les tirants à terre, rassemblant les extrémités, renforçant les fourchettes, entre les bords, en y faisant passer les coulisses et en bouchant les échappées. Il faut en-

suite qu'il fasse une ronde, l'œil à tout : s'il voit pencher une rangée, les rets eux-mêmes, qu'il les redresse. Quand le lièvre est poussé vers les rets, il doit le laisser filer et le suivre à grands cris. La bête prise, il doit calmer la fougue de ses chiens, sans les toucher, mais avec des paroles d'encouragement. Il faut aussi qu'il indique clairement au chasseur que le lièvre est pris, qu'il a passé par ici ou par là, qu'il ne l'a pas vu, ou bien où il l'a vu.

Le chasseur part vêtu négligemment, à la légère, chaussé simplement, un bâton à la main, et suivi du garde-filet. Ils vont bouche close, de peur que le lièvre, s'il y en a dans le voisinage, ne parte en entendant du bruit. Une fois au bois, le chasseur met ses chiens en laisse, chacun séparément, afin qu'ils soient faciles à détacher. Les rets et les toiles sont tendus comme il a été dit. Ensuite le garde-filet se place en observation, et le chasseur, emmenant les chiens avec lui, procède à lancer. Il voue à Apollon et à Diane chasseresses les prémices de sa chasse, il fait lâcher alors le chien le plus instruit à la quête, commençant en hiver au lever du soleil, en été avant le jour ; dans les autres saisons, entre ces deux intervalles. Dès que le premier chien a trouvé la vraie piste, au milieu des brisées qui se croisent, on en lâche un second. Et lorsque ces deux là sont sur la piste, peu de temps après, on lâche les autres un à un. Puis le chasseur suit lui-même, sans presser les chiens, mais en les appelant par leur nom ; rarement toutefois, de peur de les exciter avant le moment. Les voilà donc partis pleins de joie et d'ardeur, démêlant les voies, comme elles se rencontrent, doubles, triples, courant sur les brisées, telles qu'elles s'offrent dans leur réseau, circulaires, doubles, courbes, serrées, connues, inconnues, se gagnant de vitesse, remuant la queue, baissant l'oreille, l'œil en feu. Arrivés près du lièvre, ils l'indiquent au chasseur en frappant tout leur corps de leur queue, s'élançant comme à la guerre, courant à l'envi, faisant assaut de vitesse, tantôt se réunissant, tantôt se séparant, pour revenir encore à la charge ; enfin ils sont au fort du lièvre, ils sautent dessus ; soudain l'animal s'élançe, poursuivi dans sa fuite par les clameurs et l'aboïement des chiens. Qu'à leur suite les deux chasseurs s'écrient : « Ohé ! les chiens ! Ohé ! les chiens ! Bien ! les chiens ! Très bien ! les chiens ! » et que con-

1. On trouve fréquemment dans du Fouilloux un grand nombre de *forhus* ou cris analogues : *Ty a Hillaut pour le cerf ! Falecy, allez pour le lièvre ! Escoute à lui ! Tirez à luy ! Voiles-cy ! allez avant ! Gare, gare, approche*

tinuant de les suivre, le maître s'enroule le bras de son vêtement, prene son bâton et poursuive le lièvre, mais par derrière, sans s'offrir à lui, ce qui serait hasardeux.

Le lièvre se dérobe; on le perd de vue : il prend d'ordinaire un grand cerne autour du débouché; le chasseur crie : « A lui ! garçon ! à lui ! garçon ! garçon ! holà ! garçon ! holà ! » Et celui-ci doit faire signe si le lièvre est pris ou non. S'il est pris dès la première course, on appelle les chiens pour en courre un autre; autrement, on repart de plus belle, sans aucun répit, et l'on quête avec une nouvelle ardeur. Quand les chiens ont retrouvé le lièvre, et qu'ils poursuivent, on crie : « Bien ! très-bien ! les chiens ! Poussez ! les chiens ! » Si les chiens ont trop gagné au pied, et que le chasseur, à leur suite, ne puisse les joindre, ou qu'il les ait perdus dans la course, sans qu'il lui soit possible de les voir errant dans le voisinage, aboyant ou suivant la trace, il demande en criant au premier venu près duquel il passe à la course : « Ohé ! as-tu vu les chiens ? » La réponse faite, s'ils sont sur la voie, il les joint, les encourage, les appelle par leur nom, et prend tour à tour des intonations diverses : aiguë, grave, faible, forte. Entre autres encouragements, s'ils courent sur une montée, il les anime ainsi : « Bien ! les chiens ! Bien ! les chiens ! » Si, au lieu d'être sur la piste, ils la dépassent, il leur crie : « Arrière ! arrière ! les chiens ! » Quand il les voit près de la trace, il leur fait prendre de grands cernes et à maintes reprises. Si la trace n'est pas sensible, il y met un piquet pour remarque, puis il restreint les cernes en animant et en caressant ses chiens, jusqu'à ce qu'ils sentent clairement la piste. Alors les chiens, voyant la trace nette, s'élancent, sautent, s'unissent, jappent, font des signes, se fixent des points de repère, et gagnent de vitesse. Tandis qu'ils bondissent ainsi sur la voie, le chasseur court, sans les passer, de peur que, par rivalité, ils ne dépassent le lièvre. Quand ils l'ont cerné et qu'ils l'indiquent clairement au chasseur, celui-ci prend garde que l'animal, effrayé par les chiens, ne se dérobe par un crochet. Les chiens, agitant la queue, se ruant les uns sur les autres, sautant, clabaudant, levant la tête, regardant du côté du chasseur, lui font entendre que c'est vrai cette fois, forcent le

*les chiens ! etc. Cf. le chapitre : Comme il faut sonner de la trompe et houpper de la voix, pour s'appeler l'un l'autre quand on est à la chasse, p. 47 verso.*

1. Je lis Οὐ πάλιν; avec L. Dindorf.

lièvre et se précipitent dessus en aboyant. Si le lièvre tombe dans les rets, ou bien s'il passe à côté ou à travers, le garde-filet criera fort pour indiquer chacune de ces circonstances : si décidément le lièvre est pris, on en cherche un autre ; autrement, on court le même avec les mêmes signaux.

Lorsque les chiens sont fatigués de la course et qu'il est déjà tard, il faut alors que le chasseur cherche le lièvre, qui, lui-même, doit être rendu, battant tout ce que la terre produit dessus et dessous, allant et revenant sans cesse, de peur de manquer la bête. Or, le lièvre se rase souvent dans un petit coin étroit, et ne bouge plus de fatigue et de crainte. Le chasseur stimule sa meute, lui parle, l'encourage, dit beaucoup au chien docile, peu au chien têtù, quelques mots à celui qui n'est ni l'un ni l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il ait abattu le lièvre à ses pieds ou l'ait fait tomber dans les rets. Après cela, il lève les rets et les toiles, frotte les chiens et revient de la chasse, après un temps d'arrêt, si c'est l'heure de midi, en été, de peur que les pieds des chiens ne soient brûlés dans la marche.

## CHAPITRE VII.

### De l'élève des chiens de chasse.

Il faut faire couvrir les chiennes en hiver, pendant l'interruption des chasses, afin qu'avec du repos elles donnent une bonne race au printemps : c'est la meilleure saison pour l'accroissement des meutes. Les femelles sont en chaleur pendant quatorze jours. On doit les mener refroidies, pour qu'elles conçoivent plus vite, à des chiens de bonne race. Dès qu'elles sont pleines, on ne les conduit plus continuellement à la chasse, mais à de rares intervalles, de peur qu'elles ne se blessent et ne se laissent entraîner. Elles portent soixante jours.

Quand les petits sont nés, il faut les laisser sous la mère et ne pas les placer sous une autre chienne : ces soins étrangers les empêchent de grossir ; tandis que le lait de la mère, son haleine, ses douces caresses, tout cela leur est bon. Lorsqu'ils se mettent à aller de côté et d'autre, on leur continue le lait toute l'année avec les aliments dont ils se nourriront le reste du temps, mais rien de plus : autrement la réplétion

leur tourne les jambes, leur donne des maladies, et leur détériore les entrailles. Les noms qu'on leur donne doivent être courts, afin qu'il soit facile de les appeler. En voici quelques-uns<sup>1</sup> : Psyché, Thymos, Porpax, Styrax, Lonchè, Lochos, Phoura, Phylax, Taxis, Xiphôn, Phonax, Phlégôn, Alcè, Teuchôn, Hyleus, Médas, Porthôn, Sperchôn, Orghè, Brémôn, Hybris, Thallôn, Rhomè, Antheus, Héba, Ghétheus, Chara, Leusôn, Angô, Polys, Bia, Stichôn, Spoudè, Bryas, OEnos, Sterrhos, Craughè, Kénôn, Tyrbas, Sthénôn, Aïthèr, Actis, Aïchmè, Noès, Gnomè, Stibôn, Hormè.

Il faut conduire les jeunes chiens à la chasse, les femelles à huit mois et les mâles à dix : on ne doit pas les mettre en liberté sur les traces du lièvre qui gîte, mais les tenir attachés avec de grandes laisses à la suite des chiens en quête, et ne leur permettre de courir qu'ainsi sur les voies. Quand le lièvre est levé, quelque dispos qu'ils soient pour la course, ne les lâchez point tout de suite ; attendez que l'animal ait assez gagné au pied pour qu'ils ne l'aperçoivent plus. En effet, si, parce qu'ils sont dispos et de bon cœur, on les laissait courir quand ils voient le lièvre, la tension briserait leur corps, qui n'est pas assez formé : que le chasseur y prenne donc garde.

Quand les chiens paraissent peu propres à la course, rien n'empêche de les lâcher ; comme ils n'ont pas l'espoir de prendre le gibier, il ne leur arrivera point de mal. Si les chiens sont sur la trace d'un lièvre de passage, on peut les laisser courir jusqu'à ce qu'ils l'aient pris : quand ils le tiennent, on le leur laisse pour la curée.

Si, au lieu de vouloir se tenir près des filets, ils se dispersent, rappelez-les jusqu'à ce qu'ils s'accoutument à trouver le lièvre à la course : en le cherchant toujours en désordre, ils finiraient par ne plus frayer avec les autres chiens ; ce qui serait une mauvaise habitude. Tant qu'ils sont jeunes, il faut leur donner à manger auprès des filets au moment où on les enlève, afin que si, par inexpérience, ils s'égarèrent à la chasse,

1. Voici, dans l'ordre du grec, le sens approximatif des noms donnés aux chiens : *Ame*, Cœur, *Gand'laisse*, Bout de lance, *Lance*, Loche, *Garde*, Gardien, *Bataillon*, Grande épée, *Tueur*, Brûlant, *Vigueur*, Inventeur, *Forestier*, *Midas*, Ravageur, *Pressant*, Colère, *Grognon*, Insolent, *Florissant*, Force, *Fleuri*, Jeunesse, *Gaieté*, Joie, *Bon œil*, Éclat, *Changeant*, Violence, *En ordre*, Soins, *Moussu*, Vineux, *Solide*, Crieur, *Le neuf*, Troubleur, *Bonne poitrine*, Éther, *Rayon*, Pointe, *Finesse*, Pensée, *A la trace*, Élan.

ils reviennent aux filets et se retrouvent. Or, cela ne leur arrivera plus quand, animés contre la bête, ils en auront plus souci que de leur manger. Le chasseur donnera lui-même la nourriture aux chiens : si elle leur manque, ils n'en savent point la cause ; mais s'ils la reçoivent quand ils la désirent, ils aiment qui la leur donne.

## CHAPITRE VIII.

De la chasse au lièvre en hiver.

Il faut chasser les lièvres, quand il a neigé de manière à couvrir la terre : s'il y reste quelques points noirs, le lièvre est plus difficile à trouver. Lorsqu'il neige avec vent de bise, les traces durent plus longtemps, parce que la neige ne fond pas vite ; si le vent est au midi et que le soleil brille, elles durent peu, parce que la neige fond aussitôt. Par une neige continue, il n'y a rien à faire ; elle recouvre tout : rien non plus par un grand vent ; en agglomérant les flocons, il ne laisse rien voir. Il ne faut donc pas, quand on a des chiens, il ne faut pas les sortir pour cette sorte de chasse : la neige leur brûle le nez et les pieds, et l'excès du froid dissipe les fumées du lièvre. On pend alors des filets, on sort avec quelqu'un, on longe les montagnes à distance des cultures, et quand on a trouvé des traces, on les suit.

Si elles se croisent, on revient d'un point à un autre, en prenant de grands cernes, et l'on cherche où elles aboutissent. Le lièvre, en effet, tourne beaucoup sans savoir où s'arrêter : il est d'ailleurs habitué à ruser sur les voies, sachant que c'est par là qu'on le suit. La trace une fois trouvée, on pousse en avant ; elle conduit à un fourré ou à un endroit escarpé, attendu que les vents emportent la neige par-dessus ces endroits : cela ménage un grand nombre de gîtes, et c'est ce que cherche le lièvre.

Quand les traces mènent à ces musses, il ne faut pas aller trop près, de peur de faire déboucher le lièvre ; on doit le tourner par un cerne, car il y a espoir qu'il est là : on le verra bien, si les traces ne se prolongent pas plus avant. Quand on en est sûr, on le laisse, vu qu'il ne bougera pas : il faut alors en chercher un autre, avant que ses traces soient effacées, et

en calculant si, dans le cas où l'on en trouverait un, il restera encore assez de temps pour le cerner. Le temps suffit-il, on tendra les rets pour chaque lièvre, comme on le pratique sur les terrains où la neige n'est point tombée, c'est-à-dire de manière à envelopper l'animal où qu'il puisse être; puis on soulève le filet, et l'on s'avance pour le faire partir. S'il glisse à côté du filet, on le suit à la piste, et il est sûr qu'il ira vers une musse du même genre, à moins qu'il ne se rase dans la neige. Le chasseur voyant où il s'est blotti, essayera de le cerner. S'il ne s'arrête pas, poursuivez-le; il finira par être pris, et même sans filet. En effet, il perdra bientôt courage, à cause de la profondeur de la neige, qui, se pelotonnant aux poils épais de ses pieds de derrière, y forme une lourde masse.

## CHAPITRE IX.

De la chasse aux faons et aux cerfs.

Pour chasser les faons et les cerfs, il faut avoir des chiens indiens : ils sont forts, grands, vites, pleins de cœur; avec cela, propres à supporter la fatigue. On chasse les jeunes faons au printemps; c'est la saison où ils naissent. Il faut commencer par aller à la découverte dans les gagnages <sup>1</sup> où il y a le plus de cerfs. Quand on sait où ils sont, on arrive avant le jour avec un valet de chiens, une meute et des javelots : là, on tient les chiens en laisse à distance du bois, de peur qu'ils n'aboient à la vue du cerf, et l'on se met au guet. Dès le point du jour, on verra les biches amener leurs faons à l'endroit où

1. Cf. Du Fouilloux : « *Comment le veneur doit aller en quête aux tailles ou gagnages pour voir le cerf à veue*. Le veneur doit regarder le soir auant en quel pays les cerfs releuent : et si c'est dedans les tailles, il faut qu'il regarde par quel lieu il pourra venir le lendemain a bon vent : et aussi qu'il choisisse quelque bel arbre sur le bord de la taille, de laquelle il pourra voir a son aise toutes les bestes qui seront dedans. Le lendemain, se doit leuer deux heures auant le iour, et aller au bois : puis quand il sera arriue pres des demeures, faut qu'il laisse son chien en vne maison, ou bien s'il a vn garçon avec luy, il luy pourra donner à garder, le faisant demeurer en quelque lieu où il le pourra trouver s'il en a affaire. Alors s'en doit aller à son arbre, qu'il aura remarque le soir auant, et monter dedans, regardant en la taille : et s'il veoit quelque cerf qui luy plaise, faut qu'il regarde quelle teste il porte, et ne doit bouger de là iusques à ce qu'il le voye rebuscher au fort, etc.... »

chacune doit gîter le sien. Elles les couchent, les allaitent, regardent de tous côtés si on les voit; après quoi chacune d'elles se porte en avant pour garder son petit. A cette vue, le veneur découple les chiens, prend ses javelots et va droit au premier faon, à l'endroit où il l'a vu couché, se rappelant bien les lieux, de peur de méprise : vus de près, en effet, leur aspect change; ils sont tout autres qu'ils paraissaient de loin.

Quand on a reconnu le faon, on s'approche : il ne bouge pas, rasé à terre, et se laisse emporter, s'il n'est mouillé, en bramant de toutes ses forces. S'il est mouillé, il n'attend pas : l'humidité qui le pénètre, se condensant par le froid, le fait partir. Il est pris par les chiens, qui le poursuivent de vitesse; puis on le donne au garde-filets; il brame de plus belle : la biche le voyant, l'entendant, accourt sur celui qui tient son faon et cherche à le lui arracher. C'est le moment d'animer les chiens et d'user des javelots. Maître du faon, on passera aux autres, et l'on emploiera avec eux le même genre de chasse.

Voilà comme on prend les jeunes faons : ceux qui sont déjà grands donnent plus de mal, parce qu'ils vont au viandis avec leurs mères et d'autres cerfs. Poursuivis, ils se sauvent au milieu et en avant de la troupe, rarement en arrière. Alors les biches, défendant leurs petits, lancent des ruades aux chiens, de sorte qu'on a peine à les prendre, à moins qu'on ne s'élançe dans la mêlée, et qu'on ne les disperse en isolant l'un d'eux. Après cet effort, les chiens sont gagnés à la première course, parce que le faon est consterné de l'éloignement de la bande, et qu'il n'y a pas de vitesse comparable à celle d'un cerf de cet âge-là; mais, à la seconde et à la troisième course, ils sont pris, leur corps n'étant pas encore assez formé pour une fatigue qu'ils ne peuvent supporter.

On tend aussi des pièges aux cerfs sur les montagnes, autour des prairies, près des cours d'eau et des bocages, dans les bivoies, dans les cultures, dans tous les endroits dont ils s'approchent. Les pièges sont de branches d'if brisées, dépouillées de leur écorce, afin qu'elles ne se pourrissent point. Les couronnes, de forme circulaire, sont garnies alternativement, dans leur tissu, de clous de fer et de bois : les clous de fer sont plus longs, afin de serrer les pieds de l'animal, tandis que ceux de bois céderont. Le nœud du cordeau, placé sur la couronne, doit être tissu de sparte, ainsi que le cordeau lui-même, cette plante n'étant point sujette à se pourrir. Le

nœud et le cordeau seront fermes. Le bois auquel le cordeau est attaché doit être de chêne ou d'yeuse ; il a trois emfans de longueur sur une paume d'épaisseur, et conserve son écorce. Pour poser ces pièges, on fait en terre une fosse ronde de cinq paumes de large. Égale à son orifice aux couronnes des pièges, elle se rétrécit insensiblement par le bas. On pratique ensuite dans la terre une autre ouverture où l'on place solidement le cordeau et le bois auquel il adhère : cela fait, on posé de niveau le bas du piège, on passe le nœud du cordeau autour de la couronne ; puis, quand le cordeau et le bois seront chacun à sa place, on met des tiges de chardon sur la couronne, de manière qu'elles ne s'étendent point au delà, et l'on jonche le tout d'un lit de feuilles légères, celles de la saison. Après cette opération, l'on répand sur l'engin une couche de la terre extraite de la fosse, et par-dessus une terre plus solide, tirée d'un endroit éloigné, pour mieux cacher le piège à la bête. Le surplus de la terre doit être emporté loin du piège ; car si l'animal sent une terre fraîchement remuée, il entre en soupçon : or, il la sent tout de suite.

Le veneur, suivi de ses chiens, doit épier les cerfs de montagne, principalement le matin, quoiqu'il le puisse aussi le reste de la journée ; quant à ceux des cultures, c'est avant le jour. Sur les montagnes, on prend le cerf la nuit et en plein jour, en raison de la solitude ; dans les cultures, c'est la nuit, parce que la présence des hommes l'effraye.

Dès qu'on trouve le piège culbuté, on découple les chiens, on les anime, et l'on poursuit la bête sous la traînée du bois, en remarquant où elle conduit. D'ordinaire elle est visible : des pierres sont déplacées, les traces du bois traîné sillonnent les cultures. Si l'animal a passé par des endroits raboteux, des parcelles d'écorce arrachées au bois adhèrent aux pierres, et tous ces indices facilitent la poursuite de la bête. Si elle est prise par un des pieds de devant, elle tombe bientôt au pouvoir du veneur, le bois lui battant tout le corps et la face ; si c'est par un des pieds de derrière, le bois qu'elle traîne nuit au mouvement de tout son corps. Quelquefois aussi le piège s'embarrasse dans les branches fourchues de la forêt, et, si l'animal ne brise pas le cordeau, il est pris. Il faut, quand la bête est prise ou rendue, si c'est un mâle, n'en point approcher : il frappe des cornes et des pieds. On le frappe de loin avec les javelots. On les prend à la course, même sans pièges, durant la saison d'été : ils sont vite épuisés, s'arrêtent et

s'effrent aux traits. Il y en a qui se jettent dans la mer quand ils se voient serrés de près ; d'autres s'élancent dans les rivières ; d'autres perdent haleine et tombent.

## CHAPITRE X.

### De la chasse au sanglier.

Pour la chasse au sanglier, il faut avoir des chiens indiens, crétois, locriens, laconiens, des rets, des javelots, des épieux et des pièges. Et d'abord, on ne prendra point les premiers chiens venus de cette espèce, si l'on veut qu'ils soient en état de faire tête à cette bête. Les rets sont tissus du même lin que ceux qu'on emploie pour les lièvres ; ils se composent de quarante-cinq cordes à trois fils de quinze brins chacun. Du haut en bas du filet on fait dix nœuds, et la largeur des mailles est d'une petite coudée. Les tirants ont une fois et demie la grosseur des cordes. Aux extrémités des filets sont des anneaux qu'on passe dans les mailles ; le bout des tirants doit sortir à travers les anneaux : il suffit de quinze filets.

Les javelots se font de tout bois ; la pointe en est large, coupante, le manche solide ; les épieux ont un fer de cinq paumes de long. Au travers de la douille on passe des traverses de cuivre et bien fortes. Le manche est de cormier, de l'épaisseur d'une lance. Les pièges sont les mêmes que pour les cerfs. Les chasseurs doivent aller de compagnie ; car c'est à grand'peine que l'on prend cette bête avec beaucoup de monde. Comment on se servira de tout cet appareil de chasse, c'est ce que je vais indiquer.

Et d'abord, quand on est arrivé à l'endroit où l'on présume qu'est la bauge du gibier, on lâche un chien de Laconie, et tenant tous les autres en laisse, on suit l'autre dans ses cernes. Dès que le chien a trouvé la voie, on le suit à la piste avec tout le train. Quantité d'indices désignent la bête aux chasseurs : dans les terres molles, c'est le pas ; dans les fourrés, les branches brisées ; dans les endroits boisés, les coups de boutoir.

Le chien, en quêtant, arrivera presque toujours à un endroit couvert d'arbres : c'est là qu'est le plus souvent le fort du sanglier, ces sortes d'endroits étant chauds en hiver et frais

en été. Arrivé à la bauge, le chien aboie, mais le sanglier ne veut pas d'ordinaire se débucher <sup>1</sup>. On rappelle alors le chien pour le remettre en laisse avec les autres à une certaine distance de la bauge; puis on tend les filets sur les foulures de la bête, en jetant les mailles sur les branches fourchues du bois. Puis, prolongeant le filet de manière à faire poche, on placera dans l'intérieur des branches qui serviront de support, de manière que le jour donne à plein dans la poche au travers des mailles, afin que la bête qui accourt voie nettement à l'intérieur. Le tirant s'attache à un gros arbre et non point aux broussailles, qui abondent dans les terrains incultes. De chaque côté on bouche avec du bois les passées, même difficiles, afin que le sanglier en courant se jette d'emblée dans les filets.

Quand ils sont tendus, on rejoint les chiens, on les découple tous, on prend les javelots et les épieux, et l'on s'avance. On met à la tête des chiens un veneur d'expérience, et les autres suivent en ordre, à de grands intervalles, pour laisser au sanglier un passage suffisant: car si, en débouchant, il trouvait une troupe serrée, on courrait risque d'être blessé; c'est sur le premier qu'il rencontre que tombe toute sa fureur.

Lorsque les chiens sont près de la bauge, ils foncent: le sanglier s'étonne, se dresse, fait sauter en l'air le premier chien qui se jette sur son groin, s'élançe et tombe dans les filets; s'il n'y tombe pas, il faut le poursuivre. Si le lieu où le filet l'arrête est déclive, il se porte en avant; s'il est uni, il s'arrête court, et regarde autour de lui.

Sur ce point, les chiens le serrent; et les chasseurs doivent être sur leurs gardes, en lui lançant des javelots et en le chargeant avec des pierres: il faut qu'ils l'investissent par derrière et d'assez loin, jusqu'à ce qu'il pousse en avant et tende le tirant passé dans les bords du filet. Alors un des veneurs qui se trouvent là présents, le plus expérimenté et le plus fort, le frappe de front avec son épieu. S'il se refuse, malgré les javelots et les pierres, à tendre le tirant du filet, et s'il revient contre son agresseur en tournant autour de lui, il faut alors s'avancer, l'épieu en main, et se tenir ferme, la main gauche en avant, la droite en arrière; car c'est la gauche qui dirige le

1. Cf. Du Fouilloux: « Communément les sangliers se font aboyer aux chiens en leur bauge, ou au partir d'icelle, et font plustost leurs demeures dedans les bois forts d'espines et ronces qu'ailleurs. Et quand ils sont chassés des chiens, ils fuyent le fort pays et couuert, ne se voulant desbucher de leur fort, qu'ils ne sentent la nuict approcher. »

coup et la droite qui le porte. Le pied gauche est sur la même ligne que la main gauche, et le droit sur celle de la droite. Quand on est près de la bête, on lance l'épieu, en ne faisant pas un plus grand écart qu'à la lutte, le côté gauche tourné dans la direction de la main gauche ; après quoi l'on observe le front et les yeux de l'animal, et l'on surveille chaque mouvement de sa tête.

En poussant l'épieu, il faut avoir soin que le sanglier ne vous le fasse pas sauter des mains par une secousse de la tête, car il suit de près l'ébranlement qu'il a donné. En pareil cas, on doit se jeter la face contre terre, et tenir ferme tout ce qu'on y rencontre. La bête, vu la courbure de ses défenses, ne peut prendre en dessous le corps d'un homme ainsi couché : debout, on serait infailliblement blessé ; elle essaye, il est vrai, de relever le chasseur ; mais ne pouvant y parvenir, elle le foule aux pieds<sup>1</sup>.

Le seul moyen d'échapper à un pareil danger, c'est que l'un des veneurs s'approche, un épieu à la main, pour irriter l'animal, en faisant mine de lancer l'épieu, sans le lancer en effet, de peur de blesser celui qui git à terre. Le sanglier, voyant cela, laisse là le chasseur qu'il a sous lui et se retourne courroucé, furieux, contre celui qui l'irrite : l'autre alors se relève d'un saut, sans oublier, en se levant, de tenir son épieu, car il ne peut s'en tirer honorablement que par une victoire. Il revient donc à la charge avec son épieu de la manière que nous avons dite, dirige le fer vers la gorge, entre les deux omoplates, et l'enfonce de toute sa force. L'animal, en fureur, s'élance, et, si les traverses de la lame ne l'arrêtaient, il se jetterait le long du manche et arriverait à celui même qui tient l'arme.

La force de cet animal est telle qu'on ne saurait s'en faire une idée : au moment où il meurt, si l'on approche du poil de ses défenses, il se crispe, tant elles sont brûlantes. Lorsqu'il est vivant et qu'on l'irrite, elles sont de feu ; voilà pourquoi,

1. Cf. Du Fouilloux : « Quand ils seront auprès du lieu où sera le sanglier, ils se doivent escarter tout au tour du lieu où il est, allans d'une course droit à luy, et n'est possible qu'ils ne luy donnent coup d'espee. Et ne faut pas qu'ils tiennent la main basse, car ils donneroient dedans la hure, mais faut qu'ils leuent la main haute et qu'ils donnent les coups d'espee en plongeant, se donnant garde le piqueur de donner au sanglier du costé de son cheual, mais de l'autre costé ; car du costé que le sanglier se sent blessé, il tourne incontinent la hure, qui seroit cause de quoy il tueroit ou blesseroit son cheual. »

quand il manque son coup, il brûle l'extrémité du poil des chiens. C'est surtout à prendre le mâle qu'on éprouve toutes ces difficultés et d'autres encore.

Si c'est une laie, on la frappe d'arrivée, en prenant garde de tomber renversé : en pareil cas, on serait nécessairement foulé aux pieds et mordu. Il faut donc bien faire attention à ne pas se jeter par terre. Si l'on en vient là, malgré soi, on se relève de la même manière qu'avec le mâle; et, une fois relevé, on frappe la bête de son épieu, jusqu'à ce qu'on l'ait tuée.

Voici encore une manière de prendre le sanglier. On tend des filets dans le passage des taillis, aux chênaies, dans les vallons, dans les endroits escarpés, dans les coulées qui conduisent aux prairies herbeuses, aux marais, aux endroits humides. Le veneur chargé de ce soin tient un épieu et garde les filets, tandis que les autres mènent les chiens et cherchent les plus beaux passages : quand on a trouvé la bête, on la poursuit. Si elle tombe dans le filet, le garde prend son épieu, s'avance et s'en sert comme je l'ai dit; sinon, on continue la poursuite.

On prend aussi le sanglier, durant les grandes chaleurs, en le chassant avec les chiens : quoique extrêmement fort, l'animal, épuisé, perd bientôt haleine et se rend. Il périt beaucoup de chiens dans cette sorte de chasse, et les chasseurs eux-mêmes courent des dangers. Lorsque, après l'avoir mis aux abois, on est forcé de s'avancer contre lui l'épée en main, soit dans l'eau, soit près d'un lieu escarpé, soit dans un taillis d'où il ne veut pas sortir, comme rien ne l'empêche, ni filet ni rien autre, de se ruer sur celui qui l'approche, il faut foncer, quand il en est ainsi, et faire preuve de ce grand cœur qui a fait embrasser au chasseur une profession si pénible. On use alors de l'épieu, en maintenant le corps dans l'attitude qui a été indiquée : s'il arrive quelque accident, ce ne sera pas faute d'avoir fait comme il fallait.

On tend aussi des pièges aux sangliers comme aux cerfs, et dans les mêmes lieux : ce sont les mêmes quêtes, les mêmes poursuites, les mêmes attaques, le même usage de l'épieu. Les petits sont difficiles à prendre : la mère ne les laisse point aller seuls, tant qu'ils sont tout jeunes ; lorsque les chiens les ont découverts ou qu'eux-mêmes ont vu les chiens, ils s'enfoncent sous bois, où les suivent ordinairement le père et la mère, d'autant plus redoutables qu'ils combattent plus pour leurs petits que pour eux-mêmes.

## CHAPITRE XI.

De la chasse aux lions, léopards et autres bêtes.

Les lions, les léopards, les lynx, les panthères, les ours et autres bêtes semblables, se prennent dans les contrées étrangères, autour du mont Pangée, sur le Cittus<sup>1</sup>, situé au delà de la Macédoine, sur l'Olympe de Mysie, sur le Pinde, sur le Nysa, au delà de la Syrie, et autres montagnes qui peuvent les nourrir. Dans les montagnes, on les prend avec un appât préparé d'aconit, à cause des difficultés du terrain : les chasseurs tendent cet appât, auquel ils mêlent ce qui est du goût de chacune de ces bêtes, le long des eaux ou de tout autre endroit dont elles approchent. Celles d'entre elles qui descendent la nuit dans la plaine y sont entourées de gens à cheval et armés, qui les prennent, mais avec de grands dangers. Il y en a aussi qui creusent profondément de grandes fosses rondes, au milieu desquelles ils laissent une colonne de terre : à la nuit tombante, on y attache une chèvre et l'on pratique autour de la fosse une enceinte de branches qui masquent le piège et n'offrent aucun accès. Les animaux, entendant la nuit la voix de la chèvre, viennent rôder autour de l'enceinte et, ne trouvant aucun passage, s'élancent dedans et sont pris.

## CHAPITRE XII.

De l'usage et de l'excellence de la chasse; c'est l'école de la guerre.

Nous venons d'exposer tous les faits relatifs à la chasse; elle offre la plus grande utilité aux partisans zélés de cet exercice: ils y développent leur santé, apprennent à mieux voir et à mieux entendre, et oublient de vieillir; mais c'est avant tout pour eux l'école de la guerre. Et d'abord, ont-ils à traverser en armes des pas difficiles, ils ne perdent point courage, vu leur habitude de la fatigue à la poursuite de la bête. Ensuite, ils sauront

1. Ou mieux Cissus.

dormir sur la dure, et se montreront gardiens fidèles du poste assigné. S'agit-il de marcher à l'ennemi, de l'attaquer, d'exécuter un ordre, ils sont préparés par l'attaque et la prise du gibier. Placés au front de bataille, ils n'abandonneront pas leurs rangs, grâce à leur persévérance. Dans une déroute, ils poursuivent l'ennemi, droit, résolument, sur toute espèce de terrain : ils en ont l'habitude. L'armée dont ils font partie éprouve-t-elle un échec, ils sauront, sur des terrains couverts de bois, abruptes, et autres lieux difficiles, se sauver sans honte, et les autres avec eux. La chasse les a familiarisés avec toute espèce de ressources. En effet, plus d'une fois de pareils hommes, dans une déroute générale de leurs camarades, voyant le vainqueur égaré sur un terrain désavantageux, sont revenus à la charge, et, grâce à leur complexion et à leur intrépidité, ont mis les ennemis en fuite : car toujours un corps robuste, uni à une âme forte, sait fixer la fortune.

Aussi nos ancêtres, convaincus que la chasse était la source de leurs succès sur de tels ennemis, la firent-ils entrer dans l'éducation de la jeunesse. Même dans les premiers temps où ils manquaient de récolte, ils jugèrent convenable de ne point défendre la chasse, attendu que le chasseur n'en veut pas aux productions de la terre. De plus, une loi fixait le nombre de stades au delà desquels on ne pouvait se livrer à aucune occupation nocturne, de peur de priver de gibier les amateurs de chasse. Ils voyaient que c'était le seul plaisir qui procurât les plus grands biens aux jeunes gens, puisqu'il les rendait tempérants, justes, instruits de la réalité. Ils comprenaient qu'ils devaient à la chasse leurs succès militaires; que ce plaisir, bien différent des voluptés honteuses, que l'on n'a pas besoin d'apprendre, n'écarte point les jeunes gens des études honnêtes auxquelles on voudrait se livrer. C'est une pépinière de bons soldats, de bons généraux : car les hommes qui, par le travail, éloignent de leur âme et de leur corps la honte et la débauche et développent en eux l'amour de la vertu, ceux-là sont les vrais citoyens ; ils ne toléreront jamais une injustice faite à leur patrie, un dommage à leur pays.

Il y en a qui disent qu'il ne faut pas se passionner pour la chasse, dans la crainte de négliger ses affaires domestiques : ils ignorent que servir son pays et ses amis, c'est prendre un plus grand soin de son bien. Si donc le chasseur se rend essentiellement utile à sa patrie, il ne néglige pas ses propres intérêts, puisque toutes les affaires individuelles, sont liées au

salut et à la perte de l'État. Ainsi de tels hommes assurent avec leur propre bien celui de tous les particuliers. Beaucoup de ceux auxquels l'envie qui les aveugle fait tenir un pareil langage, aimeraient mieux périr victimes de leur lâcheté que de devoir la vie au courage d'un autre. C'est qu'il y a mille honteux plaisirs dont l'esclavage les condamne à dire et à faire ce qu'il y a de pire ; leurs discours inconsidérés engendrent les haines, leurs actes criminels appellent les maladies, les châtimens, la mort sur leur tête, sur celles de leurs enfans, de leurs amis : indifférens au vice, mais plus sensibles que personne aux plaisirs, qui pourrait leur confier le salut de l'État ?

Il n'est personne qui ne se mette à l'abri de ces désordres en se passionnant pour l'exercice dont je fais l'éloge. En effet, l'honnête éducation du chasseur lui apprend à respecter les lois, à s'entretenir et à entendre parler de ce qui est juste. Ceux donc qui se livrent à un travail continu, et qui aiment à se former par des connaissances, par des exercices laborieux, sauvent encore leur patrie ; tandis que ceux qui, par dégoût du travail, ne veulent point s'instruire, mais vivent dans une volupté effrénée, sont des êtres dépravés. Ni lois ni bons conseils ne les trouvent dociles : ennemis du travail, ils ignorent quel doit être l'homme de bien ; de sorte qu'ils ne sont ni religieux ni sages : et comme ils n'ont aucune instruction, ils ne cessent de blâmer ceux qui sont instruits. Avec de tels hommes rien ne prospère, au lieu que les gens de bien procurent à la société tous les avantages : d'où il suit que ceux-là sont meilleurs, qui veulent travailler.

Je l'ai prouvé par un grand exemple. Ces anciens disciples de Chiron, dont j'ai rappelé le souvenir, en se livrant, dès leur jeunesse, aux exercices de la chasse, ont acquis de nombreuses et belles connaissances ; et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à cette haute vertu qui excite à présent encore notre admiration. Or, il est clair que tout le monde aime la vertu ; mais comme il faut la conquérir par des travaux, beaucoup l'abandonnent. Ils ne voient pas, en effet, s'ils y parviendront, mais ils voient la peine qu'il leur en doit coûter. Peut-être, si la vertu avait un corps visible, les hommes la négligeraient-ils moins, certains qu'ils en seraient vus, comme ils la verraient elle-même. Ainsi, quand on est près de l'objet aimé, on devient meilleur ; on ne dit, on ne fait rien de honteux, rien de mal, dans la crainte d'être vu. Mais ayant la pensée que la vertu n'observe

pas leurs actions, les hommes s'en permettent ouvertement de mauvaises et de honteuses, parce qu'ils ne la voient pas. Et cependant elle est partout, puisqu'elle est immortelle, récompensant les bons, flétrissant les méchants. Ah! s'ils savaient qu'elle les regarde, ils iraient au-devant de ces travaux et de cette instruction dont elle est le prix, et cette noble proie tomberait en leur pouvoir.

## CHAPITRE XIII.

Suite du précédent. Vanité des sophistes. Conclusion.

J'admire, en vérité, ces gens que l'on appelle sophistes, qui prétendent pour la plupart conduire les jeunes gens à la vertu, tandis qu'ils les mènent en sens contraire. En effet, nous n'avons encore vu personne dont les sophistes de nos jours aient fait un homme de bien; ils ne produisent aucun ouvrage dont la lecture rende nécessairement bon, tandis qu'ils publient nombre d'écrits frivoles qui donnent à la jeunesse de stériles plaisirs, sans un seul trait de vertu. Ils perdent en outre le temps de ceux qui espéraient en tirer quelque renseignement, détournent des études solides et n'enseignent que le mal. Je leur reproche donc gravement des torts aussi graves; et de plus de ce que, dans leurs écrits, ils sont à la recherche des mots, tandis que les pensées justes, qui pourraient former les jeunes gens à la vertu, brillent par leur absence. Je ne suis qu'un ignorant; mais je sais que la plus essentielle des leçons nous est donnée par la nature elle-même, qui est d'être homme de bien; en second lieu, c'est de consulter ceux qui savent quelque chose de réellement bon, et non pas ceux qui ne connaissent que l'art de tromper. Peut-être mon style est-il dépourvu de l'élégance sophistique; je ne la cherche point: mais ce qui peut servir à ceux qu'une bonne éducation conduit à la vertu, après y avoir bien réfléchi, j'essaye de le dire. Or, ce ne sont pas les mots qui instruisent, mais les pensées, si elles sont justes.

Beaucoup d'autres avec moi reprochent, je ne dis pas aux philosophes, mais aux sophistes du jour, de sophistiquer sur les mots, sans se préoccuper des idées. Je n'ignore pas que c'est une belle chose que d'écrire avec méthode; aussi leur sera-t-il

facile de me reprocher d'écrire vite et sans ordre ; cependant j'écris ainsi pour être net, et pour former non des sophistiqués, mais des sages et des hommes de bien ; attendu que je n'ai pas la prétention que mes écrits soient beaux, mais utiles et irréfutables. Les sophistes, au contraire, ne parlent, n'écrivent que pour tromper, que pour s'enrichir, et ils ne sont utiles à personne. Il n'y eut jamais, il n'y a pas chez eux de sage ; il leur suffit d'être appelés sophistes, nom flétrissant pour des hommes qui ont l'âme bien placée. J'engage donc à se tenir en garde contre les préceptes des sophistes, et à ne point dédaigner les saines réflexions des philosophes. Car les sophistes sont en quête des jeunes gens riches, tandis que les philosophes sont accessibles à tous, amis de tous : ce n'est pas la fortune des hommes qui règle leur estime ni leur mépris.

N'imitiez pas non plus ces hommes qui ne respectent rien pour se pousser, soit dans le particulier, soit en public. Songez que les honnêtes gens se reconnaissent à des actions vertueuses, à une vie de labeur, tandis que les méchants n'ont que des passions honteuses et se reconnaissent à leur perversité. Spoliateurs des fortunes privées et de l'État, ils contribuent moins au salut commun que les ignorants, et ils n'apportent à la guerre que des corps épuisés, flétris, incapables de supporter la fatigue. Les chasseurs, au contraire, présentent toujours à la république des corps robustes et des ressources positives. Ils font la guerre aux bêtes, les autres la font aux amis. Or ceux-ci, en marchant contre des amis, se couvrent d'infamie aux yeux de tous ; tandis que les chasseurs, en marchant contre les bêtes, se couvrent de gloire. S'ils les prennent, ils seront vainqueurs d'ennemis ; s'ils ne les prennent pas, leur entreprise contre des ennemis de la cité leur vaut d'abord des louanges ; ensuite on leur sait gré de ce qu'ils le font sans nuire à personne et sans songer à leur profit ; enfin leurs efforts mêmes les rendent plus vertueux et plus habiles par la raison que nous allons dire. S'ils ne se distinguaient point par leurs travaux, leur sagacité, leur vigilance, ils ne prendraient aucune bête : car les ennemis auxquels ils ont affaire, combattant pour leur vie et dans leur retraite, sont vraiment bien forts : il en résulte que les peines du chasseur seraient inutiles, s'il ne se mettait beaucoup au-dessus d'eux par son activité et par son intelligence. D'un autre côté, ceux qui veulent dominer dans leur pays s'efforcent de vaincre des amis : les chasseurs luttent contre des ennemis communs ; es exercices de ceux-ci les rendent plus forts contre les en-

nemis ; ceux des autres les rendent pires : des deux parts c'est une chasse, mais faite ici avec l'intelligence ; là, avec une honteuse effronterie : les uns peuvent dédaigner la lâcheté du caractère, la cupidité sordide, les autres ne le peuvent pas ; la parole de ces derniers indique une âme généreuse ; celle des autres, un cœur dépravé : il n'est pas de frein à l'impiété des uns, les autres sont pleins de respect pour la divinité.

C'est une tradition antique que les dieux eux-mêmes aiment à chasser ou à voir cet exercice. Si donc les jeunes gens se rappellent mes conseils et s'y conforment, ils seront amis des dieux, pleins de religion, persuadés qu'ils sont sous l'œil de la divinité. Par là, ils se montreront dignes de leurs parents, de leur patrie, de chacun de leurs concitoyens et de leurs amis. Et il n'y a pas seulement que des chasseurs qui soient devenus illustres : dans ce nombre on comprend aussi des femmes, auxquelles Diane a donné d'être chasseresses, Atalante, Procris, et d'autres avec elles.

---

